U d'/of OTTAWA
39003002343035

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/alfreddemussetin00coli

29-8/69

ALFRED DE MUSSET

intime

Souvenirs de sa Gouvernante

ADÈLE COLIN, GOUVERNANTE D'ALFRED DE MUSSET

Mme MARTELLET
(Adèle COLIN)

Alfred de Musset
intime

Souvenirs de sa Gouvernante

Préface de Georges MONTORGUEIL

Ouvrage illustré d'Autographes et de Dessins du Poète

PARIS
Société d'Édition et de Publications
Librairie Félix JUVEN
122, Rue Réaumur, 122

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

Published 31st May 1906 Privilege of copyrigth in the A. U. S. reserved under the act approved March 3rd 1905 by Société d'Édition et de Publications, *Paris*

PQ
1370
.C65

PRÉFACE

Une femme est encore parmi nous, qui a vécu dans l'intimité d'Alfred de Musset les dix dernières années que la maladie, qui toucha ce génie sans l'éteindre, fit si cruelles. Elle porte avec une belle vaillance le poids de ses quatre-vingt-dix ans. L'âge n'a point glacé son cœur, le temps n'a point neigé sur ses souvenirs. Elle a conservé à la mémoire du poète une fidélité agissante qui a la piété d'un culte.

Une précieuse lucidité, gardienne des défuntes choses qui lui furent chères, l'autorise à défendre cette mémoire — tout son bien — contre les attaques, les erreurs et les préjugés. Elle n'y manque pas, vigilante et attentive, l'œil singulièrement sagace derrière les vitres nettes de ses besicles. Une opinion téméraire ne se hasarde point, dont pourrait être offensée la gloire de

l'écrivain, qui n'appelle ou sa protestation ou ses remarques.

Elle se nomme Mme Martellet ; au service d'Alfred de Musset, elle se nommait Mlle Adèle Colin.

On l'a connue longtemps, dans un petit magasin d'horlogerie, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Trop âgée, et la mort ayant, autour d'elle, fait des vides qui ne se comblent pas, seule et sans assistance, elle a cédé son fonds. Elle s'est retirée dans une rue voisine, la rue de Duras. Elle y occupe, au numéro 7, au premier, un appartement décent, bien ordonné, embelli des choses de sa longue vie, des meubles qui furent à « Monsieur de Musset ». Au mur, des tableaux : un pastel, quelque Louison de l'autre siècle, espiègle et pudique, avec, au coin des lèvres, la mouche que la marquise de Pompadour du conte découvrit au solliciteur discret. Puis, des portraits : un beau soldat, volontaire dans la gendarmerie de la garde, M. Martellet ; Adèle, en 1860, à l'époque de son mariage, qu'elle accepta d'accomplir sans entraînement ni vocation, ajustée comme Mimi Pinson, jolie, mais songeuse.

L'image de Musset se répète dans plusieurs cadres. Et, sous verre, ce sont les croquis à la mine de plomb dont quelques-uns sont reproduits dans ce livre. Il les avait improvisés, aussi élégant dans son dessin sans étude que dans son style. Deux fois, sa

main, guidée par un lancinant souvenir, trace sur le papier les traits virils « de la Junon aux yeux bovins » qui mit son faible cœur à la torture.

Mme Martellet ne l'aime point, cette admirable créature, qui fut toute instinct, pour ce qu'elle fit souffrir son maître. Elle traduit ce sentiment, en sa pensée confus, avec l'esprit de sa condition, dans un pittoresque propos faisant tenir toute l'amère critique des angoissantes nuits de Venise : « Il aimait le macaroni peu cuit, dit-elle. C'était un souvenir qu'il avait rapporté d'Italie; ce n'était pas le plus mauvais. »

L'ameublement de ce logis se parachève d'un buffet datant aussi du ménage de l'écrivain; meuble fort modeste qui ne marqua pas moins dans l'existence de l'illustre poète un coup de fortune ou les résultats d'une sage économie. Arsène Houssaye avait écrit : « Musset fut toute sa vie dans le simple acajou. » — « Non, riposte Mme Martellet — qui vaquait aux soins du ménage quand, en pleine gloire, l'essentiel manquait encore — non, M. de Musset ne fut pas toute sa vie dans l'acajou; nous n'avons eu *l'acajou* qu'après Carmosine. »

La suprême distinction de l'auteur de Rolla, *l'aristocratie de ses traits, l'élégance de son costume, sa particule, la magnificence de son ardent génie ne s'harmonisaient point, dans les imaginations, avec le chétif décor dont le témoignage sub-*

siste, probant, en ce logis suranné. C'est une impression à corriger. Son dandysme ne s'affectait pas de la modestie d'un aussi sobre appareil. L'objectif alors ne violait pas les intimités, et le poète n'avait de toilette à faire que dans ses livres.

Au plus se choisissait-il un tailleur de bon ton pour la coupe romantique de ses gilets.

On ne jugeait pas, l'instantané en main, les grands hommes chez eux ; on ignorait leur mobilier et s'ils en avaient un. Gustave Planche pouvait, sans qu'on le trouvât mauvais, donner pour adresse la sixième branche du sixième platane à gauche, dans l'avenue des Champs-Élysées. Le peu qu'était son discret intérieur suffisait à Musset.

La bibliothèque que ses livres occupaient, peu lus par lui hors deux : l'Imitation *et un vieux volume de Carmontel, était plutôt délabrée. Mme Martellet a recueilli dans une bibliothèque neuve, qui occupe la place d'honneur de son cabinet, les quelques ouvrages que M. Paul de Musset lui abandonna. D'aucuns étaient dans un divan où Alfred de Musset, à peine curieux des œuvres contemporaines, ensevelissait les volumes dont il respectait la virginité. Ce fut dans ce chaos que Mme Martellet découvrit les deux tomes de* Lélia, *dédicacés par George Sand, le premier :* « A Monsieur mon gamin d'Alfred : George » ; *le second :* « A Monsieur, Monsieur le vicomte Alfred

de Musset, hommage respectueux de son dévoué serviteur, GEORGE SAND. »

De la coupe aux lèvres, il y a place pour un malheur, a dit l'auteur des Comédies et Proverbes. *Entre ses amours de poète, d'un tome à l'autre, il yavait eu place pour une trahison et pour un adieu !*

On s'attarderait des heures qui sembleraient brèves dans cette chapelle où rien ne subsiste qui ne parle de l'intimité de l'auteur des Nuits ; *mais c'est encore Adèle Colin qui en parle le mieux.*

On l'a comparée justement à ces nourrices de tragédie qui sont pour les héros et les dieux des mères très effacées et très humbles. — Elle parle de son grand homme comme d'un enfant de sa chair; son affection chaleureuse et tourmentée l'enveloppe d'une éternelle et moelleuse caresse. Elle le choie par delà le tombeau, l'entoure d'attentions maternelles, le dorlote, fait la toilette de sa mémoire, comme elle faisait celle de sa maison, prévenante et empressée, souriante aux amis, dévouée jusqu'au renoncement, attentive surtout aux petites choses, aux menus riens, toute à lui, chaque heure de sa journée, et sans l'ombre d'une équivoque dans ce sentiment complexe.

A la regarder, assise à son bureau, près de la croisée, vieille restée si jeune, on demeure frappé de la dignité de son air. Son visage encadré de la dentelle de sa coiffure, l'ordonnance sévère d'une

toilette restée discrète et qu'on devine soignée, la hauteur sobre de son accueil, la nuance choisie de l'expression qui trahit non des études — les siennes furent incomplètes — mais un long commerce d'intelligence sans pédanterie avec les livres, sont les traits qui, en elle, évoquent moins la vulgaire et libre Laforest qu'une Mme Geoffrin qui aurait été servante.

Sur sa table, à portée de ses doigts, sont ses notes manuscrites et les quelques autographes qu'elle a pu sauver, après la catastrophe du Panama, du naufrage de ses biens. En ordre, méticuleusement classées dans des enveloppes bleues, sont les fiches de ses souvenirs et ses reliques ; papiers jaunis aux plis usés, si souvent lus, si souvent touchés d'une main dévotieuse...

*C'est un croquis tracé dans la fièvre et décelant les visions de l'halluciné, l'image grimaçante du tentateur sous les traits d'*Elle ; *ce sont des stances improvisées qui portent sa vraie signature ; l'essai de sa plume au bas de la page, avant qu'elle remonte au sommet écrire, et parfois sans rature, le poème dont il était gros. Ce sont les comptes du ménage, de ce petit ménage dont la dépense était fixée à sept francs par jour ; il en coûte vingt sous de plus si M. de Musset, qui est toujours magnifique, amène un ami à dîner. Il ne dédaigne pas d'en faire les additions, en célibataire scrupuleux*

de ne point laisser de dettes lui japper aux chausses. Plus navrantes sont ces affres des heures suprêmes ; le reçu pour Charpentier, car il a dit : « Il te faut de l'argent, Adèle, tu n'aurais pas même de quoi me faire enterrer. »

Et ce dernier jour de sa vie, seul avec la femme qui, à son chevet de moribond, représente l'affection et la tendresse, sourd, la parole avare, il n'a plus que le geste épuisé et las. Veut-il manger ? Adèle trace sur un papier quelconque, qui se trouve être une convocation pour une séance académique, le projet du repas ; il lit, prend la plume, et écrit au-dessous trois mots à peine lisibles, signes défaillants d'une volonté qui « chancelle et s'abat ».

Fille d'un forgeron de Bourand, dans le Jura, industrieux plébéien qui avait lui-même façonné son outillage, Adèle fut de bonne heure orpheline.

Dans la maison en deuil, elle remplaça la mère partie, et, à la forge, tint l'emploi d'un ouvrier forgeron, vaillante à la besogne. C'était au temps des rouliers, avant les chemins de fer. Lorsque la centralisation eut porté au foyer rural un coup funeste, les premières atteintes de cette métamorphose se firent sentir à la forge de Bourand ; le travail fut plus rare quand les débouchés furent plus nombreux.

A dix-neuf ans, on mit Adèle en condition chez une dame malade; sa jeunesse pensive ne bouda point cet austère office. Cet être de robuste santé aimait à s'empresser autour des affligés et des débiles; l'esprit porté à l'observation des maux humains, elle s'ingéniait à découvrir des remèdes dont un secret instinct lui dévoilait les curatives vertus; point frivole, recluse volontaire, elle se plaisait en la chambre des malades où la vigilance a la fidélité sans éclat et la douceur de la veilleuse. Elle y trouvait le développement normal de ces qualités natives, l'attention soutenue dans l'humilité de la tâche que rien ne rebute, le dévouement cordial et l'attachement candide.

Elle entra à vingt-deux ans chez une dame d'honneur de la reine Hortense, Mme Mazuyer, qui estimait le sérieux de son esprit et son sens exact de la mesure.

Une sœur de cette dame, Mme de Franqueville, l'emmena à Paris où, sur sa recommandation, Adèle Colin entra chez la princesse de Salm-Kyrbourg, qu'elle suivit en Allemagne.

Elle revint à Paris où elle s'employa dans une chambre du sixième à d'obscurs travaux, près de sa sœur. Mme de Musset s'enquit d'une ouvrière à la journée. On lui désigna Adèle Colin, sage et laborieuse, assujettie à sa tâche dans le silence et le recueillement.

Elle se présenta, fut agréée. Elle était discrète et bien stylée, elle plut. Mme de Musset avait conservé les nobles traditions qui faisaient les domestiques loyaux et fidèles; elle l'admit, lorsqu'elle était seule, à partager, à sa table, son repas. Paul et Alfred ne s'étonnèrent point de cette compagnie.

Alfred tomba malade; Mme de Musset étant seule, Adèle Colin, sans qu'on l'en priât, donna au poète les soins nécessaires. Elle raisonnait à propos dans ces grands troubles, et froidement. Elle savait tuer son propre sommeil pour veiller sur celui d'autrui. Elle était maternelle à ces pauvres enfants capricieux que sont les malades. Elle avait, en plus, le pouvoir que la nature donne aux êtres calmes, doux et pondérés : sa main, posée sur les fronts en feu, avait la magie d'un charme apaisant. Musset, dans ses crises, bercé par elle, dormait. Elle devint indispensable auprès de ce malade fantasque, à la fois brusque et tendre, qui la gourmandait, agacé par ses fièvres, et se reprenait avec le gentil tutoiement de l'enfant câlin qui revient à sa nourrice. Il avait deviné son fin bon sens et pesé à son poids sa rare fidélité. Il lui confia la garde de sa vie, lui donna l'autorité sermonneuse des vieilles gouvernantes, et, à la réflexion, il en estima la justesse, le tact et l'à-propos.

Dans ces moments d'égarement et de prostration, elle lui était nécessaire.

Du lit, où l'aventure, un soir, l'entraîna, soudain pris de vertiges, il écrit à celle qui a le pouvoir de ramener la béatitude dans ses nerfs exacerbés : « J'ai eu les premières attaques de mes délires, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et sa maîtresse, une comédienne, effrayée de l'halluciné qu'une caresse a jeté dans ses bras, joint à ce billet sa supplique : « Venez, Mademoiselle Colin, reprenez votre malade. »

Elle le reprit, il lui échappa encore quelquefois. Où allait-il?

Elle a la pudeur de ses fugues; elle les tait, et ce n'est point qu'elle les ignore. Elle n'a d'indiscrétion que pour le bien qu'il a fait, non pour le mal qu'il se fit. Sur le coureur de ruelles qui retrouvait les traces de Régnier jusqu'à la Macette, elle n'a pas une ligne. Ses souvenirs ont des lacunes : c'est le respect qui les a creusées. D'un geste pieux, sur la nudité morale du poète elle ramène les plis du manteau. Elle tait les erreurs et les égarements du maître qu'elle approcha, ne se rappelle que les sentiments nobles et les nobles beautés.

« Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, » dit un proverbe. Adèle Colin l'a fait mentir. Gouvernante d'un grand homme, elle

ne le trouve jamais assez grand ; dans le témoignage précis de sa mémoire, elle ne puise que ce qui ajoute, croit-elle, à sa réputation et à son prestige.

C'est par là que ce livre est d'une sincérité touchante. Le lirez-vous sans larmes? Est-il « composé » ? Un censeur ne l'oserait dire ; il n'y a dans ces pages aucune littérature, et c'est leur prix. Le cœur d'une humble s'y épanche avec un tact infini. A son cher mort, elle fait, avec cette œuvre, sa dernière toilette. Elle embaume, des aromates de ses pieux souvenirs, cette illustre renommée.

Quel admirable exemple de piété naïve !

Après un demi-siècle, elle a encore pour le maître défunt, dont le génie l'enchanta, les soins maternels de la servante. Elle n'en attend comme gage que le plaisir que lui procure le candide orgueil de faire connaître comment elle l'a servi.

Georges MONTORGUEIL.

ALFRED DE MUSSET INTIME

PREMIÈRE PARTIE

I

J'ai quitté mon village du Jura en 1839.

Avant de partir, je me suis munie d'un certificat de bonnes vie et mœurs.

Quand je demandai au maire de ma commune ce papier nécessaire, il me dit :

— Je ne sais pas écrire *ces choses-là ;* allons trouver M. le curé, il nous indiquera comment cela doit être.

M. l'abbé Berçot, notre curé (1), m'écrivit lui-même le certificat, tout en causant de mon départ pour Paris.

Je suis restée en correspondance avec lui tant qu'il a vécu.

(1) Sa paroisse s'appelait Charcier; elle était composée de cinq villages.

Ce bon curé était le conseiller, l'avocat de tout le monde; il arrangeait toutes les affaires.

Il était aussi médecin et donnait ses soins non seulement à ses paroissiens, mais encore aux gens des environs.

Bien que pauvre, comme tous les curés de campagne, il trouvait cependant le moyen d'assister les malheureux.

Chacun l'aimait.

Ce fut en 1847, que j'entrai au service de Mme de Musset. On me demanda qui je connaissais à Paris. Je répondis que j'étais restée cinq ans au service particulier de la princesse de Salm-Kyrbourg.

Je fis voir à Mme de Musset le certificat que m'avait fait la princesse et qui était ainsi conçu :

« Je me plais à recommander particulièrement Mme Colin comme une personne qui mérite de l'estime et de la bienveillance.

« Elle a été à mon service pendant cinq ans en qualité de première femme de chambre (1) et ne l'a quitté que pour des raisons de santé qui l'ont obligée de revenir en France.

(1) Chez les princesses regnantes de Hohenzollern-Sigmaringen, les premières femmes de chambre avaient un rang supérieur au reste du personnel.

Parmi celles avec qui j'étais, l'une, Mlle de Spizel, était noble, l'autre, Mlle Kugler, était française, toutes deux distinguées et bonnes musiciennes.

Notre service consistait à habiller et à coiffer les princesses, on cousait un peu et l'on passait chaque jour deux heures à lire des livres écrits en français.

« Elle est sage, honnête et bien élevée.

« Je n'ai eu qu'à me louer de son zèle, de son attachement et de ses talents.

« Elle parle bien la langue allemande.

« Je lui conserve l'intérêt et la protection qu'elle mérite, et je souhaite que ma recommandation lui soit utile.

« Rosalie, Princesse DE SALM-KYRBOURG.

« Paris, le 4 février 1846. »

J'habitais alors avec ma jeune sœur Louise une chambre dans le quartier de la Madeleine.

Il fut convenu que, deux fois par semaine, j'irais chez Mme de Musset travailler à la couture. Un samedi, elle me fit cette remarque :

— Si ce n'était pas demain dimanche, je vous aurais demandé de venir et vous auriez bien avancé le travail en train.

— Qu'à cela ne tienne, repliquai-je. Le dimanche est ordinairement pour moi une journée perdue et je ne demande pas mieux que de l'employer à travailler.

Les choses s'arrangèrent ainsi.

Mme de Musset étant souvent seule, me proposa de déjeuner avec elle ; j'acceptai très volontiers.

Un jour, M. Alfred fut ramené malade chez lui. Il avait un transport au cerveau.

On le déposa, tout habillé, sur son lit et l'on appela son médecin, M. Cazot.

Le poète fut pris d'attaques de nerfs qui ame-

nèrent des convulsions telles que je fus obligée de le maintenir. Le médecin le regardait de loin, ne disant pas un mot.

Je commençai à déshabiller le malade. Quand il fut en état d'être soigné, je demandai au médecin si on ne ferait pas bien de lui mettre des sinapismes aux jambes. Celui-ci me répondit :

— Faites ce que vous voudrez.

En partant, le docteur prévint Mme de Musset qu'il reviendrait plus tard pour pratiquer une « large saignée ».

J'allai trouver Mme de Musset qui croyait son fils mourant.

Je lui dis :

— Monsieur est beaucoup mieux depuis les sinapismes.

— Vous savez donc soigner les malades? s'écria-t-elle. Puisqu'il en est ainsi, vous allez nous aider cette nuit, car nous ne sommes pas au bout! Le médecin viendra ensuite pour pratiquer la saignée.

Je lui fis remarquer qu'un peu de nourriture vaudrait mieux; M. Alfred était si faible!

— Vous n'avez rien à dire, pas d'observations! Si vous voulez nous rendre le service de rester pour la nuit, et que la saignée vous fasse peur, vous irez dormir dans la chambre de M. Paul, qui est en voyage et l'on vous appellera.

Je fis dire à ma sœur que je ne rentrerais pas ce soir-là.

Après la saignée, vers une heure du matin, on m'éveilla.

Le malade, que j'avais laissé rouge, fiévreux, était pâle, avec des yeux brillants. On lui avait fait prendre une forte dose d'opium. Il délirait, se croyait devant un tribunal, subissant un interrogatoire. Posés en face de lui, sur son lit, ses deux oreillers figuraient les juges; il leur déclinait son nom et son âge.

Puis il défit les bandes de ses bras, sans que je pusse l'en empêcher.

Le lendemain, M. Alfred demanda à manger. S'étant levé, il alla dans la salle à manger au moment du repas, et aussitôt se mit à regarder s'il ne voyait pas venir un plat quelconque.

Tout le monde plia sa serviette, feignant d'avoir fini de déjeuner. Il rentra alors dans sa chambre en disant qu'il avait encore plus faim qu'avant de se mettre à table.

Pendant la nuit, sa fièvre augmenta ; il voulait à toute force dîner, la faim le rendait fou. De peur qu'il ne sorte en cet état de surexcitation, je fermai toutes les portes de son appartement et, pour le calmer, on lui fit prendre un bain.

A peine y était-il qu'il crut entendre et sentir un coup de fusil qu'on lui aurait tiré dans le côté et, chose curieuse, il éprouva, par l'effet de cette hallucination, une douleur qui dura plusieurs jours. Après sa maladie nous parlâmes de ce coup de fusil ; le malade l'avait positivement entendu et senti.

Tout le temps que dura le délire (quatre jours), je ne le quittai pas un instant.

On mettait à ma portée des provisions sur un guéridon placé dans le petit salon rouge, pièce qui se trouvait près de la porte d'entrée ; je mangeais quand je pouvais, en passant.

Le quatrième jour, M. Alfred, toujours en délire, parcourut l'appartement, sa lampe à tringle à la main, répétant qu'il avait faim.

Ce soir-là on avait, à mon intention et pour mon souper, déposé sur le guéridon un grand bol de consommé et à côté, couvert d'une serviette, un de ces gâteaux qu'on appelle saint-honoré. Le malade, en se promenant, releva la serviette, posa sa lampe sur la table et dit :

— Voilà quelque chose qui mérite d'être vu de près. Je lui dirais bien deux mots !

Il commença par le gâteau dont il mangea la crème avec ses doigts.

Puis il attaqua la croûte et ensuite avala le bol de consommé. Il n'aperçut pas du vin qui était sous la table, et d'ailleurs ne pensa même pas à demander à boire.

Mon pauvre malade dit alors :

— J'ai bien dîné, je vais me coucher.

Depuis quatre jours que M. Alfred était rentré chez lui, il n'avait ni dormi, ni mangé, ni reconnu personne.

Dès le premier jour, on avait placé un matelas

par terre, dans sa chambre afin que je puisse, le cas échéant, m'y étendre et me reposer.

Ayant dévoré mon souper, M. de Musset s'endormit profondément.

Je m'étendis sur le matelas. Je faisais de tristes réflexions ; je pensais :

— S'il vient à mourir d'avoir mangé et désobéi au docteur Cazot, devrai-je le dire ?

Obsédée par cette idée, je finis par m'endormir auprès de mon malade qui ne s'éveilla que le lendemain vers onze heures.

En s'éveillant, il regarda autour de lui, vit qu'il était dans sa chambre et me dit :

— Mademoiselle, que faites-vous là ? Vous avez couché dans ma chambre ?... Qui êtes-vous ?

Me rajustant un peu, je lui répondis que la veille il avait été très malade et qu'on m'avait demandé de rester pour le soigner.

Il ajouta :

— Je vous reconnais ; vous êtes la petite ouvrière de ma mère.

J'avertis Mme de Musset que son fils me paraissait guéri. Il était faible, mais en pleine possession de sa raison.

Il demanda de la nourriture. On le laissa déjeuner à table, on lui raconta sa maladie et on lui parla de mes soins. Je me gardai de faire aucune allusion à mon souper qu'il avait mangé.

Mme de Musset, devant aller passer quelques mois à Angers chez sa fille, s'assura, avant de

partir, de mon concours pour donner des soins à son fils pendant son absence ; je le lui promis.

Je réfléchis, à part moi, que M. de Musset avait dormi après avoir bien mangé, et qu'il s'était trouvé guéri ! C'était là une précieuse indication.

De plus, on parlait beaucoup, à cette époque, de Raspail et de son camphre.

Je lus le *Manuel* de ce médecin, et j'y découvris que « les saignées étaient nuisibles à toutes les maladies et, surtout, quand la fièvre survenait à la suite d'excès, de manque de sommeil, ou d'épuisement.

« Il faut, au contraire, faire tomber la fièvre avec de l'eau sédative et faire prendre au malade un bouillon fait avec du bœuf et une poule ; lui donner du bordeaux coupé d'un peu d'eau chaude. Enfin l'alimenter fortement, avec des choses réconfortantes. »

Quand M. Paul fut rentré, et que Mme de Musset fut partie pour Angers, on parla de la maladie de M. Alfred.

Je fis à M. Paul ma confession ; je lui avouai que le malade avait mangé mon souper à minuit, qu'il avait dormi jusqu'à onze heures le lendemain et que cela semblait l'avoir guéri.

Il fut convenu entre M. Paul, M. Desherbiers (1), qui était présent pendant le récit, et moi que, si

(1) Oncle d'Alfred de Musset.

une nouvelle indisposition survenait, nous n'appellerions pas le médecin, mais qu'on soignerait M. Alfred suivant les indications du manuel de Raspail, dont je leur lus des passages.

Nous fîmes part à M. Alfred de nos réflexions et de la résolution que nous avions prise pour l'avenir. Il comprit parfaitement qu'il fallait rompre avec une médication qui lui était tout à fait contraire.

Malheureusement les indispositions revenaient assez fréquemment et, quand elles se présentaient, je donnais au malade un bouillon aux herbes, une légère purgation, puis un bon consommé fait avec du bœuf et une poule.

Je calmais d'abord la fièvre avec de l'eau sédative que je fabriquais moi-même.

Il ne fallait pas quitter le malade un instant, surtout le soir, car, fréquemment à ce moment de la journée, il avait des visions. Afin de le distraire, nous jouions aux cartes. M. Desherbiers causait avec lui continuellement, la fatigue le prenait et, quelquefois, le sommeil ; c'étaient les beaux jours.

Je ne quittais pas sa chambre qu'il ne fût revenu au calme désiré.

Une fois rétabli, M. de Musset se mit à écrire le *Souvenir des Alpes*.

Cela dura plusieurs jours. Chaque fois qu'il aborda ce sujet, il pleura.

Je ne comprenais rien à ces larmes, je pourrais dire ces sanglots.

Je pensais : « Si, chaque fois qu'il écrira, le poète est aussi triste, combien cela me sera pénible d'être témoin d'un chagrin que je ne peux essayer de consoler, puisque je n'en comprends pas le premier mot ! »

J'ignorais qu'en traversant les Alpes, le poète avait quitté George Sand et qu'il revenait de Venise le cœur déchiré...

Il écrivit aussi, vers la même époque : *Sur trois marches de marbre rose.*

Il pleura ; il pleura moins, et pourtant, un soir, en finissant son travail, il s'arrêta sur ces deux vers :

> Telle, et plus froide, est une main
> Qui me menait naguère en laisse.

Je croyais qu'il ne continuerait pas. Quelques jours après, il reprit ce travail et l'acheva.

Pendant l'absence de Mme de Musset, son fils fut pris de la fièvre, mais avec les soins que je lui donnai, cela ne dura que quelques jours seulement ; je veillais à ce qu'il n eût pas le délire.

L'ayant mis un soir au lit, j'allai moi-même me coucher, persuadée qu'il dormait.

Le croyant guéri, je me reposai pendant la nuit tranquille.

Au bout d'une heure à peu près, je le vis s'approcher :

— Je ne peux pas dormir. J'en ai grande envie, mais j'en suis empêché.

— Que vous arrive-t-il ?

— Il faut retirer le traversin de mon lit et me donner le vôtre. Figurez-vous que, au lieu d'un traversin, c'est un chef de brigands, lequel me dit continuellement que je me suis précédemment associé avec lui et que je suis de moitié dans ses méfaits, qu'il faut que je le suive... J'ai assez de force pour me rendre compte que c'est un commencement de délire; mais, aussitôt que je sens le sommeil venir, ce brigand me dit : « Tu ne dormiras pas, il faut me suivre. »

Je fis l'échange des traversins.

Il prit le mien, l'emporta dans sa chambre, et revint pour me recommander de frapper très fort sur celui qu'il m'avait donné, de le secouer, de le bien écraser. Je fis tout cela.

Je remis le poète dans son lit et j'attendis qu'il dormît.

Il passa une très bonne nuit.

Le lendemain M. de Musset me parla de son cauchemar et me dit qu'il n'aurait pas dormi sur ce traversin, qu'il aurait passé une nuit atroce.

— Aujourd'hui, vous ferez mon lit comme vous voudrez. J'ai dormi, et je déjeunerai bien.

Un matin, après sa convalescence, je vis M. de Musset se préparer à sortir. Il me vint à l'idée de l'informer que la princesse de Salm m'avait écrit

d'aller chez elle, quand j'aurais une journée libre. Il me répondit :

— Allez-y et restez-y autant qu'il vous plaira.

Dans le moment, je ne compris pas que M. de Musset me disait cela d'une manière qui n'avait rien d'obligeant pour moi et qui témoignait de sa mauvaise humeur.

Le lendemain je reçus, chez la princesse, une lettre de lui ainsi conçue (1) :

Je n'aurais pas cru que vous puissiez vous éloigner ainsi de moi, me sachant malade et dans un complet isolement, car ceux qui sont autour de moi ne me servent à rien. J'avais pensé, après les soins que vous m'avez donnés, trouver en vous quelque affection sérieuse, indépendante de certains hasards. Si je vous ai déplu, vous êtes bien vengée, mais un peu cruellement car je vous avoue que cette solitude et cette souffrance m'ont jeté dans une tristesse insuportable

Je ne sais quand je pourrai partir, mais soyez assez bonne, je vous prie, pour me faire savoir ce que je vous dois. Je ne veux pas que ma mère s'en occupe.

Alfred DE MUSSET.

Je rentrai à la maison, sans autre explication. Mme de Musset, voulant aller à Angers, me demanda de rester pour donner mes soins à son fils en son absence. Je le lui promis.

(1) Nous donnons, page 33, le *fac-simile* de cette lettre.

II

Avant de partir, Mme de Musset m'avait conseillé de sortir prendre l'air avec son fils autant qu'il le voudrait, ajoutant que je n'aurais pas à le regretter.

Nous allâmes un jour au Jardin des Plantes; M. de Musset était curieux de voir les animaux sauvages.

On vit là un très beau lion, nouvellement arrivé d'Afrique, qui s'appelait Marzo.

Monsieur désira le voir de plus près, et le gardien nous fit passer derrière les cages où étaient enfermés les animaux.

— Quel bel animal! fit Monsieur.

— Oui, répondit le gardien, mais nous allons le perdre. Il ne veut pas manger.

Comme le lion me regardait, me fixait même, je lui dis, autant des yeux que de la voix :

— Tu ne veux pas manger, mon beau lion?

Et comme la bête me fixait toujours, le gardien reprit :

— Donnez-lui ce morceau de viande, il le prendra peut-être de votre main.

Le lion s'avança d'un air très doux, prit la viande, la porta au milieu de sa cage; je lui en donnai un autre morceau qu'il porta au même endroit, et d'autres suivirent les premiers. Puis, il se mit à manger, en me regardant très souvent. Quand il eut fini, il s'approcha de la grille où j'étais. Il semblait content de me voir, et suivait tous mes mouvements.

Des Anglais étaient là qui me contemplaient avec autant de curiosité que si j'avais été le lion lui-même.

Avant de partir je fis, par un signe de la main, mes adieux à Marzo. Le lion vint appuyer sa tête contre la grille :

— Je crois que vous pourriez le toucher remarqua le gardien

Je n'osai pas, mais, les jours suivants (car je revins le voir), je lui posais la main sur la tête avant de le quitter, en ajoutant :

— Au revoir, mon beau lion, à demain.

Cela dura plus d'un mois; mon lion ne mangeait pas avant que je ne fusse arrivée. Le gardien me dit :

— Il sait quand vous mettez le pied dans le jardin et, quand vous êtes près d'avancer, il écoute.

Quelquefois, en sortant de voir le lion, nous entrions dans un certain café prendre un verre de bière. M. de Musset, passant un jour devant le comptoir pour payer, remarqua une pierre en

grès, de forme carrée, trouée au milieu, qui servait à recevoir les allumettes; trouvant cela commode, il demanda le prix.

— Deux francs, répondit-on.

— Prenez-en deux, fit-il et il jeta cinq francs sur le comptoir.

On enveloppa les porte-allumettes et l'on me rendit un franc. Monsieur observa assez sèchement que je ne devais pas attendre qu'on me rendît la monnaie, que cela ne lui plaisait pas.

Je possède encore une de ces pierres, j'ai donné l'autre à M. Paul de Musset.

Quelquefois aussi, en quittant le Jardin des Plantes, nous allions dîner au *Bœuf à la Mode*, restaurant alors en vogue qui se trouvait rue de Valois.

M. de Musset désirant fumer, nous dînions seuls dans un cabinet.

En sortant pour payer :

— Vous allez voir au comptoir, dit-il, une jolie femme qui ne manque jamais de m'offrir une prise de tabac que j'accepte régulièrement et que j'emporte dehors...

Ensuite, nous allions au théâtre, aux Français ou ailleurs.

Le soir, en rentrant, Monsieur allait au café Drançay, tout à côté du 23, quai Voltaire, où nous habitions ; pendant qu'il buvait sa bière, je m'asseyais près du comptoir et je causais avec Mme Drançay.

Un soir, je la trouvai triste, les yeux rouges ; elle avait pleuré.

Elle me conta tout bas ceci : M. Drançay voulait noyer une petite chienne qui était là tous les soirs et que le poète ne manquait pas de caresser en sortant.

Ce dernier dit tout à coup :

— Où est la petite chienne? Elle n'est pasv enue me dire bonsoir.

En deux mots, je lui racontai que cette chienne serait noyée parce qu'elle allait avoir des petits.

M. de Musset, dont la sensibilité était extrêmement vive, s'en montra affecté.

— Que faut-il faire? me demanda-t-il. Nous ne pouvons pas la prendre, cette bête.

— Demandez à M. Drançay un petit chien.

Aussitôt M. Alfred alla trouver le cafetier qui jouait aux cartes dans une autre salle.

— Monsieur, lui dit-il avec sa politesse de gentilhomme, je suis un de vos clients habituels.

— Je le sais et m'en honore... Monsieur Alfred de Musset, n'est-ce pas ?

— Lui-même... et qui sollicite de votre obligeance une légèrefaveur.

— Trop heureux ; de quoi s'agit-il?

— Voici. Seriez-vous assez bon pour me réserver un chien de votre petite chienne?

— Quoi !... de cette affreuse mère?

— Elle n'est pas, effectivement, des plus jolies... Mais, que voulez-vous, c'est un caprice!

— Nul plus que vous n'a le droit d'en avoir... Mais vous pouvez vous vanter de lui avoir sauvé la vie ; j'allais la noyer.

Je n'aurais pas cru que vous puissiez vous éloigner ainsi de moi, me laissant malade et dans un complet isolement, car ceux qui sont près de moi ne me servent à rien. J'avais pensé, après les soins que vous m'avez donnés, trouver en vous quelque affection sérieuse, indépendante de certains hasards. Si je vous ai déplu, vous êtes bien vengée, mais un peu cruellement car je vous avoue que cette solitude et cette souffrance m'ont jeté dans une tristesse insupportable.

Je ne sais quand je pourrai partir, mais soyez assez bonne, je vous prie, pour me faire savoir ce que je vous dois. Je ne veux pas que ma mère s'en occupe. Alf^d de Musset

Fac-simile d'une lettre d'Alfred de Musset à Adèle Colin.

— Vraiment !

— J'y renonce en votre faveur.

— Vous consentez donc?

— Certes !

A quelque temps de là, on vint me dire d'aller

au café Drançay choisir un chien. Je pris le plus petit qui était tout noir.

M. de Musset m'approuva ; je le gardai une nuit, mais il pleura tant, que je dus le rendre à sa mère pendant une quinzaine.

J'allais le voir tous les jours, souvent je l'apportais à son nouveau maître qui se montrait enchanté de la bonne pensée que nous avions eue.

Quand nous eûmes ce petit chien avec nous, on ne s'occupa plus que de lui. Il fallut lui donner un nom. M. de Musset m'en parla.

— Il faut, observai-je, un nom court, en deux syllabes.

M. de Musset reprit :

— On l'appellera Vercingétorix!

Je me récriai.

— Préférez-vous qu'on l'appelle Marzo, le nom de notre lion?

— Oui! assurément, on l'appellera Marzo.

Le chien fut, tout de suite, un peu filou ; on lui avait assigné un endroit... pour faire ses nécessités et comme, chaque fois, on lui donnait un petit morceau de sucre, il comprit bien vite que c'était une récompense. Il finit par y aller à tout propos.

M. de Musset remarqua que le petit malin avait un goût immodéré pour le sucre. Il lui fit voir qu'il s'apercevait de sa tromperie, et le menaça de son mouchoir. En chien intelligent, Marzo se le tint pour dit. Aussi, dès qu'il avait fait quelque

chose dans le cabinet, il venait triomphant nous avertir et recevait sa récompense.

Quand il fut plus grand, les amis de M. de Musset proposèrent, l'un de lui couper les oreilles, l'autre, de lui couper la queue.

M. Alfred répondit :

— On ne lui coupera rien du tout. Celui qui l'a fait naître lui a donné tout ce qu'il lui fallait. Je ne retrancherai rien.

Nous voilà donc munis d'un chien qui nous occupait beaucoup. On lui apprit à rester, quand on sortait, tranquillement dans sa niche.

Lorsqu'on rentrait, c'était une explosion de joie, il nous faisait grande fête.

M. de Musset n'aimait pas que le chien lui léchât la figure ; il lui accordait l'oreille gauche, c'était arrangé, reçu, et le chien en prit l'habitude.

Il avait été convenu que Marzo ne mangerait jamais de viande pour éviter les mauvaises odeurs. Pendant quelque temps, l'animal s'accommoda de ce régime. Mais bientôt, je remarquai qu'il ne marchait que sur trois pattes. Il finit même par ne plus se servir d'une des pattes de derrière ; cette malheureuse patte devint presque inerte. Nous ne savions que faire.

Je le portai chez un vétérinaire qui allongea la patte malade, la ficela dans de petites planchettes et prescrivit que le chien restât plusieurs jours étendu sur un matelas, maintenu par des chiffons fixés autour de lui. (Coût : cinq francs.)

J'exécutai tout cela très scrupuleusement, puis je sortis pour faire une course. En rentrant, j'allai voir mon chien : plus de Marzo ! Il s'était caché dans la chambre de son maître ; il ne restait sur son lit que les planchettes, les ficelles et les chiffons qui l'enveloppaient.

Quand je dis cela à M. Alfred, il répliqua :

— Si le chien a tout arraché, c'est que ça ne pouvait que lui nuire ; laissons-le tranquille.

Le chien, lorsqu'on parlait de lui, écoutait d'une manière attentive. Sa patte était presque complètement desséchée.

La propriétaire d'un restaurant où j'allais payer une note me dit, à propos du chien :

— Mon père est vétérinaire à Fontainebleau ; il viendra dîner ici dimanche, amenez votre petite bête, il la verra.

Je ne manquai pas de m'y rendre.

Ce monsieur me questionna sur la façon dont nous nourrissions le chien.

— Il ne mange pas de viande ? me demanda-t-il.

— Non, jamais.

— C'est un tort. Vous allez lui faire manger, tous les jours, comme médicament, une côtelette de mouton, jusqu'à ce qu'il soit revenu à son état normal. Quand il aura ses quatre pattes remises, vous lui ferez une pâtée de bœuf bouilli et de pain trempé dans de l'eau froide, avec un peu de sel...

Cette consultation ne me coûta rien, elle, et, cependant, n'en fut pas moins bonne, car le chien

fut guéri en moins de quinze jours, et vécut *dix-sept ans.*

Ce n'était pas un chien soumis ; il n'écoutait que son maître, ne se laissait pas insulter sans protester.

M. Emile Augier lui disait quelquefois :

— Je crois, Marzo, que tu as des puces?

Le chien, furieux, semblait prendre son maître à témoin. Alors M. de Musset intervenait :

— Non, monsieur, Marzo n'a pas de puces.

Le chien s'en allait content, on lui avait rendu justice.

Quand j'habillais M. Alfred, le matin, le chien venait présenter son cou pour avoir la cravate de nuit de son maître, parce que Monsieur, en plaisantant, la lui avait mise une fois.

J'ai vu ce chien passer une soirée à la table de jeu, sur un fauteuil, sans se coucher, parce qu'il avait cette cravate : il se croyait obligé de se tenir comme ces messieurs.

Quand je portais mon livre de comptes, afin d'avoir de l'argent pour aller au marché, le chien venait toujours ; je lui disais :

— Nous allons demander de l'argent pour acheter du bœuf.

Il comprenait. M. de Musset, pour le taquiner, feignait de refuser.

— Je ne donnerai rien.

Le chien me regardait, jappait après son maître ; cela recommençait plusieurs fois, le chien jappait plus fort et se fâchait.

Lorsque j'avais reçu l'argent, le chien prenait le bas de ma robe, m'entraînait vers la porte, comme s'il eût eu peur que l'on me redemandât le prix de sa pitance.

Il aimait bien aussi une patte de poulet, mais il ne la mangeait pas avant que la bonne ne l'ait vue. Elle lui disait :

— Donne-moi cette patte.

Il grognait, grondait, prenait la patte, faisait un tour sur lui-même pour la bien montrer, et ensuite la mangeait.

Étant rue Rumfort, nous voyions quotidiennement un petit chien noir, qui visitait tous les matins les tas d'ordures de la rue. Quand je sortais, cette petite bête me suivait. Un jour il monta avec nous. M. de Musset le vit, voulut qu'on lui donnât à manger, et, pour qu'il ne couchât pas dehors, paya quelqu'un pour lui assurer un gîte.

Une femme crut reconnaître en lui un chien qu'elle avait perdu. Elle l'injuria, le frappa et l'emporta, disant qu'il lui appartenait.

Le chien revint à la maison le lendemain et s'y tint caché jusqu'au soir. Le poète en fut touché. Il n'eut pas de repos que je n'eusse retrouvé la mégère et obtenu d'elle qu'elle nous cédât le pauvre animal. Elle le fit pour *cinq* francs ; j'allai payer chez elle. Loulou (c'était le nom de notre nouvel hôte) resta près de la porte pour n'être pas oublié.

Aussitôt qu'il fut à nous, je le baignai et le fis

propre. Il était très intelligent, et en peu de temps comprit qu'il était de la maison.

Marzo portait à son maître ses lettres tous les matins. Mais, un jour, Loulou, plus prompt que lui, les présenta à Monsieur en marchant sur ses pattes de derrière. On lui fit des compliments. Marzo en eut très grand chagrin ; son maître le consola, lui fit comprendre que Loulou n'était qu'un domestique et qu'il fallait le regarder comme tel.

Loulou avait été un très joli chien ; mais il était vieux et avait une maladie de peau qu'il communiqua à Marzo. Me voilà avec deux chiens malades.

M. de Musset s'informait de tous les côtés pour savoir où il pourrait les faire soigner et guérir.

On lui indiqua un vétérinaire, rue Fontaine-au-Roi, qui ne s'occupait que des chiens.

Quand le praticien vit mes deux bêtes, il me dit qu'il guérirait Marzo mais que l'autre était trop vieux, et qu'il fallait l'éloigner du jeune.

On mit Loulou en pension chez une vieille femme ; on paya sa pension jusqu'à sa mort. C'était le loyer de la femme.

Avant de quitter la rue Rumfort, je fis conduire Marzo chez M. Caramija, le vétérinaire ; j'allais le voir tous les huit jours. On l'avait entièrement rasé.

Quand on emménagea rue du Mont-Thabor, et que l'installation fut faite, j'allai chercher le chien, je le ramenai en voiture ; une fois à la maison, il

reconnut tous les meubles, mais il ne trouva pas son maître. Tout à coup, il disparut; impossible de le retrouver, personne ne l'avait vu. M. de Musset, qui allait rentrer pour dîner, désirerait certainement voir son chien. Ne sachant que faire, je courus chez ma sœur, rue Rumfort, et j'y trouvai Marzo.

Il était allé d'abord à notre ancien appartement, rue Rumfort, voir la concierge, qui eut de la peine à le reconnaître. Il lui fit comprendre ce qu'il voulait et elle le laissa faire. Quand il vit l'appartement vide, il alla dans la chambre de Monsieur et se mit à pleurer, à crier. En sortant de là, il était allé chez ma sœur, Mme Chardot; quand j'arrivai, elle se disposait à me le ramener.

M. de Musset rentra pour dîner peu de temps après Marzo et le trouva fort laid; mais l'animal lui fit tant de fête qu'il fallut l'aimer quand même. Je conseillai à M. Alfred de lui parler du petit Baptiste (c'était le domestique qui le tenait quand on le pansait chez le vétérinaire).

A ce nom, le chien devenait furieux, il regardait de tous côtés s'il le voyait venir, se plaignant, ne voulant pas entendre parler de Baptiste. Il nous faisait comprendre qu'il avait été très malheureux.

Plus de trois ans après, un monsieur qui marchait devant nous, rue Saint-Honoré, sentit quelque chose qui grattait le bas de son pantalon, ce monsieur se retourna; voyant Marzo, il dit :

— Petit chien, je te connais.

Je fis la présentation.

— Ah ! il m'a reconnu, il se souvient que je le gâtais ; il venait déjeuner avec moi, il aime bien les os de côtelettes.

C'était le vétérinaire.

Marzo aimait le piano. Quand nous étions à Ville-d'Avray, aussitôt qu'on jouait du piano dans le pavillon du jardin de la villa Pradier, Marzo accourait écouter. Mais, comme tous les chiens, il ne pouvait pas entendre l'orgue de Barbarie.

Un jour, étant près de la Madeleine, le chien entendit un orgue ; il me quitta en courant et hurlant. J'arrivai quelques minutes après lui à la porte de la rue Saint-Honoré ; je le trouvai en conversation avec un monsieur qui me dit :

— Ce petit chien m'a fait comprendre qu'il désirait que je lui ouvre la porte, et vous le voyez, je lui obéis.

M. de Musset, revenant de voyage, m'envoya un mot pour me dire d'aller le voir quai Voltaire, chez sa mère, où il devait dîner.

J'allai avec Marzo lui porter des lettres.

M. Paul de Musset était là avec son caniche blanc que Marzo détestait cordialement.

Mme de Musset faisait manger du biscuit à Tobie (c'était le chien de M. Paul).

Elle en offrit à Marzo, qui tourna la tête de côté ; alors Madame demanda à M. Alfred :

Ton chien n'aime pas le biscuit ?

— Si, il l'aime bien, il en mange tous les jours; mais je le lui donne tout entier.

Marzo prit le biscuit qu'on lui offrit et alla le manger assez loin de Tobie.

Marzo connaissait toutes les habitudes de son maître. Le soir, quand j'attendais M. de Musset, c'était lui qui m'avertissait; il entendait sa voiture et ne se trompait jamais.

Mme de Musset n'admettait pas que Marzo n'eût pas d'âme (1).

(1) Je ne louerai pas Marzo de son amour pour son maître, ce serait l'offenser : Marzo ne comprendrait pas que la reconnaissance soit un mérite, et le dévouement une vertu. Il ignorera toujours que parmi l'engeance des humains, il existe des ingrats et des envieux. Aujourd'hui, parvenu à l'âge caduc, il se souvient encore de celui qui n'est plus et, quand la gouvernante, sa dernière et fidèle amie, lui parle de son maître, il dresse encore l'oreille, et témoigne qu'il pense à lui, qu'il l'aime et qu'il l'attend toujours.

Marzo est mort de vieillesse le 28 août 1864, entouré de soins et pleuré de son amie. Mme Martellet, ne voulant pas que le corps de Marzo fût jeté au tombereau, chargea son mari de l'aller enterrer. Le mari part de grand matin, portant Marzo enveloppé dans un journal. Il va jusqu'à Auteuil, et voit des ouvriers terrassiers qui travaillaient. Il leur demande la permission de déposer le corps dans le terrain qu'ils étaient en train de remuer.

Marzo est enseveli sous une charretée de terre dans une rue nouvelle qui depuis s'est appelée *rue de Musset*.

(*Biographie*, par PAUL DE MUSSET.)

III

M. de Musset avait le caractère très irritable. Il m'arrivait parfois d'être obligée de m'en aller. Je rendais la clé, je sortais de la maison, j'étais renvoyée. Il est vrai que je donnais une clé qui n'était pas la bonne. Je sortais par une porte, je rentrais par une autre. Mme de Musset, dans ces cas-là, me disait de ne pas m'éloigner ; je savais que j'étais nécessaire et j'attendais.

Au bout de quelques heures, Monsieur faisait appeler le père Benoist, le concierge, et lui disait :

— Mlle Colin est allée chez sa sœur, aux Ternes ; allez lui dire qu'elle vienne, je ne suis pas bien portant ; je vais être malade, je l'attends.

Après le temps voulu, je rentrais ; j'avais mon chapeau, il s'imaginait que je venais des Ternes.

M. de Musset me demandait :

— Pourquoi êtes-vous partie? je n'en sais absolument rien!

— Ni moi non plus.

Il fallait peu de chose pour le contenter ; il en

fallait aussi bien peu pour le contrarier. Il lui arrivait d'avoir des impatiences, on n'avait alors qu'à montrer de la douceur et c'était bien vite passé.

Mme de Musset m'écrivait un jour, à ce sujet, une lettre que j'ai relue souvent et que l'on trouvera reproduite plus loin.

M. de Musset n'était pas seulement bon pour les animaux. Il aurait voulu secourir tout le monde.

Un dimanche, il entra dans ma chambre et trouva une jeune fille qui était venue me voir; elle était de mon pays et j'avais connu sa mère. Cette personne était malade, elle avait un certificat de médecin pour se faire soigner à l'hôpital Beaujon.

Elle était venue afin de me confier ses papiers et son livret de caisse d'épargne.

J'allai voir si Monsieur avait besoin de quelque chose. Il me demanda ce qu'avait cette jeune fille qui était si triste; j'exposai sa situation. M. de Musset répliqua :

— Vous avez une chambre là-haut. Faites-la coucher ici, il ne faut pas qu'elle aille à l'hôpital, la bonne la soignera. Je serais trop tourmenté de savoir qu'elle s'en va toute seule.

Je donnai des draps, elle alla à la chambre, y fut soignée quinze jours et fut guérie.

Une autre fois, un vieux palefrenier, qui couchait dans les greniers à foin au-dessus des remises, s'était blessé à la jambe en tombant d'une échelle. M. Alfred avait vu l'accident de sa fenêtre.

Lorsqu'on vint me demander du linge pour le panser, M. de Musset me dit :

— Pansez-le vous-même et qu'il vienne tous les jours se faire soigner.

Cela fut fait. Le blessé fut guéri et admis un peu plus tard dans un hospice de vieillards. Quand il sortait de son hospice, il ne manquait pas de venir nous voir et, régulièrement, il recevait une pièce de monnaie.

Il s'en allait content en nous bénissant :

— On nous fait prier le bon Dieu, là-bas. Je n'ai plus que cela à faire : je prie pour M. de Musset et pour vous.

Ce vieillard appartenait à une administration de voitures de remises de la rue du Mont-Thabor.

Rentrant d'un voyage qu'il fit au Havre, M. de Musset me demanda comment j'avais passé mon temps. Je lui dis que j'avais travaillé pour lui (je lui avais fait des chemises). J'expliquerai ici (qu'on me passe ce détail) comment il fallait faire les chemises de M. de Musset.

Afin de ne pas avoir à les boutonner par devant ce qui lui était insupportable, elles étaient toujours prêtes, aussi bien les ordinaires que celles du soir, qui étaient à jabots et manchettes en dentelles ; il suffisait de boutonner deux boutons par derrière et il n'y avait plus à y toucher.

Je rendis compte aussi à Monsieur que nous avions eu avec nous ma petite nièce, une enfant de trois ans. M. de Musset la connaissait bien :

— Où est-elle, cette petite ?

— La petite a été reconduite à sa mère ce matin, quand j'ai su que vous alliez arriver.

— Pourquoi avez-vous renvoyé cette enfant ? Vous lui avez certainement dit : « Il faut t'en aller parce que Monsieur va arriver. » Eh bien ! non, je ne veux pas que cette enfant se sauve parce que je viens. Je veux que, séance tenante, on aille la chercher.

Il fallut ramener l'enfant. Monsieur lui demanda pourquoi elle ne l'avait pas attendu.

— Mais je voulais rester, répondit-elle, ma tante n'a pas voulu. Je lui disais : « Tu gardes bien le chat. » Et puis... je voulais vous dire quelque chose.

— Eh bien ! dis-moi quelque chose.

L'enfant récita :

Le rideau de ma voisine
Se soulève lentement.
Elle va, je l'imagine,
  Prendre l'air un moment.

On entr'ouvre la fenêtre :
Je sens mon cœur palpiter.
Elle veut savoir peut-être
  Si je suis à guetter.

Mais, hélas ! ce n'est qu'un rêve,
Ma voisine aime un lourdaud,
Et c'est le vent qui soulève
  Le coin de son rideau.

— Ce sont des vers de moi que tu me dis là !

— Non, c'est ma tante qui me les a appris pour vous les réciter.

Cet homme bon par excellence, craignait que l'enfant ne vînt à penser qu'elle fût obligée de se sauver quand il venait.

On renvoya la petite qui fut contente et le poète aussi.

M. de Musset était d'une sensibilité sans exemple. Rien ne lui était plus pénible que de penser qu'il avait fait de la peine à quelqu'un. Il exagérait des mots sans importance dits à quelques amis dans un moment de vivacité. Il n'était pas tranquille qu'il n'eût écrit et ne se fût excusé.

Prêt à prendre sa plume, je lui conseillais d'attendre au lendemain pour écrire et souvent, après une nuit de sommeil, il trouvait que la chose n'en valait pas la peine ; c'était la vérité.

Sa sensibilité allait jusqu'à regretter une phrase, un mot qui auraient pu lui échapper dans le cours d'une discussion quelconque.

Un soir, il rentra triste du café de la Régence. Il était inquiet, soucieux. Sans que je l'interroge, il me dit :

— Il faut que j'écrive au capitaine d'Arpentigny. J'ai peut-être été violent avec lui. Il contrecarrait mes idées. Je lui ai répondu un peu vivement. Je le regrette ; en somme, c'est un homme dont j'aime la société. Il faut que je lui demande d'oublier ce moment de vivacité.

— Si vous me le permettez, je vous dirai qu'il ne faut pas écrire dans ces cas-là. M. d'Arpentigny aime beaucoup à raconter ce qui lui arrive. Qui sait?... plus tard..., si vous n'étiez pas toujours de son avis... Il n'est pas utile qu'il ait dans les mains une lettre de vous, pour affirmer que vous regrettez quelquefois vos paroles!... Laissez-moi faire, j'irai demain le voir... Je vous le ramènerai à dîner... Tout s'arrangera sans écritures...

Je trouvai M. d'Arpentigny dans sa très modeste chambre. Je lui dis :

— M. de Musset est tout chagrin d'une altercation que vous avez eue ensemble. Le connaissant toujours prêt à se donner tort dans les discussions qu'il peut avoir avec ses amis, je viens vous inviter à dîner à la maison et à tenir ce différend comme terminé.

Les choses s'arrangèrent comme je l'avais prévu.

M. d'Arpentigny était un capitaine en retraite, fort aimable, dont la conversation plaisait au poète.

C'était un disciple de Desbarolles, il s'occupait de chiromancie.

Un jour il fit remarquer à M. de Musset qu'il avait les mains de Voltaire; le poète n'en parut pas flatté et, pour détourner la conversation, il lui demanda de regarder les miennes. M. d'Arpentigny répondit laconiquement :

— Bouchon de liège (!!!).

Citons un nouveau trait de charité. C'était rue Rumfort en 1849.

Je faisais l'aumône à un grand garçon qui cherchait de l'ouvrage; c'était un Polonais. Il me demandait presque toujours deux sous pour son coucher, et quelquefois deux sous pour manger.

Je connaissais un comte polonais qui demeurait dans notre rue.

Je me permis d'aller le voir pour lui demander s'il connaissait ce malheureux.

Il me répondit :

— C'est un brave et honnête homme, ancien soldat polonais. Il fut au service d'un officier riche, dont il sauva la fortune menacée. Cet officier le considérait beaucoup. Il mourut, sa fortune se dispersa et disparut. Cet homme est venu se recommander à moi. Je lui donne quelquefois; mais j'ai tant de ces malheureux compatriotes!... Si vous pouvez faire quelque chose pour lui, c'est une aumône bien placée.

Ce garçon trouvait un abri pour deux sous, et il mangeait des *arlequins* pour la même somme. Quand il trouvait cela il ne cherchait plus que du ravail. Je dis à M. de Musset ce que j'avais appris sur cet homme. Monsieur voulait que je lui donne dix sous par jour; je lui dis que je ne pouvais pas.

La comtesse Kalergis, une grande dame polonaise, fille du gouverneur de Varsovie, était une de ces dames que M. de Musset rencontrait à la présidence. Elle était belle, gracieuse, M. de Musset la voyait souvent.

Elle vint un jour en voiture l'inviter à dîner. Elle

me vit faire la charité à ce Polonais, me fit appeler par son domestique, et me demanda ce que me voulait cet homme.

— Je lui donne souvent deux sous ou quatre sous.

— Que peut faire cet homme avec si peu ?

— Avec deux sous il mange, et deux autres sous il a un abri pour la nuit.

— Je voudrais aussi lui faire l'aumône, me dit la comtesse ; envoyez-le moi un jour à dix heures. Voici mon adresse.

J'envoyai mon Polonais chez cette dame avec son adresse écrite par elle-même. Les domestiques reçurent le pauvre diable comme un voleur.

Un peu plus tard la comtesse me demanda pourquoi je ne lui avais pas envoyé mon Polonais. Je lui racontai ce qui s'était passé, et, pour que la chose ne se renouvelât pas, elle écrivit sur sa carte pour qu'il soit admis à lui parler. Il ne fut pas plus heureux. On lui demanda son adresse. *Son adresse*, à un homme qui couche *à la corde* pour deux sous afin de n'être pas arrêté !

Quelques jours plus tard, je portais une lettre de Monsieur à la comtesse et, en attendant la réponse, le maître d'hôtel de la maison me dit sèchement :

— Mademoiselle, quand on a l'*avantage* de venir dans une maison comme celle-ci, il ne faut pas y envoyer les mendiants, les vagabonds que vous rencontrez dans la rue. Ici on fait l'aumône. Avant

de donner, on prend des renseignements. On tâche de savoir si les gens sont dignes qu'on s'occupe d'eux, et, après, on sait à qui l'on a affaire.

Je vous fais grâce de ce que je répondis à ce laquais important et malappris. Je contai à M. de Musset ce qui m'était arrivé chez la comtesse.

A la première occasion, quand M. de Musset la rencontra, il lui dit :

— Voici donc comment les grandes dames font l'aumône. Quand vous voyez un pauvre, vous en faites part à votre domestique, lequel juge quelquefois à propos de prendre une voiture, d'aller aux renseignements, et pendant ce temps-là le malheureux peut mourir de faim. Moi, madame, je m'y prends autrement, et c'est beaucoup plus simple. Je sors quarante sous de ma poche, je les donne, et l'homme mange, sans que je sache où il loge.

Je fus quelque temps sans revoir le Polonais. Un jour il arriva tout joyeux, me disant qu'il avait trouvé de l'ouvrage, qu'il pourrait gagner dix à douze sous par jour, suivant la quantité de cannes qu'il polirait.

Son travail consistait à polir en frottant avec les doigts les bâtons de bois destinés à faire des cannes. Je le revis un peu plus tard toujours content. Ses doigts étaient couleur d'acajou et durs comme de la corne; il ne pouvait plus ouvrir ni fermer la main entièrement; mais il gagnait sa vie...

M. de Musset me raconta un jour qu'il venait

de voir chez une marchande d'antiquités qui demeurait à notre porte, 21, quai Voltaire, une vieille toile qui lui plaisait. C'était le *Concert Champêtre* du Giorgione. Il me dit :

— Allez le voir, je ne le crois pas trop cher.

Enchantée de faire une affaire, dans un moment où les commerçants ne faisaient rien, la marchande me demanda :

— M. de Musset payera-t-il, et comment?

Je rentrai à la maison, non pas pour parler du tableau puisque je n'y connaissais rien, mais pour me renseigner auprès de Monsieur sur la façon dont il paierait cette femme. Il me répondit :

— Je donnerai chaque mois quelque chose, vous vous chargerez de cela.

L'affaire fut conclue dans ces conditions; on livra le tableau et, quand tout fut payé, la marchande me donna un pastel que Monsieur avait trouvé joli.

J'ai encore ce tableau.

J'étais heureuse quand je pouvais faire plaisir à M. de Musset; c'était le meilleur des hommes. Lorsqu'il eut son tableau, il resta plusieurs jours sans sortir, admirant cet objet d'art.

Avant que je ne fusse chez Mme de Musset, on racontait que M. Alfred rentrant de voyage demanda à la bonne s'il était arrivé quelque chose pour lui.

— Oui, monsieur, il y a des lettres, des livres et un « bonhomme ».

— Quel bonhomme?

— Le vòici.

Le « bonhomme », c'était le buste d'Augustine Brohan. Le poète trouvait cela révoltant, on en parlait à table et tout le monde riait.

M. Alfred, lui, ne riait pas. Il ajoutait :

— C'est comme la mère Valette, notre concierge, une grosse femme... courte... qui a à peine forme humaine... En entrant chez moi m'apporter mes lettres elle s'écrie, en voyant la *Vénus de Milo* : « Ah ! que je *chuis* contente, *monchieur*, en voilà une qui est encore plus *croche* que moi !... »

IV

Pendant une absence de Mme de Musset qui était à Angers, M. Paul eut un duel avec un homme de lettres que je ne désignerai que par ses initiales A. F. On le ramena à la maison, blessé. Il avait reçu, au bras, une piqûre en séton de sept à huit centimètres.

M. Paul demanda à son frère s'il voulait me permettre de soigner sa plaie. Les soins consistaient à laisser tomber continuellement avec une éponge de l'eau fraiche sur le bras endommagé.

M. Alfred m'autorisa à le faire. Cela dura quelques jours.

M. Paul m'avertit mystérieusement qu'une dame viendrait le voir, qu'elle demanderait Mlle Colin et que je l'amènerais chez lui. En effet une dame, grande, élégante, voilée, habillée de noir, vint régulièrement pendant quelques jours ; aussitôt qu'elle arrivait je la faisais entrer près du blessé.

La blessure ne fut pas grave, on pouvait pourtant avoir quelque crainte.

M. Paul de Musset était très maigre, au point qu'un mauvais plaisant disait à son adversaire :

— C'est heureux que tu l'aies piqué dans le gras du bras.

Quand il fut entièrement guéri, M. Paul me dit :

— Vous allez me rendre encore un service qui ne gênera en rien ceux que vous rendez à mon frère. Le matin, avant midi, pendant que M. Alfred est au théâtre pour la répétition, il faudra, sans que mon frère en sache rien, m'apporter mes lettres tous les jours dans l'endroit que je vais vous indiquer. Vous pousserez la porte qui sera entr'ouverte ; une petite table sera là, vous poserez les lettres dessus ; vous n'aurez pas autre chose à faire. La literie que j'emporte sera rentrée lorsque ma mère reviendra à Paris. Quand vous écrirez à ma mère et que vous lui donnerez de mes nouvelles, vous lui direz que je suis à la campagne ; si elle vous demande où, vous lui direz que vous ne le savez pas ; de mon côté je vais lui écrire.

Je portai donc tous les jours la correspondance. Quand il venait quelqu'un pour lui, je l'en avertissais par un mot. Cela dura tout l'été.

Malgré la promesse de M. Paul, Mme de Musset rentra avant qu'il n'ait réintégré. Comme toutes choses de la maison m'avaient été confiées, j'avertis M. Paul et tout rentra dans l'ordre. M. Alfred sut le duel, mais ne sut rien de l'équipée. Au domicile où j'avais porté les lettres de M. Paul,

il était resté une cage contenant un petit oiseau étranger; je fus chargée d'aller la prendre sur la même table où je posais précédemment les lettres, cela au jour et à l'heure indiqués. Je rapportai le petit oiseau, et n'ai jamais vu personne dans cette chambre.

A la fin de chaque mois et de chaque trimestre, j'allais recevoir les diverses sommes qui formaient les rentes de M. Alfred ; et, chose fort désagréable, il y avait, au ministère des Finances, des oppositions ; les employés le criaient tout haut, ce qui me contrariait beaucoup. Je voyais même aussi des commerçants qui me réclamaient de l'argent qui leur était dû. Je m'en plaignis à M. de Musset et, pour le tirer d'embarras, je lui proposai d'entrer en composition avec ses créanciers ; je serais seule à m'en occuper, à la condition qu'il me laisserait chaque mois une somme que je distribuerais à chacun.

M. de Musset y consentit d'autant plus volontiers qu'il pouvait facilement le faire ; et, plus tard, le théâtre lui apporta un appoint très appréciable.

Je commençai par faire lever l'opposition du ministère des Finances.

Les créanciers entrèrent très bien dans cette combinaison. Ils furent tous payés.

Je me souviens que l'un deux, Bugeaud, qui demeurait près de Saint-Sulpice, — c'était un éditeur, — enchanté de recevoir son argent par petites

sommes, mais d'une manière régulière, me disait en plaisantant :

— Puisque vous payez si bien les dettes de M. de Musset, ne pourriez-vous point vous charger de celles de Gavarni ?

M. de Musset était heureux de voir ses dettes payées.

On avait eu confiance en moi, j'avais réussi.

Cette perspective agréable et surtout nouvelle pour lui, semblait lui sourire. Il m'avait demandé de faire vite, en sorte que tout fut rapidement arrangé.

Je l'entendais répéter, se parlant à lui-même :

— Je vais donc vivre sans dettes... Peut-on vivre sans dettes ?...

En 1848, aux journées de Juin, un jour que M. Paul et son frère allaient se mettre à table pour déjeuner, ils entendirent battre le « rappel » de la 10e légion.

Ils prirent leurs armes et s'en allèrent rejoindre les autres gardes nationaux sur le pont Royal ; de la fenêtre du quai Voltaire où j'étais, je les vis partir.

Les insurgés approchaient en masse, menaçant le faubourg Saint-Germain, tirant des coups de fusil, mais ils ne franchirent pas le pont.

Ces messieurs ne rentrèrent que le lendemain. On descendit sur le trottoir des matelas, destinés aux hommes qui devaient passer la nuit pour veiller, de crainte de surprise.

On se cotisa dans la maison, dans le but d'envoyer du linge à l'hôpital de la Charité. On en fit un gros paquet, et comme on ne trouvait personne pour le faire parvenir, je m'en chargeai moi-même avec toutes les précautions d'usage. A chacun des postes, qui étaient très rapprochés, on me donnait un garde pour me conduire au poste voisin, et ainsi de suite jusqu'à destination.

Le docteur Morel-Lavallée, le médecin de M. de Musset, fut un des chirurgiens qui demeurèrent à leur poste jusqu'à ce qu'on n'eût plus besoin de leur concours, fait qui lui valut d'être décoré de la Légion d'honneur. Je vis arriver là des charrettes de blessés.

A l'hôpital on me donna un laissez-passer grâce auquel je rentrai facilement à la maison. J'ai encore ce laissez-passer.

C'est, je crois, ce jour-là que je vis Son Éminence l'archevêque de Paris sortant de la Chambre des députés pour aller en conciliateur aux barricades où l'on se battait furieusement. Si je ne me trompe, c'est même ce jour-là qu'il fut blessé mortellement.

Mme de Musset étant à Angers et ces messieurs à leurs postes, je me trouvais seule à la maison; ce fut une triste période et pendant ces nuits-là on ne dormait guère.

En cette même année, M. Alfred fut invité, comme garde national, à un banquet donné par la 10e légion, en l'honneur d'un escadron de dragons.

Le poète ne désirant pas rester longtemps à table avec ces dragons, tous, il est vrai, bons enfants mais quelque peu bruyants, demanda la permission de prendre congé d'eux afin d'aller à la Comédie-Française. Or, pour qu'il pût sortir de l'endroit où il se trouvait placé, on dut le hisser pardessus la table, ce qui fut fait avec la plus grande facilité; les dragons l'avaient enlevé et posé à terre sans qu'il s'en doutât.

M. Alfred vint me prendre au quai Voltaire pour aller au Théâtre-Français où l'on nous donna une baignoire.

M. de Musset se débarrassa aussitôt de son ceinturon et de son shako, puis il alla dans les coulisses, me laissant là avec le « fourniment ». Le spectacle terminé, j'attendis jusqu'à ce que les lustres fussent éteints; mais il ne vint personne.

Je partis chargée de tout l'attirail.

Au moment où j'arrivais à la maison, M. Alfred sortait d'une voiture et je l'entendis qui disait au cocher :

— Je suis donc monté en voiture sans mon sabre, sans shako? Il est vrai que j'ai dîné avec de braves dragons, mais ce n'est certainement pas eux qui m'ont pris mon équipement.

M. de Musset m'avait tout simplement oubliée, ce qui, d'ailleurs, arriva bien d'autres fois.

Il me demanda comment j'avais fait pour sortir après l'extinction de toutes les lumières.

Je lui répondis qu'une ouvreuse m'avait conduite dehors.

— Il fallait, reprit-il, lui donner quelque chose.

J'avouai que je n'avais fait que la remercier.

Le poète avait des façons de grand seigneur. Suivant lui, toute attention valait une récompense, et il n'était pas rare qu'il donnât une pièce de deux francs pour un futile service; il ne comprenait pas que moi, qui avais les soucis de son ménage, je ne fisse pas de même.

Un jour, revenant du marché, je rencontrai un tout jeune garçon qui pleurait, s'essuyant les yeux avec sa blouse; je lui demandai pourquoi il se désolait ainsi. Il me répondit qu'il était bien malheureux, qu'il était venu à Paris pour travailler et ne trouvait pas d'ouvrage.

Je m'informai de son métier et j'appris qu'il était ouvrier en jouets. Comme il continuait à pleurer, je lui donnai six sous qui me restaient.

En rentrant, je narrai ma rencontre à Monsieur qui me fit poser mon panier et, m'ayant donné quarante sous, m'ordonna de les porter à ce jeune homme.

— Que voulez-vous, dit-il, que ce garçon fasse avec six sous?

Je courus après mon mendiant, je le trouvai rue Jacob; il ne pleurait plus et me remercia. Je lui dis que lorsqu'il serait dans la peine, il vienne rue de Beaune et que je lui donnerais quelque chose.

Le soir même j'accompagnai Mme de Musset à l'Ambigu. A la sortie du théâtre, désireuses de ne pas être bousculées, nous avions, suivant notre habitude, laissé la foule s'écouler, et nous eûmes de la peine à trouver une voiture.

Un jeune homme s'empressa d'en faire avancer une. Quand nous y fûmes montées, nous nous aperçûmes que ni l'une ni l'autre n'avions de menue monnaie. Nous nous en excusâmes. Alors ce garçon nous injuria et nous gratifia des épithètes les plus grossières. Comme il poursuivait notre voiture en continuant ses invectives, je le regardai plus attentivement et je reconnus en lui le jeune ouvrier malheureux que j'avais secouru le matin.

A cette époque, M. de Musset fut pris de fièvre et tomba malade. Il lui arriva un ordre de service pour aller monter sa garde; je m'empressai d'avertir le médecin qui, sur-le-champ, délivra un certificat d'exemption rédigé dans les formes réglementaires; je portai ce certificat chez le sergent-major, lequel demeurait à côté de notre maison, rue de Beaune ; ne l'ayant pas rencontré, je confiai le papier à sa femme en lui recommandant instamment de ne point oublier de le remettre au sous-officier quand il rentrerait.

— Ne vous tourmentez pas, me dit-elle en riant, j'ai l'habitude de ces commissions-là.

Je rentrai en toute hâte auprès de mon malade et lui rendis compte de ce que je venais de faire.

Quelle ne fut pas ma surprise, au bout de quelques jours, en apprenant que M. de Musset venait de recevoir un avis lui enjoignant de se présenter devant le conseil de discipline pour avoir manqué de monter sa garde !

— Vous n'avez donc pas porté mon certificat? me demanda, tout inquiet, M. Alfred.

Sans m'attarder à des explications inutiles, je courus chez la femme du sergent. Je lui dis :

— Vous n'avez donc pas remis à votre mari le papier que je vous ai apporté pour lui?

— Quel papier? me demanda-t-elle tranquillement.

Je lui rafraîchis la mémoire sur un ton de vivacité qui la fit sortir de son calme et elle me dit :

— Eh bien! vous savez, votre papier, il est perdu. Mais ne vous tourmentez pas, je vais vous en faire un autre où je marquerai que c'est moi qui ai perdu le certificat d'exemption que vous m'avez apporté.

Je me tranquillisai et j'apportai à M. de Musset ce certificat d'un nouveau genre, bien contente d'avoir terminé heureusement cette affaire. Mais je n'étais pas au bout de mes peines. Quand M. Alfred reçut le papier de mes mains, il me dit :

— Gardez-le, votre certificat, et allez le porter au conseil de discipline, car pour rien au monde vous ne m'y feriez aller moi-même !

Je me résignai, je repris mon papier et au jour fixé je me rendis au conseil dediscipline.

J'arrivai dans une salle encombrée de gardes nationaux ; je faisais là une singulière figure au milieu de tous ces uniformes. Cependant, je ne perdis pas contenance; mais lorsqu'on appela M. Alfred de Musset et que je me levai pour répondre, je vis des hommes rire. J'aurais bien voulu être dehors.

On débrouilla le mieux qu'on put ce certificat. On fit venir le sergent-major. Un capitaine le sermonna, comme de juste; tout cela dura très longtemps.

Enfin, après bien des criailleries, on finit par me remettre une lettre à porter rue du Dragon, chez un officier qui devait signer l'acquittement de M. Alfred de Musset.

Je repartis me demandant si cette comédie finirait jamais.

Arrivée rue du Dragon, je remis la lettre à un ordonnance en lui disant que j'attendais la réponse.

J'entendis un grand bruit de bottes, et l'officier parut lui-même, en manches de chemise, avec son pantalon d'où pendaient de grandes bretelles.

A ma vue, il fit un mouvement pour se retirer, et dit :

— Mais ce n'est pas un garde, c'est une femme !

J'avais tellement hâte d'en finir que je lui dis :

— Cela ne fait rien. Je viens pour M. de Musset et je vous prie, monsieur, de signer mon papier.

Il me le donna et je revins à la maison soulagée d'un grand poids.

Et voilà comment j'ai comparu au conseil de discipline de la 10e légion de la garde nationale, en 1848.

Étant au quai Voltaire, M. de Musset me fit porter ses comédies à M. Delaunay. C'était, à cette époque (1848), un tout jeune homme. Il demeurait aux environs de l'Odéon. Je remis le volume et la lettre au concierge.

Le lendemain, à 10 heures, M. Delaunay venait dire à M. de Musset qu'il savait tous les rôles qui étaient de son emploi dans les comédies que le poète lui avait envoyées.

M. de Musset, enchanté de la manière dont ce jeune interprète comprenait et récitait, n'eut pas de repos qu'il n'ait obtenu son entrée au Théâtre-Français.

On sait la carrière brillante que M. Delaunay a parcourue à ce théâtre.

Vers le mois de juin 1849, Mme de Musset m'écrivit d'Angers :

« Je vous prie de voir dans vos courses, si, dans votre voisinage, vous pourriez trouver deux petits appartements, dans la même maison, qui fussent à notre convenance et qui ne soient pas trop chers.

« Je ne veux pas dépasser, pour le mien, plus de cinq à six cents francs. Et j'aimerais qu'il fût sur le quai Voltaire, ce qui ne sera probablement pas possible.

« Quand j'arriverai, dans les premiers jours d'août, j'irai voir ceux qui vous auront paru convenables, et je choisirai celui qui m'ira le mieux. »

Dans une conversation avec M. Paul, je lui fis part du désir de Mme de Musset.

— N'en faites rien, me dit-il, nous ne voulons pas que ma mère demeure près d'Alfred. Elle le croirait toujours malade. Ne vous occupez pas de cela.

V

En 1838, Alfred de Musset, déjà célèbre comme poète et auteur dramatique, venait de publier ses *Contes et nouvelles* dans la *Revue des Deux-Mondes*, montrant ainsi une nouvelle face de son talent. Mais cela donnait plus de gloire que de profit ; ce que lui rapportaient ses écrits, et la rente qu'il tenait de sa famille assuraient certainement sa vie matérielle, mais l'auteur de *Frédéric et Bernerette* n'eût pas été mécontent de trouver un emploi qui lui laissât la liberté de travailler à sa guise, et dont les émoluments lui eussent permis de satisfaire à toutes ses fantaisies.

Cet emploi vint s'offrir de lui-même. S. M. Louis-Philippe, voulant améliorer divers services des bibliothèques de la maison du Roi, chargea M. Vatout, son bibliothécaire et secrétaire particulier, de les réorganiser. Bien qu'il dût connaître M. Vatout, qui remplissait ces fonctions de secrétaire depuis de longues années, et qu'il n'était pas sans avoir rencontré à Neuilly, Alfred de Musset

préféra s'adresser à son ancien condisciple, le duc d'Orléans, dont la haute protection ne pouvait lui faire défaut.

« Les journaux annoncent, écrivait-il au duc, que M. Vatout est chargé de la réorganisation des bibliothèques de la maison du Roi. J'ose recourir à la bonté de Votre Altesse et la supplier de me recommander à M. Vatout. J'espère en cette occasion que Votre Altesse Royale me pardonnera de l'importuner et qu'Elle voudra bien ne voir dans les demandes que je lui adresse, qu'un désir de cultiver, grâce aux bontés de Votre Altesse, des goûts qui ont dirigé toutes mes études et auxquels ma position ne me permet pas de me livrer entièrement. »

Le duc d'Orléans avait à cœur de réparer l'accueil déplorable fait par son père au sonnet : *Au Roi, après l'attentat de Meunier*. Aussi la réponse ne se fit pas attendre et, dans une lettre en date du 22 octobre 1838, M. de Montalivet, en même temps que ses félicitations, adressait à Alfred de Musset copie du décret suivant :

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

Nous, pair de France, ministre secrétaire d'État au département de l'Intérieur,

Avons arrêté et arrêtons ce qui suit :

Article premier. — M. Alfred de Musset est nommé conservateur de la Bibliothèque du ministère de l'Intérieur, de la collection des médailles et du dépôt des ouvrages publiés à Paris et dans les départements;

Art. 2. — M. Alfred de Musset jouira de ladite

qualité et à partir du 1er novembre prochain d'un traitement annuel de trois mille francs, qui sera imputé sur le crédit du chapitre premier du budget de notre ministère ;

Art. 3. — Le secrétaire général du ministère et le chef de comptabilité générale, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Fait à Paris, le 19 octobre 1838.

MONTALIVET.

La lettre du ministre était accompagnée d'une lettre de son secrétaire général, M. Edmond Blanc, priant le nouveau bibliothécaire de prendre la peine de passer à son cabinet.

Alfred de Musset s'empressa d'adresser ses remerciements au ministre.

Paris, le 23 octobre 1838.

Monsieur le comte,

Permettez-moi de vous témoigner la vive reconnaissance dont me remplit la lettre pleine de grâce et de bonté par laquelle vous voulez bien me prévenir de la décision que vous venez de prendre à mon égard.

Je ne puis répondre à la faveur dont vous m'honorez qu'en vous suppliant de croire que je m'estimerais heureux si mes services peuvent être de quelque utilité.

Veuillez aussi être persuadé, monsieur le comte, que si mon travail et mes efforts peuvent jamais me conduire à quelque succès, je n'oublierai en aucune circonstance que c'est à vous que je le devrai.

Je suis avec le plus profond respect, monsieur le comte, votre très humble et très dévoué serviteur,

Alfred DE MUSSET.

Cette nomination fit quelque peu crier, parce que c'était encore un écrivain de la *Revue des Deux-Mondes*, déjà très favorisée, qui en était le bénéficiaire ; le *Charivari* du 17 octobre 1838 publia un article satirique à ce sujet.

Mais on était unanime à trouver juste que l'auteur du poème sur la *Naissance du Comte de Paris* reçût une récompense, lui qui, admis dans l'intimité du duc d'Orléans, s'était jusqu'à ce jour tenu à l'écart et n'avait pas profité de l'amitié que lui portait le fils du roi pour se faire donner quelque sinécure largement rétribuée.

Dans les jours qui suivirent sa nomination, Alfred de Musset eut une première entrevue avec M. Edmond Blanc, et n'ayant pas reçu les indications qui lui avaient été promises, il lui écrivit de nouveau.

4 novembre 1838.

Monsieur le secrétaire général,

Lorsque vous m'avez fait l'honneur de me recevoir, vous avez eu la bonté de me dire que je recevrais de votre part quelques indications relatives à la Bibliothèque du ministère. C'est à partir du 1er novembre que mes fonctions devaient commencer.

La crainte que vos nombreuses occupations ne me fassent oublier, et l'ignorance où je suis du lieu

même où je dois me présenter me font prendre la liberté de vous rappeler la promesse que vous avez bien voulu me faire.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec la plus haute considération, votre très humble et très dévoué serviteur.

Alfred DE MUSSET.
39, rue de Grenelle-Saint-Germain.

Une seconde entrevue eut vraisemblablement le résultat désiré et Alfred de Musset y reçut les instructions complémentaires qu'il demandait, car il entra en fonctions. Il est juste de dire que ces fonctions lui laissaient de grands loisirs, qu'au ministère même, bien des personnes ne se doutaient pas qu'il y eût un bibliothécaire ; c'était au point qu'Alfred de Musset ne venait pas toujours chercher lui-même ses appointements, comme en témoigne ce billet que je copie parmi deux ou trois autres analogues.

Monsieur Marette, au ministère de l'Intérieur.

Je serai obligé à M. Marette s'il veut avoir la complaisance de remettre au porteur de cette lettre mes appointements du mois de mars.

Son très humble serviteur,

Alfred DE MUSSET.

31 mars 1840.

J'ajouterai que cette légende subsiste encore dans les bureaux du ministère de l'Intérieur, qu'un jour, un des amis du poète l'ayant rencontré à la porte du ministère et lui ayant demandé :

— Que faites-vous là ?

M. de Musset répondit :

— Je suis venu voir si ma bibliothèque existait réellement.

Le chef de division dont dépendait le poète, choqué de ses longues absences, conclut un jour à sa révocation. Le ministre Duchatel se récria :

— Révoquer M. Alfred de Musset, mais vous n'y pensez pas ! Songez, monsieur, que compter dans notre administration un collègue tel que lui... Arrangez-vous donc pour aplanir les petites difficultés dont vous parlez.

C'est ainsi qu'Alfred de Musset resta bibliothécaire... sans bibliothèque jusqu'à l'avènement de Ledru-Rollin.

Personne, du reste, ne lui adressait le moindre reproche et je n'ai trouvé que l'*Artiste* qui, dans sa livraison du 27 mars 1842, ait essayé une légère protestation... en faveur de Paul de Musset.

En 1845, Alfred de Musset fut promu chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur.

Trois ans plus tard étaient pris ces deux arrêtés, qu'on évita soigneusement de publier :

République française

Paris, le 5 mai 1848.

Au nom du peuple,

Le ministre de l'Intérieur arrête :

Le citoyen Alfred de Musset, bibliothécaire au ministère de l'Intérieur, est révoqué de ses fonctions.

LEDRU-ROLLIN.

République française

Paris, 5 mai 1848.

Au nom du peuple,

Le ministre de l'Intérieur arrête :

Le citoyen Marie Augier est nommé aux fonctions de bibliothécaire au ministère de l'Intérieur ; il jouira d'un traitement de 3,000 francs à partir du 1er mai courant.

LEDRU-ROLLIN.

On voit, par ces textes, que le citoyen-ministre appelait les choses par leur nom et aimait les situations nettes (1).

L'arrêt qui le frappait fut notifié à Alfred de Musset par cette lettre qui ne lui parvint que dans les premiers jours du mois de juin, M. Recurt, docteur médecin, étant ministre de l'Intérieur. [M. Ledru-Rollin avait été révoqué le 12 mai 1848 (2)].

Citoyen,

J'ai le regret de vous annoncer que, par un arrêté du 5 mai courant, le ministre vous a admis à faire valoir vos droits à la retraite.

Salut et fraternité.

Le secrétaire général,
CARTERET.

Paris, le 8 mai 1848.

(1) Voir : *Études et Récits sur Alfred de Musset*, par Mme la vicomtesse de JANZÉ. Paris, Plon, 1891, 1 vol. in-12. — Lettre de M. Maxime Du Camp, dans le *Figaro* du 25 septembre 1882.

(2) Inséré au *Moniteur* du 13 mai 1848.

Malgré les précautions prises en haut lieu, cette inqualifiable mise à pied ne tarda pas à être connue et les journaux, à la seule exception de ceux payés par le gouvernement, se rangèrent du côté d'Alfred de Musset.

Une brutale destitution vient de frapper Alfred de Musset : on l'a traité comme un homme vulgaire ; il est vrai que tous les hommes sont égaux devant l'ordonnance du médecin. (Les *Saltimbanques*, 2 juin 1848.)

M. Alfred de Musset, bibliothécaire au ministère de l'Intérieur, vient d'être révoqué de ses fonctions. Si nos informations sont exactes, cette nouvelle lui aurait été signifiée de la façon la plus inattendue et la plus blessante.

Il est impossible de contenir la douleur que de pareils actes inspirent. La destitution de M. Lebrun et celle de M. Mignet étaient déjà un fait déplorable ; celle de M. de Musset est un attentat envers la littérature française et elle ne peut se laisser passer sans protester...

On a donné pour successeur à M. Mignet un M. des Rois, dont le nom n'était pas connu du public. Le remplaçant de l'auteur, de *Rolla* et du *Spectacle dans un fauteuil*, est M. Marie Augier qui n'a rien de commun avec l'auteur de la *Ciguë* et de l'*Aventurière*.

Qu'est-ce que Marie Augier ? (La *Providence*, 12 juin 1848.)

Dans un numéro du 13 juin, la *Providence* revient encore sur la destitution d'Alfred de Musset et reproche à M. Flocon d'ôter une sinécure à un

écrivain distingué pour la donner à un homme obscur :

Ah ! si M. de Musset, au lieu d'écrire ses charmants proverbes, avait seulement fait des bandes pour la *Réforme!*

L'*Artiste* du 15 juin, paraphrasant les formules officielles, annonce qu'en vertu du décret « ôte-toi de là que je m'y mette », un grand citoyen rédacteur de la *Réforme*, est autorisé à prendre les trois mille francs que touchait M. Alfred de Musset.

Le *Charivari* du 15 juin, sous le titre de « Une destitution antilittéraire », constate que les hommes du nouveau gouvernement mettent à bas tous ceux qui ont un renom pour les remplacer par des gens obscurs, leurs créatures.

M. Alfred de Musset persistait, malgré le décret du gouvernement provisoire qui supprime les titres de noblesse, à conserver son nom patronymique en se parant de l'infâme particule. La place de ce factieux de lettres a été accordée à un écrivain aussi remarquable par l'éclat de son talent que par la persistance de ses opinions démocratiques... Il est vrai que M. Alfred de Musset avait eu le tort d'écrire des chefs-d'œuvre ; M. Augier (Marie) n'a aucun tort de ce genre à se reprocher : il appartient à la *Réforme*. (*Pamphlet quotidien* illustré, 10 juin.)

Mais la dernière phrase de l'article de la *Providence* du 12 juin vexait M. Marie Augier, qui adressa cette lettre au directeur :

Au citoyen-rédacteur de la *Providence*.

Citoyen-rédacteur,

Si l'on en croit l'article que vous publiez ce matin, je suis nommé bibliothécaire du ministère de l'Intérieur, au lieu et place d'Alfred de Musset.

Je n'ai nullement connaissance de cette nomination ; je ne l'ai pas sollicitée et, n'étant point nommé, je n'ai rien à refuser.

Vous demandez *ce que c'est* que Marie Augier? Dans une République, citoyen, non seulement on peut, mais on doit demander aux hommes *qui* ils sont. C'est seulement sous une monarchie qu'on demande *ce que* ils sont.

J'aurais passé sous silence votre article de ce matin, mais je me devais à moi-même, je devais à mes amis de déclarer qu'aujourd'hui plus que jamais ma véritable place est au milieu d'eux, en restant ce que je suis, ce que j'ai été, *journaliste*, pour défendre la République contre ses ennemis de la veille et du lendemain.

Marie AUGIER,
Rédacteur à « la Réforme ».

Mais la plus énergique, la plus chaleureuse protestation fut celle d'Alexandre Dumas père dans son journal la *France Nouvelle* du 16 juin 1848 :

Il y a des choses que nous ne laisserons jamais passer dans l'ombre sans aller à elles et sans les traîner au grand jour de la place publique.

Alfred de Musset, l'auteur des *Romances espagnoles*, du *Spectacle dans un fauteuil*, de cinq ou six romans, de dix nouvelles adorables qui sont dans toutes les

mémoires, de vingt proverbes charmants qui sont sur toutes les tables, Alfred de Musset vient d'être révoqué de ses fonctions de bibliothécaire au ministère de l'Intérieur. Qui a permis cet inqualifiable renvoi ? Est-ce vous, monsieur Recurt ? Oui. Mais qui êtes-vous donc pour toucher à un nom comme celui que nous venons de prononcer ? D'où venez-vous, si vous ne le connaissez pas ? De quel droit, vous qui êtes obligé, pour ajouter un titre à votre nom, de vous appeler républicain de la veille, de quel droit venez-vous, fort de la position que vous avez escamotée, reprendre à un homme de génie la position qu'il a conquise ?

... Comment ! voilà un écrivain qui a doté notre langue d'une admirable poésie ; voilà un poète qui est le frère de Lamartine, de Hugo et de Byron ; voilà un romancier qui est le rival de l'abbé Prévost, de Balzac, de George Sand ; voilà un auteur dramatique qui, avec un seul acte, a fait gagner à la Comédie-Française plus d'argent que vous ne lui en donnez, vous, en six mois ; voilà, enfin, un de ces penseurs qui n'ont pas une seule fois sacrifié la dignité de l'art aux ambitions de fortune et de position ; voilà un génie qui n'a demandé à Dieu et aux hommes que la liberté de vivre et de penser à son aise ; qui n'a jamais été ni d'un club politique, ni d'une coterie littéraire, et il se trouve un ministre qui passe et qui, en passant, lui prend (pour y mettre qui donc ?) la place qui lui assurait cette liberté qu'il demandait et qui n'était pas même l'*aurea mediocritas* d'Horace. Oh ! c'est pitié qu'il y ait tant de places en France que nos républicains en ont tous ; qu'ils en ont pour eux, pour leurs frères, pour leurs fils, pour leurs neveux, pour leur coiffeur, pour leur valet de chambre, pour leurs usuriers, et qu'il se

trouve un poète, Alfred de Musset, à qui la République vienne prendre sa place. Ils ne savent donc pas, les hommes qui font de pareilles choses, qu'ils n'avaient qu'un moyen de transmettre leur nom à l'avenir, c'était de faire juste le contraire de ce qu'ils font? Ils ne savent donc pas qu'il y a une royauté que ni émeute, ni barricade, ni révolution, ni république ne changeront : c'est la royauté de la pensée, du génie.

Alexandre Dumas termine en faisant un appel à Lamartine, poète et législateur. Mais, hélas! M. de Lamartine était beaucoup trop occupé de lui-même pour prêter la moindre attention aux autres, surtout lorsque ces autres ne pouvaient lui être d'aucune utilité pour le maintenir dans sa situation politique.

A la lecture de ces lignes, Alfred de Musset s'empressa de remercier leur auteur par une lettre que la *France Nouvelle* inséra dans son numéro du 21 juin :

Vendredi, 16 juin 1848.

Mon cher Dumas,

Je viens de lire la *France Nouvelle* et j'irai vous serrer la main. Mais il faut que je vous remercie à l'instant même de la vive émotion que je ressens. Vous me rendez fier, mon ami, et vous me donnez le droit de l'être, lorsqu'un homme tel que vous daigne écraser une petite maladresse sous de si belles, si braves et si nobles paroles.

Une autre impression encore m'a été au cœur, c'est notre vieille amitié toujours jeune, et ce senti-

ment plein de dignité, qui fait qu'ayant dans les mains l'arme la plus redoutable, si vous tirez l'épée pour attaquer, c'est en même temps pour défendre.

A vous de cœur,

Alfred DE MUSSET.

De son côté, la *Patrie* du 16 juin prenait violemment à partie M. Recurt :

... Ce grand ministre peut bien laisser autour de lui se dorloter dans les directions et dans les bureaux des employés supérieurs très connus pour le mal qu'ils n'ont cessé de répandre dans les Beaux-Arts. Mais un poète, un pauvre diable, qui n'a que du talent et du génie, deux misères! Un fou qui est resté attaché à sa vocation comme à sa chaîne! Ah! fi! c'est à faire rougir la gent administrative. Et, M. Recurt a rayé d'un trait de plume le nom de Musset.

Il y a longtemps que les sarcasmes de Molière à l'endroit des médecins tourmentaient M. le docteur Recurt, il se venge sur Alfred de Musset. Le pauvre homme!...

Si peu sensible qu'ils eussent l'épiderme, les hauts personnages du ministère de l'Intérieur finirent par se sentir désagréablement chatouillés par toutes les choses désobligeantes qui leur étaient dites, et M. Dieudonné, chef de cabinet de M. Recurt, écrivit au directeur de la *Patrie*

Paris, 17 juin 1848.

Citoyen-rédacteur,

Dans un article très long, mais fort peu bienveil-

lant, vous annoncez que le citoyen Recurt, ministre de l'Intérieur, a révoqué de ses fonctions de bibliothécaire au ministère de l'Intérieur, le citoyen Alfred de Musset.

La seule réponse qu'on puisse faire à cet article est que le citoyen Recurt, ministre de l'Intérieur, n'a pas plus révoqué le citoyen Musset qu'il n'a pourvu à son remplacement.

Je vous prie, citoyen-rédacteur, de vouloir bien insérer cette lettre dans la *Patrie* de ce soir.

Salut et fraternité,

DIEUDONNÉ.

Cette lettre fut publiée dans la *Patrie* du 18 juin, et le 20 juin, le même journal donnait la réponse d'Alfred de Musset.

Monsieur,

Je lis dans votre journal qu'on avait annoncé, par erreur, que j'étais destitué de ma place de bibliothécaire et que le ministre a fait démentir ce bruit. Voici, à ce sujet, la lettre que j'ai reçue il y a un mois :

Citoyen,

J'ai le regret de vous annoncer que, par un arrêté du 5 mai courant, le ministre vous a admis à faire valoir vos droits à la retraite.

Salut et fraternité,

Le Secrétaire général,

CARTERET.

Cette lettre, vous le voyez, est aussi claire que laconique.

Quant aux droits à la retraite, il faudrait que

j'eusse été nommé bibliothécaire à l'âge où j'apprenais à lire.

Veuillez croire, du reste, Monsieur, que je n'aurais jamais songé à entretenir le public d'une chose de si peu d'importance, si je n'étais profondément touché des marques d'intérêt et de bienveillance que j'ai reçues de la presse à cette occasion.

Veuillez agréer, etc.

Alfred DE MUSSET.

Maxime Du Camp rappelait dans ses *Souvenirs* que Ledru-Rollin, « lettré comme un saumon », s'était empressé, en arrivant au pouvoir en 1848, de mettre Musset à la retraite.

Je crois que Ledru-Rollin n'y fut pour rien. Ce fut M. Carteret, homme aimable pourtant, qui se chargea devant la postérité de la responsabilité de cette lourde sottise.

Ce Carteret, qui était secrétaire général du ministre de l'Intérieur Recurt (astre évanoui !), crut devoir — ô politique ! — demander la destitution du poète, et voici la curieuse lettre alors adressée par Alfred de Musset au journal la *Patrie*, qui s'était distingué parmi les défenseurs :

Une lettre d'Alfred de Musset à Mme de Girardin, à propos de sa destitution comme bibliothécaire :

Il est vrai, Madame, que je ne suis pas conservé en qualité de conservateur, mais je pense qu'il y aura quelque accommodement, et je vous demande comme un service de n'en rien dire.

Malgré le vif plaisir que m'a fait votre lettre, je ne

vous en fais pas de remerciements. On ne remercie pas une personne comme vous de se montrer brave et charmante ; c'est bon pour celles à qui cela arrive par hasard.

Compliments respectueux et bien sincèrement dévoués.

Jeudi, 8.

Alfred DE MUSSET.

Alfred de Musset ayant été couronné par l'Acamie française, écrivit cette lettre à son frère :

Mon cher ami,

En voilà une tuile désagréable ! J'étais averti que l'Académie me donnait un prix, mais je ne savais pas en quels termes. On vient de me les dire et je les trouve blessants. Il y a vingt ans que j'écris ; j'en ai tout à l'heure trente-huit, et on m'apprend que je suis un jeune homme qui mérite d'être encouragé à poursuivre sa carrière.

Quand la critique me fait de ces compliments-là, je les méprise ; mais de la part de l'Académie c'est plus grave.

Il m'en coûterait de paraître orgueilleux ou susceptible et cependant, puis-je à mon âge me laisser traiter d'écolier ? Que faire ? j'ai besoin d'avoir ton avis là-dessus.

Attends-moi ce soir avant de te coucher, ou laisse la clef à ta porte. Il faut que nous causions ensemble.

Alfred DE MUSSET.

Il fut décidé qu'Alfred de Musset, prenant un moyen terme, accepterait le prix, mais ne le conserverait pas.

Le *National* du 19 août tourna tant soit peu en ridicule Messieurs de l'Académie.

Nous admirons fort l'Académie d'avoir su découvrir que M. Alfred de Musset, après dix-huit ans de succès, était un talent *déjà* remarquable et méritait d'être encouragé à poursuivre sa carrière dans les lettres. Cela prouve un discernement profond. Nous admirons cette condescendance de vouloir bien encourager un talent consacré par l'estime du public depuis ses débuts qui datent de 1830; nous admirons cette complaisance à reconnaître que ce talent commence à donner des *espérances*, lorsque tout le monde (excepté les Académiciens qui ne lisent rien), sait par cœur ses poésies; lorsqu'il n'y a pas de jour où les affiches des théâtres n'annoncent ses pièces, que les Académiciens ne connaissent point, parce qu'ils se gardent bien d'aller au spectacle et de se tenir au courant de la littérature dramatique; lorsque le Théâtre de la République doit à M. Alfred de Musset ses merveilleuses recettes, encourager ce talent à poursuivre sa carrière, c'est trop de bonté...

Le *Charivari* du 19 août accentue la note :

M. de Musset ne peut pas être complice de cet acte, lui qui perd un traitement de trois mille francs et dont les pièces sont les seules recettes au Théâtre-Français. Non, l'Académie a manqué de dignité pour elle et pour le poète; si elle veut à toute force servir utilement M. de Musset, pourquoi ne lui donnerait-elle pas le fauteuil laissé vide par la mort de Chateaubriand? Voilà comment l'Académie se fût honorée en honorant le poète; mais ce prix Maillé de Latour-Landry, fi donc! Jamais je ne pourrai

oublier le sourire et l'ironie de M. Villemain en proclamant la décision de l'Académie.

Le *Bien Public* du 21 août insère une note sur cette attribution. A la suite de sa conférence avec son frère, Alfred de Musset avait adressé une lettre au *National*, qui la publia dans son numéro du 21 août avec ce commentaire :

Nous recevons de M. Alfred de Musset une lettre qui ne nous étonne pas de la part d'un poète homme de cœur. Nos lecteurs, qui sont au courant des termes du programme des prix décernés en 1848 par l'Académie française, apprécieront le sentiment de modestie et de générosité qui a dicté cette lettre, et l'Académie elle-même ne peut manquer d'approuver la destination donnée par Alfred de Musset au prix d'encouragement qu'elle lui a décerné.

Paris, ce 20 août 1848.

Monsieur,

L'Académie française m'a fait l'honneur, dans sa dernière séance, de me donner le prix fondé, comme encouragement par le comte de Maillé de Latour-Landry.

Ce secours, accordé pour un an, consiste en une somme de treize cents et quelques francs, intérêts d'un capital de 30,000 francs, légué par le testateur et placé en rentes sur l'État.

Voulez-vous être assez bon, monsieur, pour ajouter cette somme à celles que vous avez déjà reçues en faveur des victimes des événements de juin 1848 ? Je m'empresserai de la verser entre vos mains aussitôt qu'elle me sera parvenue.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Alfred de Musset.

Le *Corsaire* du 23 août approuve cette lettre.

Mais, dans sa séance du jeudi 23 août 1848, l'Académie française décida que la *note* suivante serait adressée au *Moniteur Universel*, qui l'inséra dans son numéro du 25 août :

Une lettre, publiée dans plusieurs journaux et signée de M. Alfred de Musset, ferait penser que l'Académie française avait légèrement attribué à cet écrivain distingué le prix fondé par M. Maillé de Latour-Landry.

La seule réponse à faire, c'est que l'Académie n'a pris cette décision qu'après s'être assurée que M. Alfred de Musset connaissait le caractère de ce prix et qu'il l'acceptait; et, en effet, il a remercié l'Académie par la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

J'ai reçu avec reconnaissance la faveur dont on a bien voulu m'honorer, permettez-moi de vous prier de faire agréer tous mes remerciements à l'Académie.

Veuillez, monsieur le Directeur, recevoir l'assurance de ma parfaite considération.

Alfred DE MUSSET.

L'Académie décide que la présente note sera transmise au *Moniteur* avec prière de la publier.

Certifié conforme :

Le Secrétaire perpétuel de l'Académie française,

VILLEMAIN.

Le *National*, où Paul de Musset venait d'entrer comme rédacteur, répondit le 27 août à messieurs de l'Académie :

L'Académie française paraît s'être émue de la destination patriotique donnée par M. Alfred de Musset au prix fondé par M. Maillé de Latour-Landry. Une note publiée dans le *Moniteur* d'hier et signée de M. Villemain affirme que M. Alfred de Musset, en acceptant ce prix, en connaissait le *caractère*, et cette note est accompagnée de la lettre de remerciements et d'acceptation du poète. Si le but de cette réclamation officielle de l'Académie est de répondre aux réflexions du *National* et de plusieurs autres journaux sur les termes du programme de la séance du 17 août, l'Académie eût mieux fait de garder le silence; car nous savons et nous répétons que si M. de Musset avait été averti du caractère de ce prix, il n'a connu le texte blessant du programme que le jour de la séance publique. Ni la lettre d'acceptation, ni la note de M. Villemain ne détruisent l'exactitude de cette assertion.

Mais si l'Académie française trouve mauvais que M. Alfred de Musset ait donné le montant du prix qui lui est décerné aux victimes des événements de juin 1848, nous regrettons que la note de M. Villemain ne s'exprime pas plus nettement sur ce point. Nous aurions été bien aises d'être édifiés sur le sentiment de l'Académie et le motif de son blâme.

Le silence se fit. Le 28 octobre 1848, Alfred de Musset toucha le montant de son prix, et on trouva dans le *National* du 16 novembre cette note qui mit fin au débat :

Nous avons reçu de M. Alfred de Musset la somme de treize cents francs que nous avons versée entre les mains de M. le maire du IIe arrondissement,

pour être distribuée aux blessés des journées de juin 1848.

Le 14 septembre 1848, Alfred de Musset écrivait à sa mère, en ce moment chez sa fille à Angers :

... Le ministre de l'Intérieur vient de réparer un peu et jusqu'à un certain point, de la manière la plus aimable, la sottise de l'Académie. — Les auteurs dramatiques joués depuis février, étaient compris dans les fonds d'indemnité donnés aux théâtres. Cela n'a rien que de fort honorable. Il était reconnu que les théâtres avaient moins gagné à cause de la révolution. Par conséquent, les auteurs devaient y avoir perdu; on a donc envoyé à chacun une petite somme; mon nom a été mis en tête pour mille francs (ce n'est pas le Pérou, mais enfin, les pauvres gens, tu sais de quoi ils vivent), et les autres n'ont guère eu que moitié.

Le directeur des Beaux-Arts m'a annoncé cela avec les compliments les plus flatteurs de la part du ministre.

Tu penses bien que, cette fois, j'ai accepté : non, ce n'est point comme à l'Académie. Qui pourrait en être vexé?

Ton fils qui t'aime,

Alfred DE MUSSET.

Ce fut donc cette unique somme de mille francs qui fut remise à Alfred de Musset pour l'indemniser de sa destitution par Ledru-Rollin. L'Académie française répara sa maladresse un peu plus tard en l'admettant au nombre de ses membres, le 12 février 1852 (la réception officielle n'eut lieu que

le 27 mai). Mais la réparation ne fut complète que le 18 mars 1853, jour où le *Moniteur Universel* publia ces lignes :

Par arrêté en date du 15 mars, M. le ministre de l'Instruction publique et des Cultes a nommé M. Alfred de Musset, membre de l'Académie française, bibliothécaire du ministère de l'Instruction publique.

Ce fut le ministre de l'Instruction publique lui-même, M. Hippolyte Fortoul, qui, dès 1834, avait été le collaborateur d'Alfred de Musset à la *Revue des Deux Mondes* et tenait le poète en haute estime, qui le voulut prévenir de sa nomination.

Paris, le 18 mars 1853.

Mon cher monsieur,

J'ai le plaisir de vous annoncer que je viens de vous nommer bibliothécaire du ministère de l'Instruction publique, aux appointements de trois mille francs.

Ces fonctions que vous n'avez point sollicitées, mais que je désirais depuis longtemps vous confier, ont été rendues vacantes par un mouvement qui ne dérange aucune position acquise. Je m'estime infiniment heureux d'avoir pu réparer une partie des torts que vous ont faits nos discordes, aujourd'hui oubliées. Je regrette seulement d'avoir si peu de chose à offrir à un des hommes dont le talent honore le plus la littérature de notre temps.

H. Fortoul.

VI

Au mois de juin 1849, étant encore au quai Voltaire, M. de Musset tomba malade; j'étais seule avec lui. Je dormais peu; il y avait un matelas par terre et quand j'avais un instant de répit, je m'y étendais. Mais avec la fatigue je trouvais cela dur.

Au bout de quelques jours, je finis par me procurer un lit de sangle et je le portai dans la chambre du malade. Avec mon matelas, je mis des draps et je me promettais une bonne nuit dont j'avais besoin.

Mais le soir, une visite imprévue arriva... Mme Allan, avec sa bonne, venant dans l'intention de soigner le poète. Une malle qu'elles apportaient me fit penser qu'elles venaient pour plusieurs jours.

L'actrice se mit aussitôt en toilette plus que négligée et déclara qu'elle coucherait sur mon lit improvisé.

Il fallut lui faire apporter à dîner.

Et moi, je fus obligée de coucher sur le canapé

du salon. Je passai, au lieu de celle que je m'étais promise, une très mauvaise nuit.

Soigner Monsieur, servir Madame, me paraissait bien pénible.

Je m'en plaignis à Mme de Musset. Je lui écrivis à Angers que j'étais fatiguée, ennuyée, découragée, qu'il fallait que tout cela changeât, sans quoi je ne resterais pas.

Madame me répondit :

Je suis fâchée, ma bonne mademoiselle Colin, que vous preniez du chagrin pour une chose qui n'en vaut pas la peine; si vous réfléchissiez que ces soins de Mme Allan, sont passagers, que c'est une sorte de fantaisie, vous en prendriez plus facilement votre parti.

D'abord vous savez que mon fils vous est attaché, et que cet attachement en enterrera bien d'autres, car les hommes sont changeants; mais, dans tous les temps et à tous les âges, ils ont besoin de soins, d'attachement, et, croyez-moi, il reviendra toujours à apprécier les vôtres. Je vous recommande donc beaucoup de patience, la plus grande douceur; soyez sûre qu'avec son caractère tendre et son coup d'œil à qui rien n'échappe, il vous saura gré de tous vos sacrifices.

Surtout ne vous plaignez pas et parlez-lui toujours avec amitié.

J'espère que vous comprendrez, ma chère Adèle, que les conseils que je vous donne sont tous dans votre intérêt et dans celui de mon fils; car je désire que vous restiez près de lui. Je reviendrai au mois d'août; ainsi vous aurez bien la complaisance d'attendre mon retour qui fera cesser tout ce qui vous chagrine.

Continuez donc à me donner des nouvelles véridiques; mais Paul a raison de vous conseiller de ne pas m'effrayer, car votre dernière lettre m'avait mis la mort dans l'âme, et j'ai passé une cruelle nuit; heureusement celle d'hier m'a consolée et celle d'aujourd'hui aussi, car ce que je crains le plus c'est qu'il soit malade.

Je vous remercie bien de votre exactitude, je serais bien triste s'il fallait me passer de vos lettres.

Adieu, bonne mademoiselle Colin, soyez assurée que je vous ai obligation de tout ce que vous faites, et que je vous remercie de tout cœur.

Edmée DE MUSSET.

Dans les derniers temps que nous étions au quai Voltaire, j'écrivais souvent à Mme de Musset qui était à Angers. Je lui donnais des nouvelles de son fils Alfred qui était bien portant; il se plaisait chez lui et rentrait tous les soirs après le théâtre.

Quand elle revint à Paris, à l'automne, elle était contente. Il y avait comme du bonheur dans l'air. On venait de mettre en répétition le *Caprice*. C'était un événement.

Un soir que j'étais seule à la maison, M. Alfred rentra vers onze heures et me dit :

— Ne m'attendez pas ce soir, Mme Allan (c'était la principale actrice d'*Un Caprice*) veut que j'aille souper avec elle. Chargez-vous de dire à ma mère qu'elle ne se chagrine pas de cela; Mme Allan n'est pas la première venue, ce n'est pas une femme de mauvaise vie... Arrangez cela, vous me rendrez

bien service. Cette dame est en bas et m'attend dans une voiture.

Je le lui promis, mais ne dis rien à Madame le soir pour lui éviter une mauvaise nuit. Le lendemain, quand elle vit le bougeoir de M. Alfred, elle me dit :

— Il n'est donc pas rentré?

Je lui dis ce dont je m'étais chargée la veille.

Mme de Musset se désola, se récria. Elle disait :

— Je suis rentrée bien contente à Paris. J'espérais que nous en avions fini avec cette vie de désordre, et le voilà reparti.

Je fis comprendre à Madame qu'il valait mieux qu'il fût conquis par cette personne qui n'était plus jeune, que par une fille dépravée.

La liaison suivit son cours, on oublia tous ces ennuis. Le *Caprice* eut un beau succès. Mme Allan avait joué le rôle à Saint-Pétersbourg, et l'actrice et la pièce avaient triomphé.

Quand vint le printemps, on parla d'aller passer l'été à la campagne.

M. de Musset me demanda si je l'y suivrais.

Je demandai pour répondre quelques jours de réflexion.

Aller chez Mme Allan avec M. Alfred !... J'en référai à Mme de Musset, qui me dit de m'éloigner de lui le moins possible.

Je dis à M. Alfred que s'il avait besoin de mes soins, j'étais prête à les lui donner.

Je m'arrangeai donc de façon à le voir assez sou-

vent pour être assurée de sa santé, et cela me permit de donner des nouvelles à sa mère.

Voici une lettre que Mme de Musset m'écrivit en réponse :

Je vous remercie, mademoiselle, de me donner des nouvelles de mon fils ; vos lettres m'ont fait du bien, j'en avais grand besoin, car vous savez dans quel état je suis partie ; la santé d'Alfred est loin d'être bonne. Nous savons que presque toujours la grande crise est précédée par plusieurs jours de souffrances. Je vous prie en conséquence, ma chère mademoiselle Colin, de vous assurer de l'état dans lequel il est, même s'il reste chez Mme Allan ; vous pouvez, sous le prétexte de lui porter une lettre s'il en vient pour lui, aller le voir, et s'il tombe sérieusement malade, vous pouvez offrir vos services à Mme Allan, qui sera bien heureuse de vous trouver, car personne ne sait le soigner comme vous, quand il a ses crises nerveuses.

Continuez, je vous prie, de m'écrire tous les jours, jusqu'à ce qu'il soit tout à fait bien ; je suis trop inquiète pour pouvoir me passer de vos lettres. Vous m'obligerez d'y mettre un mot de M. Paul, s'il se porte bien, s'il est à la campagne, ou autres choses semblables.

Je vous recommande la maison et vous salue de bonne amitié.

Edmée DE MUSSET.

J'allais de plus en plus à Ville-d'Avray, villa Pradier, prendre des nouvelles de M. Alfred. Mes sites devinrent si fréquentes que je finis par y

rester. Là, il était difficile de se procurer des vivres; il fallait venir à Paris tous les jours.

Mme Allan avait deux bonnes; nous étions donc cinq. M. de Musset ne voulait pas que je mange avec les bonnes. Il y eut trois tables, matin et soir.

L'union ne régna pas longtemps entre les deux maîtres de la maison; M. de Musset me disait de faire sa malle, nous revenions à Paris. Une lettre de Mme Allan ne manquait pas de suivre le lendemain; nous retournions à la campagne et je rapportais la malle.

Il arriva aussi, qu'à Ville-d'Avray, M. de Musset fut malade, il eut de la fièvre, de l'insomnie comme les autres fois. J'avais avec moi tous mes médicaments. Je m'établis dans sa chambre avec un matelas par terre; cela dura presque une semaine.

Après deux nuits de veille, je finis par l'endormir, et aussitôt je dormis aussi.

Les volets des fenêtres étaient en bois plein; fermés, c'était l'obscurité complète.

Je sommeillai jusqu'à midi et en m'éveillant je ne me rendis pas compte de l'endroit où j'étais.

J'allai chercher mon malade dans son lit. Il n'y avait personne. La chambre de Mme Allan était à côté, j'y pénétrai et la trouvai vide; je descendis, j'aperçus mes deux fugitifs déjeunant. Ils rirent longtemps de la farce qu'ils m'avaient jouée.

J'allai déjeuner à mon tour; et M. de Musset fut guéri parce qu'il avait pu dormir.

La convalescence et la santé revinrent promptement. M. de Musset avait toujours bon appétit; aussitôt la fièvre tombée, il mangeait et digérait sans peine.

L'opium ne le faisait plus dormir, il en avait tant pris avant moi sous la forme d'extrait thébaïque que ce médicament n'agissait plus et ne faisait que le troubler.

Le chloroforme n'était pas encore en usage dans ce temps-là.

Pendant son séjour à Ville-d'Avray, M. de Musset écrivit quelques vers qu'il me donna à garder, me disant qu'il les continuerait plus tard.

Voici ces vers :

Puis je viens retrouver la place bien-aimée,
De fleurs d'or et d'argent la pelouse embaumée;
Et cette vérité, qu'on a tant blasphémée,
Me vient alors au cœur, que ce monde si beau
Ne peut manquer d'un père et n'être qu'un tombeau.

Ces vers restèrent dans mes mains. Il y avait là une pensée qui était bien *sienne*.

Quand il fallut quitter Ville-d'Avray et rentrer à Paris, M. de Musset s'occupa avec Mme Allan de chercher un appartement. Ils louèrent rue Rumfort dont le côté que nous avions habité était nouvellement construit. L'appartement — un très joli entresol — se composait de deux chambres à coucher, un salon, une salle à manger, antichambre et cuisine.

Mme de Musset me remit du linge et de l'argenterie. M. de Musset ne s'en occupa jamais. Mais s'il avait vu, dans son salon, les vieux fauteuils que sa mère voulait lui donner, cela l'aurait affligé. Il me disait à propos de cela :

— Il m'eût semblé que c'était un héritage et que je la perdais.

A la vérité, nous avions bien peu de meubles. M. de Musset acheta, passage Sainte-Anne, un buffet de salle à manger pour cent vingt francs. J'ai encore ce buffet.

Il acheta aussi de la vaisselle, rue Duphot; cette vaisselle était bleue, je l'ai encore en grande partie.

Quand Monsieur achetait quelque chose, c'était toujours à la condition que j'irais voir les objets et que je les payerais si je les trouvais convenables. Je lui fis observer que je croyais qu'il n'aimait pas la couleur bleue. Monsieur me dit qu'il aimait le bleu... pour la vaisselle.

M. de Musset n'était pas exact à solder la dépense quotidienne; il me donnait des acomptes et, au bout de quelque temps, je lui présentais mon livre de dépenses. Quand il voyait le total, il ne pouvait pas comprendre comment, m'ayant donné de temps en temps cinq francs, il avait encore tant à payer (1).

— Sachez, me dit-il, que je ne peux pas dépenser quinze francs par jour!...

(1) Voir page 97 le fac-similé d'un règlement de comptes établi par Alfred de Musset.

Je lui répondis que je ferais la dépense, moins le vin, pour sept francs par jour.

— Seulement, ajoutai-je, on ne me dira pas : « Aujourd'hui, je veux telle chose... » Je prendrai ce qu'il faudra pour la table et je ferai pour le mieux.

— Il me serait agréable, me dit-il, de n'avoir pas à m'occuper de ce que je dois manger à mon dîner.

Et il accepta l'essai pour un mois, à sept francs par jour.

— Nous verrons après !...

Puis, réfléchissant, il reprit :

— Mais, comme ça, je ne pourrai pas amener un ami à dîner?

— Si, parfaitement, lui dis-je; vous ajouterez un franc par personne que vous amènerez.

M. de Musset rendit tout cela plus simple. Quand il venait avec un invité, il tenait à la main une pièce d'un franc qu'il me donnait.

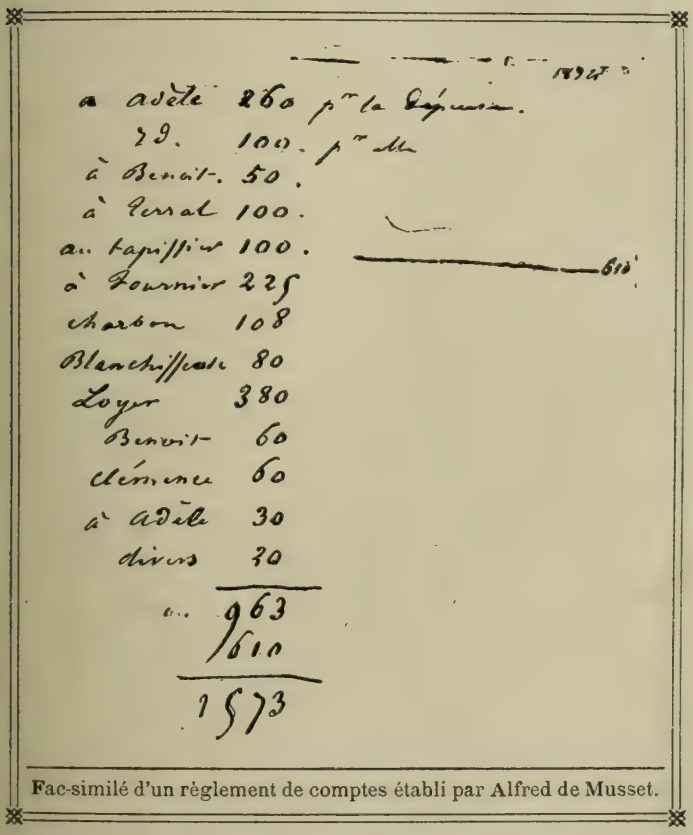
Ce système continua ainsi jusqu'à sa mort.

Au bout d'un mois, j'avais fait douze francs d'économies. M. de Musset me dit :

— Gardez-les, achetez des bottines, un chapeau, ce que vous voudrez.

L'entresol que nous habitions rue Rumfort était un peu sombre, à cause du balcon du premier étage, qui était à louer. Monsieur me demanda de m'informer si le premier était beaucoup plus cher, on me répondit : « C'est le même prix, prenez-le si

vous le voulez. » Je ne dis rien, mais, dès le lendemain, j'allai trouver un commissionnaire intelligent qui m'aida à transporter tous les meubles au pre-



1894

a Adèle 260 pr la Dépense.
id. 100. pr elle
à Benoit. 50.
à Terral 100.
au tapissier 100.
à Fournier 225
charbon 108
Blanchisseuse 80
Loyer 380
Benoit 60
Clémence 60
à Adèle 30
divers 30
963
610
1573

610

Fac-similé d'un règlement de comptes établi par Alfred de Musset.

mier ; je mis tout en place, je montai les grands rideaux, les lits furent faits, tout en ordre.

Le soir, quand Monsieur rentra, Marzo m'avertit, comme toujours, de son approche. J'allai à sa rencontre afin de l'éclairer et, en montant l'escalier, nous

causâmes. Il ne s'aperçut de rien. Nous entrâmes tout en bavardant et je lui demandai tout à coup :

— Vous aimeriez bien avoir un balcon ?

— Oui !... cela ferait mon bonheur.

J'ouvris les rideaux, je lui montrai un balcon avec des fleurs ; puis je lui fis remarquer que le plafond de l'appartement était plus haut ; enfin que le logis était mieux éclairé, plus clair.

M. de Musset fut surpris, ravi !... et je n'avais dépensé que neuf francs.

Un jour, en passant au marché aux fleurs de la Madeleine, j'achetai un arbuste qui n'était pas trop cher ; c'était vers le soir et les marchands vendaient au rabais. J'apportai l'arbuste et le mis dans le salon.

Le lendemain, M. de Musset me dit :

— Ah ! le joli arbuste ! il y a quelques fleurs... Qui m'a envoyé cela ?

— Je ne sais pas, Monsieur...

— Le commissionnaire n'a rien dit ?...

Il tournait autour de l'arbuste en monologuant.

— Ah ! je m'en doute... Je sais qui ; c'est une plante de poète... Un myrthe... C'est ma fête demain, la Saint-Louis, le 25 août. La dame... est bien renseignée, je soupçonne qui elle est ; elle m'écrira... je recevrai une lettre demain, vous verrez !

On attendit la lettre, qui ne vint pas. Je regrettai d'avoir laissé Monsieur s'illusionner sur ce pré-

tendu cadeau ; je ne savais plus comment en sortir. J'eus un événement à déplorer.

La femme de ménage avait cassé un crachoir en verre et elle en avait rapproché les morceaux pour qu'on n'y vît rien. M. de Musset, voulant déplacer ce vase, se coupa l'annulaire de la main droite ; le doigt saigna beaucoup. Je fis un pansement sommaire et M. de Musset sortit. Il ne rentra pas le lendemain, ni les jours suivants. Inquiète de cette coupure et ne voyant pas revenir M. de Musset qui m'avait fait demander un mouchoir par un commissionnaire, j'écrivis à M. Desherbiers, son oncle, qui me répondit :

Je crois, ma chère demoiselle, que ce que nous avons de mieux à faire est de nous tenir tranquilles.

Puisque les personnes qui vous ont envoyé un exprès ne vous ont pas fait dire de venir auprès d'Alfred, c'est que son indisposition, s'il est indisposé, n'est pas dangereuse ; car, dans le cas contraire, elles ne voudraient pas encourir une responsabilité qui pourrait les mener loin.

Tranquillisons-nous donc et attendons. Si, d'ici à quelques jours, Alfred n'est pas rentré, il faudra bien savoir où il est.

J'aurais désiré que vous eussiez demandé au commissionnaire le numéro de la maison et la rue où demeure cet ami chez lequel il s'est retiré.

Recevez, ma chère Adèle, etc.

10 janvier 1851.

DESHERBIERS.

L'événement lui donna raison, car le poète

revint de son expédition content et disant qu'une charmante femme l'avait enlevé en sortant du théâtre.

L'explication pouvait être vraie, car M. de Musset n'en était pas à ses débuts d'absences non motivées ; mais, pendant qu'il lisait les lettres arrivées en son absence, je vis tomber par terre des gouttes de sang.

Je lui dis :

— Vous saignez du nez ?

— Non, c'est mon doigt qui saigne ; il faudrait le panser.

Je me mis en devoir de changer le linge qui était en mauvais état.

Aussitôt débarrassé du linge qui l'entourait, le doigt se mit à saigner très fort, et par jets. Monsieur me dit :

— L'artère est coupée ; il faut appeler le médecin tout de suite.

J'ouvris la fenêtre, j'appelai ma sœur qui demeurait en face de notre maison. Je lui criai d'aller tout de suite chercher le docteur Morel-Lavallée, et de lui dire que c'est une artère ouverte, qu'il vienne vite.

En attendant le docteur, M. de Musset me fit tamponner son bras aux endroits qu'il m'indiqua, pour arrêter l'hémorragie.

Enfin le docteur arriva ; on ne put faire ce jour-là qu'un pansement avec de l'amadou, en attendant de procéder à la ligature de l'artère.

Le docteur dit à M. de Musset qu'il était heureux d'être rentré chez lui, car il lui aurait suffi tout au plus d'une heure pour perdre tout son sang et pour mourir.

Il fut convenu que l'on ferait la ligature le lendemain, mais que, jusque-là, M. de Musset tiendrait continuellement sa main élevée, afin d'éviter une hémorragie possible ce jour-là.

La nuit se passa, mais j'avais veillé sur cette main.

Le chirurgien arriva à dix heures avec deux internes en tabliers blancs.

On approcha le lit de la fenêtre; ces messieurs se disposèrent à s'emparer du pauvre poète qui me parut très malade, très effrayé de l'opération et surtout des opérateurs.

Il y avait un grand gaillard à barbe rouge qui lui inspira une terreur telle que je le vis défaillir; je priai les servants de sortir et m'approchai du patient qui me dit :

— Si ces hommes me touchent, je suis perdu.

Je n'attendis pas davantage ; je priai le docteur de renvoyer ses aides, ajoutant que l'on ne ferait pas l'opération ce jour-là. Il me répondit, d'un ton où l'on sentait la colère :

— Eh bien ! donnez-leur à chacun dix francs.

Je m'exécutai bien volontiers, et les hommes partirent. Je donnai tout de suite au malade un consommé et dis au chirurgien que M. de Musset aimait mieux mourir de l'hémorragie que de l'opération que l'on ne pourrait pas faire.

On cautérisa la plaie et on banda le doigt avec tant de chiffons que la main ressemblait à une tête d'enfant ; le tout fut tellement serré que, le lendemain, le bras était enflé ; il y avait même des ampoules au-dessus du pansement.

Le chirurgien m'avait dit en partant que j'encourais une grande responsabilité ; qu'il faudrait, pendant quinze jours et autant de nuits, tenir la main élevée, la regarder continuellement, et que, si l'hémorragie se produisait, cela arriverait si vite que ce serait un changement de couleur immédiat, la main et tous les chiffons qui l'enveloppaient deviendraient rouges entièrement, et qu'il faudrait l'avertir le plus vite possible, parce que M. de Musset avait déjà perdu beaucoup de sang.

Le lendemain, il fallut rappeler le chirurgien pour l'enflure et les ampoules qui s'étaient produites.

On fit de nouveau la cautérisation ; on renouvela le pansement, et, jusqu'au terme fixé par le docteur, il ne se produisit que deux hémorragies ; elles eurent lieu, heureusement, dans la journée ; on refit chaque fois les cautérisations, et, finalement, le poète fut guéri.

J'avais passé quatorze nuits à regarder cette main. Veillant la nuit, je dormais le jour ; mes sœurs venaient me remplacer.

Plus tard, le chirurgien Morel-Lavallée me dit que je l'avais empêché de faire une opération dont les journaux auraient parlé et dont sa réputation comme chirurgien aurait profité.

— J'ai cela contre vous, me dit-il.

Mais M. de Musset était content de la tournure qu'avait prise cette fâcheuse équipée.

Le docteur était un homme de l'âge de M. de Musset ; il venait souvent à la maison, il dînait, restait le soir ; ces messieurs parlaient littérature.

M. Morel écrivait des articles scientifiques dans les journaux.

En jouant aux dominos, après le dîner, le docteur appelait son partenaire le « Parnasse ».

— Le Parnasse a perdu ! Voyons la revanche.

M. de Musset aimait son docteur..., qui ne lui ordonnait jamais rien.

Les soirées se passaient ainsi agréablement.

A quelque temps de là, il survint à M. de Musset une petite tumeur de la grosseur d'une lentille sur la paupière de l'œil gauche. Ce n'était pas douloureux, mais cela augmentait chaque jour, envahissait la paupière et devenait gênant.

Le docteur riait :

— Cette fois-ci, vous n'échapperez pas à l'opération. Je vais voir un malade en province, et, en rentrant, j'enlèverai cette *loupe*.

Le docteur alla à ses affaires, et, quand il revint, il n'y avait plus de tumeur.

Je l'avais réduite en la maniant, la frottant avec de la pommade camphrée.

Il fallait que ce fût moi, pour faire ce traitement. On sait qu'un corps gras est insupportable

dans l'œil, j'avais donc dû éviter cela avec le plus grand soin.

D'ailleurs, M. de Musset n'aurait pu supporter qu'une autre personne lui touchât la figure. Je faisais toutes les deux heures le pansement de l'œil.

Le docteur fit, contre mauvaise fortune, bon cœur.

— Enfoncée, l'opération ; bien joué, le Parnasse !

Puis :

— Mademoiselle Colin, voilà le deuxième tour que vous me jouez !.. Si jamais vous êtes malade, vous aurez affaire à moi...

— Je n'aurai pas affaire à vous ; je ne serai pas malade, et je le serais que je ne vous en dirais rien...

En causant, le docteur disait à M. de Musset qu'il s'endormait tous les soirs à volonté avec un peu de chloroforme sur son mouchoir.

M. de Musset, pour qui le sommeil était une grave question d'existence, demanda qu'il lui fût donné du chloroforme pour s'en servir contre l'insomnie, afin de s'endormir aisément.

On en apporta dans un flacon Monsieur me dit :

— Vous en avez peur ? Le voilà, serrez-le.

Quand je l'eus dans les mains, je le rendis inoffensif en remplaçant le narcotique par de l'eau et du sirop de gomme. Ce fut d'ailleurs une peine inutile ; M. de Musset ne me le demanda jamais.

Il m'était défendu de mentionner, dans mes lettres à Mme de Musset, les maladies de son fils ; les

autres parents ne s'occupaient pas du poète. Sa sœur, Mme Lardin, est venue le voir une fois en huit ans. Tout en venant très souvent à Paris, elle allait chez Paul de Musset où l'oncle Desherbiers la voyait. Je priai ce dernier de ne pas parler d'elle devant M. Alfred.

Je n'avais donc fait part de cette blessure à personne.

Je dus le dire à M. Paul, à la mort de son frère, au moment de régler les honoraires du chirurgien qui, pendant huit ans, l'avait visité autant comme ami que comme médecin.

Depuis qu'on l'avait tant saigné, M. Alfred de Musset ne croyait plus à la médecine.

Il avait été, pendant près d'un mois, en danger de mort. Sa famille ne l'avait pas su.

On s'occupait si peu de lui qu'à sa mort M. Paul ignorait une grande partie de ce qu'il avait écrit et dicté, ce qui lui fait dire dans sa *Biographie* qu' « Alfred de Musset n'a jamais employé de secrétaire, que toute publication posthume dont on ne pourra pas produire l'autographe sera évidemment mensongère ».

Or, pendant sa blessure à la main droite, il me dicta sa pièce *Carmosine* qui est entièrement écrite de ma main. Cela est compréhensible, puisqu'il était blessé ; et, par la suite, ayant pris l'habitude de me dicter, j'écrivis la plupart de ses pièces.

Entre autres, *Bettine*, *On ne saurait penser à tout*, *l'Ane et le Ruisseau*, etc...

VII

M. de Musset, pendant les dix années que je suis restée chez lui, fut souvent invité chez la duchesse de Castries qui remplaça pour lui la fameuse marraine d'autrefois, la marraine dont le temps était passé, et que je n'ai jamais vue.

Mme la vicomtesse de Janzé, dans ses *Études et Récits sur Musset*, dit à propos de cette dernière :

« Alfred l'appelait sa « marraine », parce que, bien qu'elle fût aussi jeune que lui, il voulait rendre hommage à la sagesse de ses conseils qui, d'ailleurs, n'avaient rien d'austères ; car ce rôle de Mentor, tel que le comprenait Mme Jaubert, reposait sur une morale fort *indulgente*. »

Ce que j'en ai entendu contrastait singulièrement avec la manière du Musset que j'ai connu ; le peu qu'il en a dit ne laissait pas croire qu'il approuvait tout ce qui se passait dans ces temps déjà éloignés.

Je reviens à la duchesse de Castries. C'était une

personne d'un grand esprit et d'une foi solide qui recevait chez elle une société de femmes appartenant à un monde aimable et heureux. Aucune de ces dames n'aurait manqué ces réunions que la duchesse présidait avec tant de tact et de dignité, heureuse de faire un peu de diversion à une paralysie qui la tenait clouée dans un fauteuil. Elle tâchait d'oublier ses souffrances en s'abandonnant à une gaieté communicative qui étonnait.

Elle écrivait à son cher poète : « Venez, vous fumerez. »

Elle le choyait, le gâtait même en lui écrivant. Là le poète rencontrait l'élite de la société du faubourg Saint-Germain. C'était un autre monde que celui de la *marraine*.

Dans ce salon, tout était différent ; la tenue, la conversation et les habitudes.

Le caractère du poète était changé ; ce qui l'amusait autrefois, il ne le trouvait pas là, et ne s'en plaignait pas ; les femmes étaient toujours belles, moins frivoles et plus sérieuses. Le soir, rentrant chez lui content, heureux, il me racontait ce qu'il avait dit, ce qu'il avait répondu ; c'était charmant.

En ce temps-là, M. de Musset allait quelquefois au cirque des Champs-Élysées où il rencontrait le général Descarrières, oncle de son ami Tattet qui, étant général de cavalerie, s'occupait de la remonte et que le travail des chevaux intéressait. M. de Musset aimait à entendre ses remarques. Le géné-

ral était, d'ailleurs, un homme fort aimable. Il vit aussi là le docteur Véron, propriétaire et directeur du journal le *Constitutionnel*.

M. Véron demanda à M. de Musset d'écrire quelque chose pour son journal ; il lui dit :

— Si vous me faites une comédie, je vous paierai mille francs par acte ; eût-elle cinq actes, je paierais cinq mille francs pour l'imprimer en feuilleton dans mon journal.

M. de Musset lui dit qu'il avait un projet de comédie, qu'il viendrait quand elle serait faite la soumettre à son jugement.

M. de Musset n'avait rien écrit depuis l'accident qui lui était arrivé à la main droite.

J'écrivis la pièce sous sa dictée.

Il y eut trois actes faits sans désemparer.

M. Véron demanda à M. de Musset si on pourrait bientôt en entendre la lecture. M. de Musset lui fixa un jour.

Le jour où il y alla, j'étais, pour mon compte, préoccupée de cette lecture ; il me semblait, parce que je l'avais écrite, qu'elle m'intéressait plus que les autres. Je la savais par cœur ; je me rappelais certains passages qui m'avaient émotionnée ; je me disais : « Si on comprend les situations comme nous, tout ira bien. »

J'attendais le retour avec anxiété.

M. de Musset arriva enchanté, rayonnant de joie. Il me répéta certains passages qui nous avaient frappés.

— M. Véron, quand je me suis arrêté là, m'a regardé et a dit : « C'est beau. » « Cela vous plaît? » lui ai-je répondu. Il m'a montré une larme sur sa joue...

Dans cette circonstance, Musset donna une nouvelle preuve de désintéressement.

M. Véron, qui avait une grande affection pour le poète, voulut lui donner cinq mille francs.

— Je n'ai pas accepté, c'était trop ; en fin de compte il m'a forcé à prendre quatre mille francs, les voici.

M. Véron agissait en cela avec une grande délicatesse et, pour lui faire accepter, lui dit :

— C'est vous qui serez dupe ; je compte, avec votre permission, garder le manuscrit...

M. de Musset prit cette phrase au sérieux et me dit :

— Le manuscrit ! mais j'y pense..., c'est ton écriture... Je n'ai pas écrit un traître mot dans cette pièce ; que va penser Véron ? Il faut que je l'avertisse.

— N'en faites rien, lui dis-je, mon écriture, en ce moment, ressemble à la vôtre, quand la pièce sera copiée, on l'enverra à l'imprimerie, puis on serrera le manuscrit. Plus tard, quand on l'examinera, on trouvera des fautes d'orthographe, et l'on sera fixé. On verra que ce n'est pas écrit par vous.

M. de Musset ne fut qu'à demi convaincu, mais je détournai la conversation et cet incident fut oublié. Si je l'avais laissé faire, il aurait bien

reporté au directeur de la revue une partie de son argent dont nous avions besoin à la maison.

Il y avait en face de chez nous, rue Rumfort, un vieux marchand de vin, le Père Fournier, un brave homme qui nous fournissait de très bon bordeaux à un franc la bouteille; j'additionnais des deux tiers d'un verre d'eau chaque bouteille. J'en avais pris l'habitude après une des maladies du poète et ce dernier s'était accoutumé au mélange. Un jour que j'étais absente, on apporta du vin qu'on lui servit pur.

Quand je rentrai, Monsieur prit ma main, la porta à son front et me dit :

— Voyez comme j'ai mal à la tête; on m'a changé le vin et me voilà malade.

Il fallut que le marchand de vin fît le simulacre du changement; quand il fut fait, M. de Musset me dit :

— Recommandez bien au père Fournier de ne pas changer le vin. Je veux toujours le même ; j'y suis habitué.

M. de Musset aimait quelquefois à causer avec ses petits fournisseurs et à s'enquérir de leurs travaux.

Le père Fournier voulut un jour montrer à l'écrivain son érudition et, cherchant un prétexte pour lui demander un de ses ouvrages, lui raconta que, tous les soirs, il lisait à sa femme le même ivre.

— Que lisez-vous donc?

— *Gil Blas*, monsieur!

— Eh bien! père Fournier, je vous crois... C'est le livre qui vous convient le mieux... Il est amusant, intéressant, avec des situations toujours nouvelles... C'est un bon livre!

Une autre fois, en manière de plaisanterie, sans doute pour éprouver la naïveté du bonhomme, il lui demanda :

— Père Fournier, je fais une pièce où une jeune fille se meurt d'amour pour un homme qu'elle ne peut pas épouser... Faut-il la laisser mourir... ou la marier?

— Oh! non, monsieur... je vous en prie, ne la laissez pas mourir... Arrangez cela pour le mieux... qu'elle vive et qu'elle se marie...

— Eh bien! père Fournier, nous allons essayer de la sauver!

Cette pièce était *Carmosine*.

Quand M. Véron l'imprima en feuilletons dans le journal le *Constitutionnel*, M. de Musset était malade et ne put pas corriger les épreuves; c'est M. Véron qui fut chargé de cette besogne.

Il y eut, malheureusement, une faute de ponctuation dans les vers; cela mit l'auteur au désespoir. Je ne savais que faire pour le calmer et le faire raisonner tranquillement. Je lui conseillai d'écrire à M. Véron et j'ajoutai que je lui porterais la lettre tout de suite.

— Vous lui ferez vos observations, vous lui direz votre désespoir; il comprendra.

On s'arrêta à cela et M. de Musset se mit à écrire. Ce fut un peu long, la lettre fut finie assez tard. Monsieur me la lut; il me demanda si l'on comprenait bien ce qu'il voulait dire; me faisant expliquer comment, d'après sa lettre, j'entendais où se trouvait la faute et ce qu'il voulait que l'on réparât. Quand ces explications et recommandations furent achevées, la soirée était très avancée et je proposai de porter la lettre le lendemain matin. M. de Musset convint avec moi qu'il ne fallait pas aller relancer M. Véron à une heure aussi tardive. Il se calma, la lettre était là, très compréhensible et pas désagréable pour M. Véron.

M. de Musset, fatigué, dormit bien. La nuit porta conseil; le lendemain matin, il relut la lettre et, finalement, ne l'envoya pas.

Je dis à M. de Musset qu'il ferait bien de me la donner, que cela me servirait pour apprendre la ponctuation.

Cette lettre m'est restée; il en est question dans le volume posthume de la grande édition Charpentier.

Voici la lettre :

Mon cher Véron,

Je viens d'être malade, et je le suis encore, ce qui m'a empêché d'aller vous voir. J'ai lu *Carmosine*, et j'ai été parfaitement content de la manière dont la pièce a été coupée et imprimée. Ce soir seulement, j'y trouve une faute, et le malheur veut qu'elle soit dans les vers. C'est à cette strophe :

Depuis le jour où, etc.

il y a :

Fût-ce un instant, je n'ai pas eu le cœur
De lui montrer ma craintive pensée,
Dont je me sens à tel point oppressée,
Mourant ainsi, que la mort me fait peur.

Il est bien clair que ces deux mots : *mourant ainsi*, sont une parenthèse, et que le sens doit se suivre ainsi : *A tel point oppressée que la mort, etc.*

Mourant ainsi est mis bien évidemment pour *en mourant ainsi*, — chose fort ordinaire et permise en vers.

Or, au lieu de cela, je trouve imprimé :

Dont je me sens à tel point oppressée.

Avec un point ; et puis :

Mourant ainsi que la mort me fait peur !

avec un point d'exclamation.

Non seulement cela change les deux vers, mais en arrête le sens après *à tel point oppressée*, cela fait une faute de français, car on ne dit pas *à tel point*, sans ajouter *que*.

Je ne saurais vous dire combien cela me désespère. Je ne voulais pas vous en parler, attendu que j'aurais l'air bien mal venu d'avoir le courage de me plaindre après le soin que vous avez bien voulu prendre.

Si une faute se trouvait partout ailleurs, je ne dirais certes pas un mot ; mais que cela tombe pré-

cisément sur ces vers, quand tout le reste est à merveille, voilà ce qui me fait une peine affreuse.

Y a-t-il un moyen quelconque de revenir sur cette faute, soit par un *erratum*, soit en réimprimant les vers à part? Soyez assez bon pour me répondre un mot, je vous en supplie. J'ai dans ce moment la tête d'un malade. J'espère, en tout cas, que vous ne m'en voudrez pas d'un vrai désespoir dont l'expression est involontaire. J'espère surtout que vous ne me croirez pas trop peu reconnaissant de la peine que vous avez prise.

Mille amitiés.

Alfred DE MUSSET.

A propos de cette maladie, je me souviens d'une anecdote amusante.

J'ai dit, ailleurs, l'affection du poète pour les animaux et, en particulier, les chiens. Cette amitié alla jusqu'au lapin. Voici comment.

Un jour, je dus m'absenter quelques heures et, pour le distraire pendant mon éloignement, je lui apportai un petit lapin qui vivait dans le voisinage. J'allai faire ma course, et, en rentrant, je rapportai quelques herbes pour donner à cette petite bête. C'est le poète qui, lui-même, les lui donna, et avec quelle joie d'enfant! Le lapin, déjà familiarisé, venait manger dans sa main et Musset était content au possible.

Tous les jours pendant cette maladie, je lui apportais l'animal. Un matin je restai un peu longtemps à faire mes emplettes.

Il me dit en rentrant :

— Tu ne reviens pas. Je suis seul et je n'ai même pas eu le petit lapin.

Depuis cette époque, jamais Musset ne mangea de lapin.

M. Alfred de Musset marchait peu, ne prenait jamais d'omnibus ; quand il voyait ces sortes de véhicules, il disait :

— Ce sont les voitures de mon frère.

Il prenait un fiacre; cette voiture numérotée ne coûte que la course, on n'a pas besoin de s'occuper ni du cheval ni du cocher.

Il était toujours élégant et correct. Il ne connaissait pas ce qu'on appelle l'ordre, l'économie, ni la valeur de l'argent. Cependant, il n'achetait rien définitivement sans mon avis. J'allais voir ce qu'il désirait et je payais.

Quand il eut reçu l'argent de *Carmosine,* il songea à acheter une garniture de cheminée. Il trouva cela chez un marchand de meubles.

En rentrant il me dit :

— J'ai acheté une pendule, il faut aller la voir.

Il m'indiqua l'endroit.

— Elle est de cinq cents francs; si vous la trouvez convenable, vous la paierez et la ferez apporter.

Je vis la pièce ; c'était une borne de marbre vert surmontée d'une *Renommée*, couronnée de six petits flambeaux avec candélabres assortis, le tout style Empire.

Arrivée chez le marchand, j'examinai plusieurs choses, je demandai le prix d'une petite table à ouvrage et, ensuite, celui de la garniture de cheminée qui était bien celle en question, on me dit :

— La table, trente-cinq francs, et la pendule *cinq cents* francs.

J'offris quatre cents francs de la table et de la garniture de cheminée.

— Vous allez m'apporter cela tout de suite, je paie comptant. Si vous voulez c'est une affaire faite.

On me fit pour la forme quelques objections et on me demanda mon adresse.

Je reçus les objets, je payai, et tout le monde fut content, hormis M. de Musset qui était fâché de ce que j'avais eu tout cela pour quatre cents francs. J'avais marchandé ces braves gens, il n'aimait pas ces choses-là, ça lui gâtait sa belle pendule et l'empêchait de l'admirer. Il n'aurait pas voulu que l'on sût que c'était lui qui était allé le premier chez le marchand.

A cette pendule je voulus accrocher le balancier, la remonter, la mettre en marche et connaître le son du timbre. M. de Musset se récria :

— Malheureuse! ne touchez jamais à cette pendule, il faut un horloger; faites-en venir un!

Aussitôt que Monsieur fut parti à ses affaires, je fis marcher la pendule, et, pendant huit ans, il n'y eut pas à la maison d'autre horloger que moi. Mais il n'en sut jamais rien.

Arsène Houssaye dit dans ses *Confessions* : « Musset fut toute sa vie dans du simple acajou. »

Non, M. de Musset ne fut pas toute sa vie dans l'acajou. Nous eûmes l'acajou après que M. Véron eut payé quatre mille francs pour imprimer la comédie de *Carmosine*.

On acheta alors un très beau bureau en acajou, des fauteuils, des tables, une armoire à glace, des tentures de chambre à coucher en perse dont Monsieur avait choisi le dessin.

C'est alors qu'on eut l'acajou. M. Alfred de Musset admirait tout cela, se croyait riche et était heureux.

Il aima longtemps son intérieur. Il se trouvait bien chez lui. Nous avions aussi pour Monsieur une chaise longue. Le dessin de l'étoffe représentait des pavots. Il disait :

— Là-dessus, je dormirai peut-être!

Il ne désira jamais de meubles plus élégants.

Il allait moins souvent chez Mme Allan, qui était occupée au théâtre avec des rôles nouveaux.

Il arrivait souvent que j'écrivais sous la dictée de M. de Musset et, à mesure que je voyais les vers ou la prose s'aligner sur le papier, je me réjouissais en pensant que tout cela se changerait en droits d'auteur que j'irais recevoir. Mais, voilà que le lendemain matin, en relisant ce qui était écrit, il effaçait, raturait, diminuait, si bien que je disais mon regret de ce travail effacé.

Alors lui, tout fâché, s'écriait :

— Taisez-vous, je ne peux pas me fier à vous... Ma parole ! si je vous écoutais j'arriverais à faire de mauvais feuilletons à tant la ligne.

Il reprenait, tout sérieux, mais doucement tout de même :

— Ne témoignez jamais, je vous prie, de mécontentement quand je corrige mon travail.

Aussi, de ce jour, je me gardai bien d'aucune réflexion.

Cependant, il s'amusait souvent à m'interroger.

— Dites-moi ce que vous croyez bien et juste ; dites ce qui vous plaît dans ce que je viens de vous dicter.

Je lui répondais bonnement, de mon mieux, ce que je pensais. Et, parfois, je fus très fière en voyant que mon grand homme, mon grand poète, approuvait quelques-unes de mes réflexions.

Lorsqu'il fut décidé, d'après l'avis de Mme de Musset, que je serais au service exclusif de M. Alfred, il me dit :

— Vous resterez près de moi si vous voulez ; mais n'espérez pas plus que je ne vous promettrai. N'ayez pas la prétention de me diriger, ni de rester chez moi au delà du temps qu'il me plaira de vous garder.

Ce fut dans ces humbles conditions que je m'engageai et je crois m'être tenue toujours modestement dans ce rôle.

Cependant, quand M. Alfred fut persuadé que je

n'irais plus au delà des droits qu'il m'avait assignés, il prit confiance en moi et peu à peu, j'eus quelque influence sur lui. Il lui arriva même, en bien des occasions, de me demander conseil. Je disais mon avis, et je crois qu'il ne s'en trouvait pas mal. Je lui ai évité bien souvent des ennuis et des désagréments.

L'existence de brouilles et de raccommodements avec Mme Allan était très contraire à la santé du poète. Les indispositions s'accentuaient au point de devenir de véritables maladies ; sa maladie de cœur était entretenue par les contrariétés trop fréquentes. Le médecin lui avait dit qu'il fallait garder la tranquillité absolue, éviter tout ce qui pouvait le tracasser.

Un jour, étant très souffrant, il avait été convenu que la porte resterait fermée pour tout le monde. Mme Allan écrivit qu'elle viendrait à une heure fixe indiquée, et que Monsieur devait venir lui ouvrir la porte lui-même, qu'elle entendait n'avoir l'assentiment de personne.

Je compris très bien la chose ; elle voulait, comme au quai Voltaire, venir s'installer à côté de mon pauvre malade et cela ne manquait jamais d'éterniser la maladie. Quand il recevait ces visites, il était beaucoup plus malade et plus longtemps.

En ce moment, il avait la fièvre, et, en lisant cette lettre, il devint plus malade encore. Il laissa sa lettre ouverte sur la table de nuit et j'en lus le

contenu. Cette lettre n'était rien moins qu'aimable pour moi. En voyant l'état dans lequel était M. de Musset, je me décidai à ne pas laisser entrer la dame. Cela se fit sans la moindre violence. Mon malade, tout fiévreux, s'endormait par moments et me demandait l'heure, s'endormait dix minutes et s'éveillait; il demandait encore l'heure afin d'être prêt pour aller ouvrir la porte. Chaque fois qu'il s'endormait, j'avançais sa montre de vingt minutes, un quart d'heure. Quand vint le moment d'aller ouvrir la porte à Mme Allan, Monsieur me dit :

— Si tu as quelque chose à aller chercher, tu pourras sortir... J'ai envie de dormir, je resterai seul, je m'en sens la force.

Je sortis, j'allai à l'entresol. Aussitôt que je fus sortie, Monsieur écouta, regardant l'heure et attendant; mais il était d'une heure en avance.

A l'heure indiquée, il ne vint personne; je rentrai à la maison, je trouvai mon pauvre malade très souffrant, très agité.

Il me dit :

— Entends bien ce que je vais te dire : tu as ici ce qu'il te faut; ferme la porte et n'ouvre à qui que ce soit. Je ne veux voir personne, ni lire de lettre. Je te défends de bouger de là, je suis assez malade.

La dame vint à l'heure qu'elle avait fixée ; mais on ne l'entendit pas sonner. J'avais tenu toutes les portes closes. Quelques instants après je remis la montre à l'heure de la mienne.

Le soir même arrive une lettre ; la personne qui

vint avait ordre d'attendre la réponse. Je lui dis que Monsieur m'avait défendu de lui donner aucune lettre, de lui parler de personne.

Le lendemain on vint demander des nouvelles, je dis que Monsieur était malade, qu'il n'allait pas plus mal, mais qu'il ne voyait personne.

Les lettres arrivées dans la journée étaient assemblées sur le plateau.

Quelques jours après, quand le poète fut guéri, la comédienne voulut avoir des explications. Il fallut savoir comment allaient les montres ; la montre de Monsieur était d'accord avec celle de Mme Allan.

Les explications furent violentes.

— Vous m'avez écrit que vous viendriez à l'heure dite ; au lieu de me reposer, étant très malade, j'ai attendu pendant deux heures. Voyant que vous ne veniez pas, j'ai fait fermer ma porte jusqu'à présent ; je me porte bien, je désire être tranquille, ne pas entendre de reproches.

Le raccommodement se fit comme toujours... : jusqu'à la première maladie.

J'expliquai à M. Alfred pourquoi je ne voulais recevoir personne quand il serait malade. Monsieur me donna raison ajoutant qu'il était bien plus tôt guéri quand je le soignais seule.

Toutes les lettres de Mme Allan, qui venaient par la poste m'étaient adressées, c'était convenu.

Quand M. Alfred était bien portant, Mme Allan venait le prendre. Ils sortaient ensemble en voi-

ture. Je n'avais ni jour ni heure pour attendre Monsieur, excepté quand il m'écrivait de mettre la clef dans un certain coffre à bois placé sur le palier ; cela voulait dire qu'il rentrerait dans la nuit.

On me le ramena un jour, malade ; il se coucha tout de suite.

Après être restée plus de temps qu'il ne fallait, Mme Allan avertit qu'elle reviendrait le lendemain, qu'elle resterait, qu'on lui apporterait son dîner.

Monsieur lui répondit :

— Il n'est pas nécessaire que vous veniez pour rester là, Mlle Colin a assez à faire avec moi.

La bonne de Mme Allan arriva en même temps, et celle-ci ajouta :

— Au fait si vous m'en croyez, je vous emmène chez moi. J'ai des gens pour vous donner tous les soins nécessaires,

Avant que Monsieur eût pu réfléchir, on l'habilla, on le mit en voiture pour la rue Mogador.

Je rendis les clefs de l'appartement, je sortis désolée, sans oser rien dire.

Mme de Musset était trop loin pour que je pusse l'avertir. J'allai coucher chez ma sœur Louise, rue Notre-Dame-de-Grâce.

Le lendemain de très grand matin, on frappa à la porte. C'était la bonne de Mme Allan qui m'apportait une lettre de mon malade, au bas de laquelle étaient quelques lignes d'amende honorable de Mme Allan.

Voici cette lettre, épître désespérée :

Je n'ai pas fermé l'œil, j'ai les premières atteintes de mes délires ; toi seule les connais. Viens, ne m'abandonne pas.

Tu m'as fait du mal hier soir ; mais j'avoue que je t'en ai fait le premier. Viens, je ne puis me passer de toi.

Alfred DE MUSSET.

Venez, mademoiselle Colin, reprenez votre malade, je vous en prie, et je n'irai le voir que le jour où vous m'avertirez que je peux le faire sans danger pour sa santé et son repos.

Je revins bien vite à la maison, j'aperçus mon poète sortant d'une voiture, pouvant à peine marcher.

Quand il fut chez lui, il se coucha, content d'être dans son lit.

Il me dit d'un ton mêlé de reproche :

— Pourquoi m'avez-vous laissé partir? Je pouvais en mourir? Oh ! je vous ai appelée toute la nuit ; je criais : « Mlle Colin ! Je veux Mlle Colin ! » si fort et si souvent, que je leur ai fait peur... Fermez la porte ! maintenant on ne m'emmènera plus !

Cette idée de crier très fort pour reprocher à Mme Allan de l'avoir enlevé à mes soins ne m'a pas étonnée.

Il fut question un jour de le marier. Il m'en parla ; je lui dis que c'était la seule chose qu'il

n'avait pas essayée, et que je croyais qu'il se trouverait bien en famille ; aimant les enfants, cela lui changerait l'existence qui le tourmentait.

— Oui, peut-être, mais il faudrait que tu restes pour me soigner; tu es au courant de ma maladie, tu sais la diriger. Tu me dis quelquefois: « Vous serez mieux dans une heure, » et c'est toujours vrai. Ma femme aurait peur, peut-être, et me mettrait dans les mains d'un médecin, qui, sous prétexte de me guérir, me rendrait fou. J'en ai été près, avant que tu ne viennes. Non ! je ne veux pas me marier !

M. de Musset était d'une extrême sensibilité ; rien ne lui était plus pénible que de penser d'avoir fait une peine à quelqu'un. Il s'exagérait même des mots sans importance dits à quelques amis dans un moment de vivacité ; et il n'était pas tranquille qu'il n'eût écrit et ne se fût excusé.

Quelquefois, entendant M. de Musset se chagriner de peines imaginaires qu'il avait faites et tout prêt à prendre sa plume, je lui disais tout doucement qu'il ferait bien d'attendre jusqu'au lendemain pour écrire. Il attendait le lendemain et, souvent il trouvait que la chose n'en valait pas la peine. C'était bien la vérité.

M. de Musset avait l'âme compatissante aux pauvres gens.

J'avais autrefois prêté à une dame voisine trente-cinq francs pour son fils qui était peintre, et ni la

mère ni le fils ne pouvaient arriver à me rembourser. Ce peintre se nommait F. Ghirardi. Ils imaginèrent pour me rendre cette somme d'organiser une loterie dont l'unique lot était un paysage fait par le fils. Je pris quelques billets et me trouvai à gagner le lot, ce qui fit que j'eus non seulement le tableau, mais mes trente-cinq francs.

M. de Musset me dit alors :

— Ces gens sont pauvres, prenez votre objet d'art, mais rendez les trente-cinq francs, je vous les rembourserai.

Il fit comme il avait dit. Comme je ne savais pas où mettre ce tableau, je le mis avec ceux de Monsieur (1).

Sur le palier, en face de l'appartement qu'habitait M. de Musset, rue Rumfort, était une dame que l'on croyait veuve ; elle avait deux filles, l'une de onze ans, l'autre de quatorze ans.

Son mari, occupé dans une colonie, lui revint un jour en très mauvaise santé.

La dame rassembla aussitôt des médecins pour une consultation. Elle me conta ses ennuis et me dit, qu'elle allait le soigner chez elle.

(1) A sa mort, je dis à M. Paul comment je l'avais eu et comment il se trouvait avec les autres.

M. Paul, à qui il plut, me demanda si j'en voulais un autre à la place. Je reçus un tableau bien plus décoratif. C'est un intérieur turc, où une jolie femme en écoute une autre jouer de la mandoline.

M. Paul me dit :

— Mon frère aimait ce tableau parce qu'il y reconnaissait une femme qu'il a connue.

— Pourquoi le soigner chez vous? Vous n'êtes pas garde-malade, ni logée pour cela.

Elle me répondit :

— Vous pensez bien que je ne le soignerais pas, s'il devait vivre, mais comme on m'a assuré qu'il en mourrait, j'aime mieux voir les choses par moi-même.

Je vis quelquefois le malade ; je dis à sa femme en voyant les ordonnances du médecin :

— On empoisonne votre mari.

Assez souvent, M. de Musset me demandait des nouvelles du voisin. Il me disait :

— Est-il bien soigné?

Je lui disais que je voyais venir le médecin souvent, qu'il était soigné par sa femme et que ses deux filles étaient là.

Ce malheureux ne devait pas vivre longtemps. Un jour vers six heures j'entendis des cris, des larmes ; cet homme venait de mourir.

M. de Musset n'était pas encore rentré pour dîner et ne vint même que tard.

J'écrivis à M. Desherbiers, son oncle ; je lui racontai l'événement, je le priai de venir passer la journée du lendemain à la maison.

— Vous trouverez un prétexte pour rester avec M. Alfred, ajoutai-je.

Quand Monsieur rentra le soir, comme d'habitude, je ne dis pas un mot de la mort du voisin.

M. de Musset n'aurait pas aimé savoir la mort

si près de lui. Il se coucha après avoir soupé ; il était même un peu tard.

Vers deux heures du matin, je fus réveillée par un grand coup de sonnette. Je courus à la chambre de Monsieur; je le trouvai méconnaissable, en proie à une terreur affreuse. Il me dit, en me désignant le pied de son lit :

— Mettez-vous à la place qu'occupe un croque-mort... Ne bougez pas, il m'attend, il a un drap noir sur le bras, ne vous dérangez pas ; aussitôt que vous cessez de parler, il reparaît.

J'allumai toutes les bougies, j'ouvris les fenêtres et enfin le cauchemar disparut.

Quand M. de Musset fut plus calme, il me demanda des nouvelles du voisin.

Je lui dis qu'il était parti pour la campagne depuis une quinzaine et qu'il allait bien.

Il me dit :

— Quand j'ai eu cette vision, j'ai pensé qu'il était mort.

Voyez ce qui arriva alors qu'il ne savait rien. S'il avait su la mort si près de lui, c'eût été autre chose.

M. Desherbiers arriva vers dix heures du matin, disant qu'il passerait la journée avec lui, si cela lui plaisait.

— Ah ! mon cher oncle, tu n'as jamais été mieux inspiré que de venir ce matin.

M. de Musset se mit à raconter la vision et la terreur qu'il avait eues pendant la nuit et la grande

fatigue que lui avait occasionnée ce cauchemar.

Le lendemain de bonne heure, le mort fut cloué dans plusieurs cercueils et envoyé dans les Pyrénées, son pays.

La plupart du temps les hallucinations de M. Alfred ne répondaient à rien de réel, mais ne l'en fatiguaient pas moins horriblement.

La grande difficulté pour la cuisine, chez M. de Musset, était de me procurer du poisson. Il l'aimait beaucoup et en voulait tous les jours ; or, le bon poisson est quelquefois cher.

Il y avait, au marché Saint-Honoré, une marchande complaisante qui me gardait un poisson bien frais et de bonne qualité pour vingt-cinq sous, soit un petit turbot, soit une barbue ou une sole ; on sait que ce poisson n'est pas tous les jours en abondance sur le marché. J'étais limitée pour la dépense. J'arrivais toujours à mes fins, et M. de Musset était content.

Les dernières années, j'avais une bonne qui ne savait pas faire la cuisine comme je voulais et surtout comme M. de Musset avait l'habitude de la manger chez lui.

Il m'arrivait souvent d'être occupée avec Monsieur à lire ou à écrire ; la bonne m'appela un jour très mal à propos pendant une lecture, au milieu d'un passage intéressant ; je posai le livre pour aller prendre des provisions dans une chambre noire qui était à côté de la cuisine.

Monsieur, fâché, m'y suivit, m'y enferma et mit la clé dans sa poche. J'étais prise, il partit content.

Je demandai à la bonne de me jeter, par un carreau qui communiquait avec la cuisine, un tournevis, je dévissai la serrure. Une fois la porte ouverte, je revissai la serrure et tirai la porte qui fut fermée comme avant. Je fis la sauce du poisson et j'allai prévenir Monsieur qu'il était servi.

Quand j'entrai, il se promenait dans le salon, monologuant, riant du bon tour qu'il m'avait joué.

Je marchais derrière lui, faisant face à une glace. Il s'arrêta et m'apercevant, il n'en crut pas ses yeux. Il se retourna surpris :

— D'où sortez-vous ? qui vous a ouvert la porte ?

— Oh ! vous ne m'avez pas enfermée.

Il alla voir la porte.

Je lui dis :

— Quand il faut sortir, je sors ; il fallait faire la sauce du turbot, elle est faite ; venez à table, vous verrez.

Il appela la bonne, Clémence, et lui dit :

— J'ai enfermé Mlle Colin dans la chambre noire ; qui est venu lui ouvrir ?

— Ce n'est pas moi, monsieur.

— Je vous crois, j'ai la clé dans ma poche !

Il fallut, après le dîner, raconter comment j'avais fait.

Je ne me fis pas trop prier pour le lui dire.

— Avec ce tournevis, il n'y a plus de portes fermées ?

— Pardon, monsieur, les portes sont fermées pour ceux qui ne savent pas se servir du tournevis et qui ne connaissent pas les serrures. Moi je les connais : toute jeune j'en faisais avec mon père.

Monsieur fut rassuré.

VIII

M. de Musset fut sollicité par ses amis de poser sa candidature à l'Académie.

Son éditeur, M. Charpentier, l'aida beaucoup, fit des démarches, lui donna des conseils sur les personnes qu'il devait voir en premier lieu.

Beaucoup de vieux Académiciens ne connaissaient des œuvres d'Alfred de Musset que les *Contes d'Espagne*, et au premier vote des Immortels il n'eut que cinq voix.

Ce n'était pas encourageant.

M. de Musset reçut une lettre de Victor Hugo :

21 novembre 1851.

Je suis vôtre de la tête aux pieds. Je voterai effrontément pour vous à la face de tous les Falloux et de tous les Montalembert possibles.

Victor Hugo.

Il reçut aussi un distique anonyme où on lui disait :

De ton échec, ami, ne porte pas le deuil ;
Tes cinq voix valent mieux que ne vaut le fauteuil.

Le 20 janvier 1852, M. de Musset fit sa visite académique à M. le comte Mathieu-Molé.

Il possédait de grands chiens qui reçurent le poète comme un ami. Le comte, qui le remarqua, lui dit :

— Monsieur, vous devez être un homme bon, mes chiens vous ont reconnu.

M. de Musset, malgré sa modestie, avait compris qu'en faisant ses visites académiques, il avait gagné de la considération dans l'esprit de ces Messieurs.

Il fut reçu enfin et succéda à Dupaty, un vaudevilliste qu'il n'avait pas connu.

Il lui fut difficile de faire, dans son discours de réception, l'éloge de cet homme dont il ne connaissait ni la vie, ni les œuvres. Il dut s'informer de divers côtés auprès des contemporains.

La veille de la réception, le poète devint complètement aphone ; il m'envoya chez le Dr Cabarrus, médecin homéopathe ; ce dernier lui donna une solution qui le guérit presque instantanément.

Après la réception académique, on présenta à M. de Musset Mme Louise Colet ; elle demanda une audience et fut reçue chez lui. Elle le pria de lire, dans une prochaine séance de l'Académie, des vers qu'elle avait écrits sur l'Orphelinat de la colonie de Mettray.

M. de Musset y consentit et lut cet ouvrage qui obtint une mention et une récompense de l'Académie.

Cette dame, encore fort belle malgré sa maturité, chercha à plaire au poète. Elle y réussit et il s'établit entre eux des relations assez suivies.

Entre autres distractions, M. de Musset la mena voir au Jardin des Plantes, le lion Marzo; au moment de le quitter, Monsieur lui dit:

— Faites comme Mlle Colin; avant de partir, elle pose la main sur sa tête et il en est fort content.

Mme Colet n'osa pas. Mais elle fut mal avisée d'essayer de le toucher avec le manche de son ombrelle; le lion rugit d'une telle force qu'il fit trembler tout ce qui était autour de lui. M. de Musset me raconta cette visite; nous en avons ri.

Le poète écrivit des vers que j'ai trouvés dans le *Gaulois*. C'est un sonnet évidemment fait à Mme Colet:

Sous ces arbres chéris où j'allais à mon tour
Pour cueillir en passant, seul, un brin de verveine;
Sous ces arbres charmants où votre fraîche haleine
Disputait au printemps tous les parfums du jour,

Des enfants étaient là qui jouaient à l'entour,
Et moi, pensant à vous, j'allais traînant ma peine;
Et si de mon chagrin vous êtes incertaine,
Vous ne pouvez pas l'être au moins de mon amour.

Mais qui saura jamais le mal qui me tourmente ?
Les fleurs des bois, dit-on, jadis ont deviné !
Antilope aux yeux noirs, dis quelle est mon amante?

O lion, tu le sais, toi, mon noble enchaîné;
Toi qui m'as vu pâlir lorsque sa main charmante
Se baissa doucement sur ton front incliné.

Une fois reçu à l'Académie française le poète ne manqua pas une séance.

L'Institut en était à la lettre C du dictionnaire. On discuta à propos du chameau dont il est question au chapitre XX, verset 24 de l'Évangile selon Saint-Matthieu :

Il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume de Dieu.

M. de Musset demanda à donner son jugement sur le verset 24 et soutint devant la noble Assemblée que Jésus n'avait pas dit un *chameau*, mais bien un *câble* ; il leur expliqua d'où venait l'erreur.

En traduisant les paroles de l'apôtre, on avait mal compris et mal rendu son *idée*.

M. de Musset, me répétant ce que je viens d'écrire plus haut, disait :

— Il est probable qu'on écrira mon observation au procès-verbal d'aujourd'hui.

N'ayant jamais entendu un mot de ce chameau et de ce câble, j'ai demandé à un savant ami qui m'a fait l'honneur de me répondre :

Musset avait parfaitement raison au sujet du passage de l'Évangile dont vous me parlez.

L'Évangile est écrit en grec et, en grec, le mot qui veut dire *chameau* veut dire aussi *câble*, seulement ce dernier sens est moins connu que l'autre ;

le traducteur latin l'ignorait sans doute, de sorte qu'il a écrit chameau au lieu de câble.

M. Lefébure,
Professeur à l'Ecole supérieure d'Alger.

Quelques semaines après, M. de Musset fut malade et on ne le vit pas à l'Institut.

M. Cousin, le secrétaire perpétuel, vint avec un autre monsieur le voir chez lui et dit en entrant :

— Quand Mahomet ne va pas à la montagne, la montagne va à Mahomet.

On se fit réciproquement de beaux compliments.

M. de Musset fut flatté et très heureux de cette visite. Il en parla à Mme Colet.

Cette dernière se mit à dire des choses que je ne répéterai pas. C'était si peu édifiant que M. de Musset mit fin à ces sarcasmes et lui défendit de jamais parler devant lui de choses pareilles...

Elle continua et lui récita des vers satiriques contre l'Académie.

M. de Musset se fâcha et la menaça d'en instruire qui de droit. Cela amena la brouille finale.

C'est alors que l'on porta le portrait de la dame chez la concierge afin que celle-ci la reconnût et l'empêchât de monter.

Cela n'empêcha rien. Elle arriva un jour comme une bombe et dit brusquement à Monsieur :

— Qu'as-tu fait de mon portrait ?

Elle traita si violemment mon pauvre poète que je dus intervenir pour faire cesser cet entretien.

Le poète qui venait de se lever après une maladie et qui était encore très faible, ne pouvait entendre ces disputes.

Cette satire de Louise Colet, parut après la mort du poète, dans la *Revue anecdotique* des 1er et 15 juin 1857.

M. Paul de Musset adressa à ce sujet une lettre de protestation au Directeur de la *Gazette de Paris* qui l'inséra dans le numéro du 28 juillet.

Voici l'épitaphe que fit Maxime Du Camp à Louise Colet :

CI-GIT

CELLE QUI COMPROMIT VICTOR COUSIN,
RIDICULISA ALFRED DE MUSSET,
VILIPENDA GUSTAVE FLAUBERT
ET TENTA D'ASSASSINER ALPHONSE KARR.

Dans l'alcôve d'Alphonse Karr il y avait un couteau planté dans le mur, et, au-dessous, était écrit : « Donné par Mme Louise Colet, *dans le dos.* »

Je retrouve dans mes notes, à propos de la fête organisée à Montbard en l'honneur de Buffon :

La demeure où naquit le célèbre naturaliste a été pieusement conservée.

A différentes époques elle a reçu la visite d'hommes illustres, entre autres celle du prince Henri de Prusse, de Jean-Jacques qui, dit-on, s'agenouilla sur le seuil, de Hérault de Séchelles et, plus tard, d'Alfred de Musset.

On voit sur la muraille du cabinet de travail de Buffon ces vers qu'Alfred de Musset y a crayonnés :

Buffon, que ton ombre pardonne
A ma témérité,
Si j'ajoute une fleur à la double couronne
Que sur ton front mit l'Immortalité.
De chanter un talent dont s'honore la France
Ma Muse n'a pas le pouvoir :
Elle peut être au moins l'écho de la science
En disant qu'Aristote avait moins de savoir ;
Pline, surtout, moins d'éloquence.
Ces arbres, ces jardins, cette tour, ce beffroi
Rappellent à l'esprit ton génie admirable.
Ici j'aurai du moins laissé mon grain de sable,
Sinon des vers dignes de toi.

La ville de Montbard est très fière de ces vers du grand poète, et la municipalité, amie des lettres vient de les faire graver sur une plaque de marbre.

Les vers suivants furent dictés par le poète le 20 mai 1852 :

LE CHANT DES AMIS (1)

Cantate

De ta source pure et limpide,
Élance-toi, fleuve argenté!
Porte trois mots, coursier rapide :
Amour, Patrie et Liberté.

Quelle voile au vent déployée
Trace dans l'onde un vert sillon?
Qui t'a jusqu'à nous envoyée?
Quel est ton nom, ton pavillon?

(1) Paroles d'Alfred de Musset, musique d'Ambroise Thomas exécuté à Lille le 21 janvier 1853; édité primitivement chez Gérard, a été réimprimé chez Brandus.

— J'ai porté la céleste flamme
En tous lieux où Dieu l'a permis;
Mon pavillon, c'est l'oriflamme;
Mon nom, c'est celui des amis.

Fils des Saxons, fils de la France,
Vous souvient-il du sang versé?
Sous le soleil de l'espérance,
Voyez-vous l'ombre du passé?

Le Rhin n'est plus une frontière;
Amis, c'est notre grand chemin.
Et l'Humanité tout entière
Sur les deux bords se tend la main.

De ta source pure et limpide,
Retrempe-toi, fleuve argenté;
Redis toujours, coursier rapide :
Amour, Patrie et Liberté.

On ne songeait pas, à cette époque, à la guerre de 1870...

Ici, une lettre d'Ambroise Thomas :

Monsieur,

J'ai fait en tremblant de la musique sur les belles paroles que vous m'avez données.

Puisque vous avez bien voulu me proposer un rendez-vous chez moi, je viens vous dire que je vous attendrai demain *samedi*, de midi à deux heures, ou bien dimanche, de midi à quatre heures.

Je viens de recevoir de Lille une lettre par laquelle on m'annonce que les sociétés chorales les plus importantes de l'Allemagne et de la Belgique ont donné leur adhésion.

On nous attend avec impatience. Il faut nous hâter.

et je ne veux pas envoyer le morceau à la gravure sans vous avoir vu.

Agréez, je vous prie, les compliments empressés de votre admirateur.

Ambroise THOMAS,
8, rue du Houssaye.

En 1849, lors de la présidence du prince Louis, M. de Musset allait à toutes les soirées de l'Élysée.

Une société de dames charmantes l'y attirait. Le prince l'accueillait toujours avec joie.

La marquise de Contades, la comtesse Kalergis, fille du gouverneur de Varsovie, étaient heureuses de l'y rencontrer.

M. de Musset avait vu un soir aux Français le prince-président.

— J'ai vu Votre Altesse à *Marion Delorme*, lui dit-il le lendemain.

— Oui, monsieur de Musset, pour mes péchés.

Musset reprit :

— Ne croyez pas, mon prince, que Victor Hugo soit un homme capable de s'occuper de politique ; un poète ne peut pas être méchant, on ne doit pas le prendre au sérieux. Je serais volontiers sa caution dans ce cas.

Le Président écouta jusqu'au bout et, sans répondre, tourna les talons. M. de Musset ne s'expliquait pas cette pirouette. Elle pesa longtemps sur le cœur du poète.

Il ne pouvait pas comprendre que le prince,

aimable, poli et même gracieux en toute occasion, eût été si fermé, si glacial en cette circonstance.

Plusieurs années se passèrent.

Il fut question de cette soirée au café de la Régence. M. de Musset répétait ce qui lui était arrivé à l'Elysée à propos de Victor Hugo.

— Ne vous en étonnez pas, lui dit M. de Saint-Martin, le contraire m'eût surpris. Après le livre qu'Hugo a écrit contre lui...

M. de Musset ne connaissait pas ce livre et ne pensait jamais au mal, en étant lui-même incapable. Il demanda à M. de Saint-Martin ce qui avait été écrit sur Napoléon III.

— Si vous voulez m'attendre un quart d'heure, fit M. de Saint-Martin, j'irai chercher le livre, nous irons le lire chez vous; car ces sortes d'ouvrages ne se lisent pas dans un café.

Je vis venir ces messieurs à dix heures du soir, heure qui n'était pas habituelle. On me demanda une lampe, M. de Saint-Martin tira le livre de sa poche. Il lut, et M. de Musset surpris, étonné, disait :

— Est-ce possible d'écrire et d'imprimer de pareilles injures! je ne connaissais pas ce pamphlet. Je comprends maintenant pourquoi le Président m'a tourné le dos sans répondre.

Ils posèrent le livre sur la table.

M. de Saint-Martin s'en alla. M. de Musset, pris de peur, me fit courir après lui pour lui rendre son livre.

M. de Saint-Martin le reprit, moitié riant, moitié sérieux :

— Si l'on m'arrêtait avec ce livre dans ma poche, je ne coucherais pas dans mon lit ce soir...

Le Président avait bien compris que le poète était sans méchanceté et qu'il jugeait les autres d'après lui.

Dans un des moments où Alfred de Musset s'occupait de Rachel, Jules Janin, comme grand critique théâtral, fit paraître, contre elle, un article qu'Alfred de Musset trouva injuste et imméritè. Il écrivit au critique :

Votre article est grossier.

Littéralement, vous êtes un enfant à qui il faudrait mettre un bourrelet, et personnellement vous êtes un drôle à qui on devrait interdire l'entrée du Théâtre-Français (1).

Mlle Rachel faisant visite au poète, lui dit :

— On se permet donc, avec le *Caprice* d'avoir une salle comble, les plus jolies femmes de Paris, et plus de trois mille francs de recette (2) !

M. de Musset répondit :

— J'ai bien vu la salle comble; j'ai vu aussi les jolies femmes; mais quant à la recette, jusqu'à présent, je n'en sais rien.

(1) J'ai eu l'autographe entre les mains. Il fut vendu par Mme Paul de Musset, à l'hôtel Drouot, 205 francs d'après un catalogue.

(2) C'était le maximum de ce temps-là.

Rachel garda toujours avec Musset des relations amicales mêlées de malentendus.

Elle invita un jour le poète à dîner, dans son hôtel de la rue Boudreau; la salle à manger était au premier, il fallait donc monter un escalier pour s'y rendre. Cet escalier était peu proportionné avec le reste de la maison. Alfred de Musset offrit le bras à la célèbre tragédienne et eut la maladresse de poser le pied sur le bas de sa robe. Rachel ne put dissimuler un mouvement d'impatience. Musset lui répondit avec vivacité :

— Mademoiselle, quand on possède un bel hôtel, on tâche d'y faire placer un escalier qui ne soit pas une échelle de meunier. Mieux vaudrait un salon de moins et un escalier plus large.

M. de Musset commença à écrire une tragédie pour Rachel dont il reste une partie imprimée dans le volume posthume.

Cette composition fut interrompue par différentes contrariétés. Rachel ne pensait plus le lendemain à ce qu'elle avait dit la veille. Par suite de sa versatilité et de malentendus, et aussi à cause de l'extrême susceptibilité du poète, la pièce ne fut jamais finie.

La tragédienne donna à la Comédie-Française sa démission de sociétaire, reprit cette démission, puis la redonna de nouveau d'une manière que l'on crut définitive; elle devait partir pour l'Angleterre.

M. de Musset écrivit à ce sujet des vers; mais agacé de tous ces changements de volonté, il ne les

donna pas à Mlle Rachel et celle-ci ne les a jamais connus.

Je donne ici le fac-similé de l'autographe que je possède (1).

Voici une lettre de Mlle Rachel à Alfred de Musset :

Mon cher de Musset,

Bientôt je quitte Paris, ma mauvaise santé mine Rachel et la tragédienne se perdrait elle-même si plus longtemps elle restait aux prises avec des souffrances intolérables.

Dans les premiers jours du mois de mars, je m'embarquerai pour l'Italie où mon médecin m'engage d'aller respirer l'air. Si ma dernière heure n'a pas encore été sonné (*sic*), la santé pour bientôt. Eh bien! si je peux pendant cinq ou six mois d'un repos *complet* un rétablissement (*sic*). Mais comme j'ai tout à craindre, je ne veux pas quitter mes amis sans leur serrer la main avant cet adieu.

Voulez-vous venir chez moi lundi prochain. Mes amis sont les vôtres, ce sont tous gens d'esprit.

N'allez pas me désespérer par un refus, un prétexte honnête.

Votre vieille amie,

RACHEL.

Samedi 27.

Il y eut aussi à la maison le buste de Mme Ristori. Cette tragédienne fut la dernière joie, le dernier enthousiasme d'Alfred de Musset. Il ne manqua qu'une représentation de *Mirra*. Il fut si souffrant ce soir-là qu'il se vit dans l'impossibilité

(1) Page 153.

de sortir. A sa mort, je remis à son frère Paul le billet non utilisé.

Alfred de Musset récitait des vers à la Ristori ; ils ne furent pas écrits. M. Paul me demanda de me les rappeler. Je cherchai longtemps dans ma mémoire ; il s'était passé tant de choses depuis ce temps ! Je rassemblai mes souvenirs et je rétablis le mieux que je pus cette pièce. On l'a imprimée dans la *Biographie* telle que je l'ai donnée.

Voici les cinq strophes à la Ristori :

Pour Pauline et Rachel, j'ai chanté l'Espérance,
Et pour la Malibran je me suis attristé.
Grâce à toi j'aurai vu, dans leur toute-puissance,
La Force unie à la Beauté.

Conserve-les longtemps ; celui qui t'en supplie
A l'appel du génie eut le cœur toujours prompt.
Rapporte en souriant, dans ta belle Italie,
Une fleur de France à ton front.

Quelqu'un m'avait bien dit, revenant de voyage,
Que nous autres Français nous ne connaissions rien,
Qu'il t'avait par hasard entendue au passage
Et gardait dans son cœur un cri parti du tien.

Quelqu'un m'avait bien dit que, malgré la misère,
La peur, l'oppression, l'orgueil humilié,
D'un grand peuple vaincu le genou jusqu'à terre
N'avait pas encore plié ;

Que ces dieux de porphyre et de marbre et d'albâtre,
Dont le monde romain autrefois fut peuplé,
Etaient vivants encore et que, dans un théâtre,
Une statue antique, un soir, avait parlé...

IX

Quand on joua *Bettine* au Gymnase-Dramatique, Mme Rose Chéri eut le rôle principal.

M. de Musset disait d'elle :

— C'est une artiste incomparable ; elle sent et exprime tout. On n'a rien à lui dire que des compliments.

En rentrant le soir de la première représentation, un peu triste, M. de Musset écrivit sur la table du salon, sans lumière, les vers suivants :

Ma pièce est jeune, et je suis vieux ;
Enfant, je n'en suis pas la cause.
Vous nous jouerez bien autre chose,
Et tout aussi bien, mais pas mieux.
Ne prenez pas, je vous en prie,
Ces mots pour de la flatterie,
Ni mes regrets pour des adieux.

Ces vers étaient adressés à Mme Rose Chéri.

Il y avait aussi dans *Bettine* une cantate ; la musique en avait été faite par un ami de jeunesse

de M. de Musset, M. Hermann, mais qu'il avait perdu de vue depuis longtemps.

Il paraît que, d'après les conventions des auteurs dramatiques, un auteur qui veut faire chanter un morceau doit produire une lettre l'autorisant à se servir de cette musique et que cette lettre doit être signée du compositeur.

M. de Musset se mit en quête du musicien. Après des recherches, il le trouva et apprit par lui-même que, s'étant converti à la religion catholique, ce M. Hermann ne s'occupait plus de musique mondaine.

Il lui donna son autorisation et lui souhaita un beau succès.

Outre les fièvres et les palpitations qui rendaient la vie malheureuse à Alfred de Musset, il fut pris, environ deux ans avant sa mort, d'une dysenterie qui dura longtemps ; ses jambes enflèrent, et cette dysenterie devint hémorragie.

Le malade s'affaiblissait et perdait beaucoup de sang.

J'étais désolée, j'allai trouver son frère.

Comme je l'ai dit, je ne devais pas écrire à Angers, sa mère ne devait rien savoir.

Je rencontrai M. Paul à sa porte, rapportant des paquets :

— Ah ! vous faites bien de venir, je pars ce soir pour Angers, je vais aller voir Alfred tout à l'heure.

M. Paul oublia de venir.

Le lendemain, ne sachant que faire, j'écrivis à la princesse de Salm-Kyrbourg, qui aimait M. de Musset, et qui, en toute occasion, me fut toujours de bon conseil.

Je lui dis dans quel embarras je me trouvais avec mon malade qui baissait tous les jours.

La princesse m'envoya une ordonnance du docteur Gluge (1), son médecin de Bruxelles.

Elle m'écrivit de la porter chez le pharmacien, qui me donna la manière de l'administrer au malade.

— Et, aussitôt que le malade ira mieux, vous ferez rôtir un gigot à point, plutôt saignant, vous donnerez à votre malade le jus de ce gigot, par cuillerées à café ; vous irez en augmentant la dose, selon ce que le malade pourra supporter.

M. de Musset avait très bon estomac, il digérait tout ce qu'il mangeait. En quelques jours, je le vis revenir à la santé, à la vie ; très vite il reprit ses forces. Sa mère n'a jamais su les angoisses que j'ai endurées devant cet abandon de sa famille, ni comment j'avais réussi à le guérir. C'était providentiel !

Dans sa dernière maladie, Alfred de Musset me

(1) C'est le pharmacien de la rue Duphot qui reçut et exécuta l'ordonnance du docteur Gluge ; M. Grignon est venu me voir quand j'étais rue du Faubourg-Saint-Honoré, je lui parlai de cette cure. Il s'en souvenait très bien. Il avait toujours été bon pour moi. Quand j'allais à sa pharmacie, il venait lui-même me donner des conseils. J'ai été très contente de le revoir en 1860.

disait, quand je lui donnais du sirop de gomme avec de l'eau, pour le rafraîchir :

— Si c'était le remède de ta bonne princesse !

Le docteur Gluge est mort ; Mme Gluge, ayant su la gratitude que j'avais pour son mari, est venue me voir à Paris, il y a six ans, avec sa fille et son gendre, M. Jaffé.

Je reçois des fleurs de ces dames, qui habitent Nice.

Le 19 janvier 1856, M. Paul de Musset fit jouer à l'Odéon la *Revanche de Lauzun*.

Il écrivit à M. Alfred pour qu'il assistât à la répétition générale. Cette invitation arriva au moment du dîner. M. Desherbiers dînait avec son neveu. On décida d'y aller tous les trois, le soir même, après le dîner.

Je fus bien aise d'aller là, car Monsieur avait été malade ; c'était sa première sortie. Je le ramenai à la maison après avoir déposé M. Desherbiers chez lui. Et s'il avait dû rentrer seul, je voyais certaines personnes se disposant, autour de lui, à l'enlever à sa sortie. Je lui en parlai après. Il me dit :

— C'est vrai. J'ai mieux fait de rentrer, j'ai besoin de repos.

Nous avons ri.

M. de Musset aimait la cuisine que je lui faisais. Bien souvent, quand il devait dîner en ville et qu'il se sentait de l'appétit, il me disait :

— Donnez-moi à dîner, je mangerai. Chez les

autres, je ne sais pas ce que l'on me sert, souvent je laisse tout.

Je faisais certaine fricassée de poulet dont j'avais apporté la recette de Lons-le-Saunier.

Un journaliste s'étant attardé un jour à causer avec Monsieur, le poulet était servi dans la casserole sur le réchaud et répandait une bonne odeur.

M. Alfred me dit :

— Avez-vous vu que ce monsieur qui s'en va avait senti votre poulet? Il aurait peut-être bien dîné avec moi. Si j'avais su qu'il y eût de quoi, je l'aurais invité.

Je répondis :

— Quand il y en a pour trois, il y en a pour quatre.

Il aimait aussi le riz peu cuit, au safran, et le macaroni ; c'était un souvenir d'Italie, ce n'était pas le plus mauvais!...

Au mois de décembre 1855, par un temps froid et sec, mon père, le père Colin, qui habitait au bord de l'Ain dans le Jura, voulut nous faire goûter le poisson de mon pays.

Il nous envoya une bourriche de truites et d'ombres-chevaliers.

Le tout, bien frais, car ces poissons ne peuvent être transportés qu'avec de grandes précautions.

Le poète fut enchanté. Il invita, avec son frère Paul de Musset, ses amis, MM. Émile Augier, Alfred Arago et Auguste Barre. Ce fut un dîner très joyeux.

Si ces réunions avaient eu lieu plus souvent, mon bon et cher poète eût été plus heureux et moins triste. Dans ces moments de distraction, il ne sentait pas les battements de son cœur; la gaieté chassait toutes ces misères.

Pendant les cinq mois que M. de Musset vécut tranquillement de la vie rangée, durant l'absence de Mme de Musset, je lui faisais tous les matins une soupe à l'oignon et au fromage de Gruyère à la mode de mon pays. M. de Musset s'en trouvait bien; mais il perdit cette habitude quand il alla chez Mme Allan.

Après chaque indisposition, lorsqu'il avait repris ses forces, M. de Musset, se remettait à travailler.

C'est dans un tel moment que, bien disposé, il me dicta *Louison*, cette comédie en deux actes et en vers qui fut faite sans interruption et avec plaisir.

Une dame que M. de Musset avait connue autrefois, passant par hasard à Paris le jour de la première représentation de *Louison*, écrivit à l'auteur la lettre que voici :

Vendredi, février 1849.

Monsieur Alfred de Musset,

aux soins de M. Paul de Musset, bureau du *National*.

Je ne puis résister au besoin de vous dire que vous venez de faire un petit chef-d'œuvre.

Votre *Louison* est admirable de grâce et de vérité, de finesse et de sensibilité. Vous pensez et sentez comme Shakespeare, et parlez comme Marivaux : c'est un étrange amalgame dont l'effet est saisissant.

Vous ne vous souvenez peut-être plus que j'existe ; n'importe, vous avez pris un bon moyen pour perpétuer votre souvenir même dans l'esprit des plus oublieux.

Je vous remercie pour les quelques instants plus qu'agréables que je vous dois.

Christine TRIVULCE DE BELGIOJOSO.

Il y avait en face de la maison que nous habitions, rue Rumfort, au numéro 12, des enfants de douze à quatorze ans qui, dans leurs jeux, plaisantaient ensemble, disant : « Musset, montre-nous ton *Chandelier*. » M. de Musset entendit ces enfants demander sur l'air des *Lampions* à voir le *Chandelier*. On le jouait au Théâtre-Historique. Il me dit :

— Portez des places à ces enfants. Ils iront voir la pièce.

Avant de monter, je demandai au concierge qui étaient ces enfants. Il me fut répondu :

— Le fils du général de Saint-Amand et un de ses amis...

Je rentrai avec mes billets de théâtre ; je n'avais pas osé offrir à l'enfant d'un général ce que j'aurais donné à tout autre.

Quarante-cinq ans plus tard, le journal l'*Éclair* disait que la gouvernante d'Alfred de Musset vivait encore et habitait faubourg Saint-Honoré, où elle tenait une boutique d'horlogerie. Le dimanche qui suivit cette publication, je vis un monsieur qui passait et repassait devant ma boutique et qui

ressemblait étrangement à Musset. Enfin, il entra, et, regardant un portrait en pied du poète, me dit :

— Vous êtes madame Martellet; avez-vous demeuré rue Rumfort?

— Oui! et vous aussi, sans doute; ne seriez-vous pas monsieur de Saint-Amand? Je vous ai vu enfant, je ne vous connais pas; mais quelque chose me dit que c'est vous qui habitiez rue Rumfort, n° 12.

Il me répondit :

— Oui, mais moi je vous reconnais; vous ne m'avez pas donné de places pour le *Chandelier*. Plus tard, je vous en ai demandé une pour le jour de la réception de M. de Musset à l'Académie; vous me l'avez envoyée, j'y suis allé; je me le rappelle parfaitement.

M. Imbert de Saint-Amand me questionna sur ma situation, me témoigna de l'intérêt en diverses occasions.

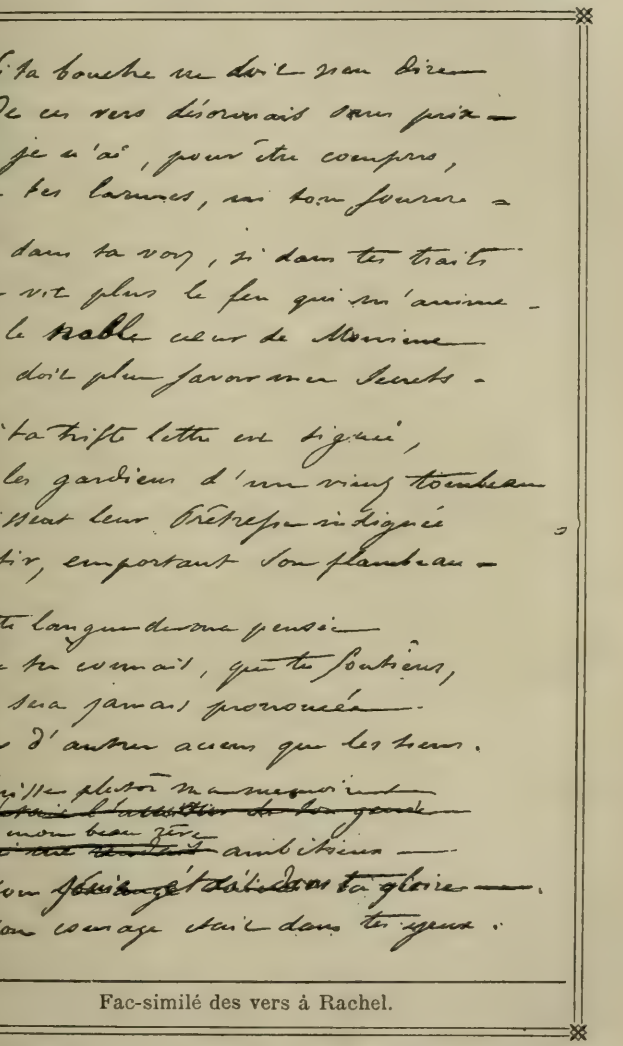
A une dernière visite qu'il me fit rue de Duras où je suis, je fus frappée de la ressemblance qu'il avait avec Alfred de Musset. Je lui fis part de ma remarque.

— On me l'a dit autrefois, répliqua-t-il.

Comme on le sait, il disait bien les vers et particulièrement ceux de Musset. Je l'entendis quand j'étais dans ma boutique, j'en fus ravie!...

— Je récite bien les vers, on l'a remarqué quand je disais les *Nuits* et *Rolla* dans les salons.

Imbert de Saint-Amand est mort il y a quel-



Si ta bouche ne doit rien dire
De ces vers désormais sans prix —
Si je n'ai, pour être compris,
Ni tes larmes, ni ton sourire —

Si dans ta voix, si dans tes traits
Ne vit plus le feu qui m'anime —
Si le noble cœur de Monime
Ne doit plus savoir mes secrets —

Si ta triste lettre est signée,
Si les gardiens d'un vieux tombeau
Laissent leur prêtresse indignée
Sortir, emportant son flambeau —

Cette langue de ma pensée
Que tu connais, que tu soutiens,
Ne sera jamais prononcée
Par d'autres accens que les tiens.

Périsse plutôt ma mémoire
~~C'était l'accueil de ton génie~~
Et mon beau rêve
~~Qui me rendait~~ ambitieux —
Mon ~~[illegible]~~ était dans ta gloire —
Mon courage était dans tes yeux.

Fac-similé des vers à Rachel.

ques années ; je l'ai appris par les journaux.

Il ne reste qu'une personne qui m'a connue chez

Alfred de Musset, c'est M. Henry De La Rozerie, Président honoraire à la Cour des comptes.

Il existait en ce temps, à Paris, un certain Jacquot qui, sous le pseudonyme de Mirecourt, écrivit tant de vilaines choses sur ses contemporains.

Aux premiers mots du biographe de fantaisie demandant à M. de Musset des dates exactes, celui-ci lui répondit, avec une imprudente indignation :

— Vous voulez parler de moi, vous? C'est trop d'audace, je ne vous dirai rien.

— A votre aise, répondit l'auteur; mais, en ce cas, je vous éreinterai.

— Si je ne suis éreinté que par vous, peu m'importe! répondit le poète; vous n'êtes pas redoutable. Il faut une autre plume que la vôtre pour cela et je vous défends d'écrire une ligne sur moi.

Néanmoins, la biographie parut et le poète en eut l'impression la plus désagréable. Il voulait en demander raison à l'auteur; mais après réflexion, je proposai à M. de Musset de consulter quelqu'un.

J'allai voir Me Benoit Champy, bâtonnier des avocats, qui me dit que la moindre protestation de sa part mettrait en relief le malpropre petit livre; que Jacquot ne demandait pas mieux que d'être attaqué par un homme de la valeur de Musset, et à ce propos, il lui rappela l'aventure d'Émile de Girardin entamant un procès semblable, et n'arrivant, pour toute satisfaction, qu'à faire lire par le monde entier un pamphlet.

M. de Musset se rendit à ces excellentes raisons, mais il conserva un grand ressentiment à l'endroit du pseudo Jacquot-Mirecourt. Il écrivit alors :

Aujourd'hui tout le monde cherche une apparence de vérité, depuis le dramaturge, qui du moins vous amuse, jusqu'au biographe qui affiche votre nom (1) sur sa propre infamie, et qui profite du mépris qu'il inspire pour débiter ses plats mensonges, impunément, impudemment !

Je parlais un jour à Alfred de Musset, du curé de mon village ; entre autres choses je lui racontais qu'un dimanche, après les vêpres, le prêtre voyant ses paroissiens qui, réunis dans une grange, dansaient, sautaient les uns contre les autres sans aucune grâce, leur dit :

— Vous ne savez pas danser, vous avez l'air d'imbéciles ; je vais vous apprendre la valse.

Ce qui fut fait ; les plus hardis allèrent chez lui pour l'apprendre, et la montrèrent aux autres.

— Ce prêtre n'avait pas passé sa jeunesse au séminaire ? demanda M. de Musset.

— Non, pas entièrement. Il avait d'abord été sous-officier de dragons où son père était colonel. Ce dernier ordonnait un jour à son fils un exercice équestre qu'il ne voulut pas exécuter.

— Fais-toi prêtre, s'écria-t-il.

(1) Jacquot de Mirecourt avait reproduit le fac-similé d'une lettre d'Alfred de Musset à Augustine Brohan.

Il entra au séminaire et fut prêtre. C'est pour cela qu'il connaissait la valse.

Quand mon curé sut que j'étais chez un poète, il me demanda de lui faire lire quelques-uns de ses ouvrages.

M. de Musset lui envoya un exemplaire de ses œuvres qui firent le bonheur du curé et de ceux des environs.

Ce digne homme écrivit pour remercier M. de Musset et me dit à moi :

— Votre poète connaît le cœur humain.

M. de Musset, comme on le sait, ne pratiquait pas sa religion, mais pour rien au monde il n'aurait choqué quelqu'un dans ses idées et surtout une personne que ses paroles auraient pu influencer.

Un dimanche, M. de Musset eut besoin de la bonne. Apprenant qu'elle était allée à la messe, il me fit cette réflexion :

— Elle a raison, la pauvre fille, il ne faut pas l'en empêcher, au contraire ; elle est heureuse de croire et de prier. Pourquoi n'y allez-vous pas aussi à la messe ? On dira que je vous en empêche !

— Je ne peux pas, lui répondis-je ; chez vous on se couche trop tard, on ne dort pas assez. Le matin, après ma toilette, vient la vôtre ; ensuite je dois aller au marché et préparer le déjeuner ; il ne me reste pas de temps. Si pour vous ou pour moi il était utile de me montrer à l'église, je le

ferais comme je l'ai toujours fait quand je l'ai pu.

Un soir, au sortir du théâtre, M. de Musset fut abordé par un... M. Santiago, Espagnol ou Portugais, je ne sais, qu'il connaissait bien de vue pour l'avoir souvent rencontré. Ce monsieur paraissait un parfait gentilhomme, un viveur, très répandu parmi les boulevardiers ; ayant pris familièrement le bras de M. de Musset, ils se mirent à marcher en causant.

M. de Musset se laissait conduire et dit tout à coup :

— Je rentre chez moi et nous ne sommes plus dans le chemin de ma maison.

— Eh bien ! fit l'Espagnol, vous voilà à la porte de chez moi ; si vous voulez monter, je suis à l'entresol.

Le poète se laissa emmener. Il y avait une femme, on présenta M. de Musset, on causa ; tout en causant, on prit un jeu de cartes, on feignit de jouer, on retournait les cartes. Finalement on dit à M. de Musset, qu'il avait perdu *trois cents francs*.

— J'ai perdu, dit-il, sans avoir joué !

On lui présenta une traite à signer ; on l'en pria d'une manière telle qu'il n'y avait pas à refuser.

— Je ne sais pas ce qui me serait arrivé, dit-il, si je n'avais pas voulu le faire. On m'a bien averti, en sortant, que si je ne pouvais pas payer à l'échéance on me renouvellerait le billet.

— Si vous avez signé, observai-je, il faudra payer.

Quelques jours avant l'échéance du billet, le M. Santiago vint voir si l'on pouvait payer ou s'il fallait renouveler. Je répondis :

— Non, M. de Musset fera honneur à sa signature. Mais il tâchera à l'avenir de ne pas faire de mauvaise rencontre.

M. de Musset, à ma connaissance, ne jouait jamais d'argent.

Un soir, au café, avec un homme aimable, riche, un banquier je crois, il joua et perdit toute la soirée ; il perdit environ trois cents francs.

A la fin, ce monsieur, en parfait galant homme, lui dit :

— Vous savez, monsieur de Musset, que nous n'avons mis au jeu ni l'un ni l'autre et que votre perte est une pure plaisanterie. J'ai eu l'honneur de passer une soirée agréable avec vous ; vous aurez votre revanche quand il vous plaira.

Tout se passa en compliments de part et d'autre.

M. de Musset, en rentrant, me parla de sa soirée, me raconta qu'il avait perdu tout le temps, qu'en somme il avait passé une soirée fort agréable avec M. Worms de Romilly, et que l'on n'avait pas joué d'argent.

Au bout d'une quinzaine de jours, M. de Musset étant à la maison (il avait été souffrant et n'était pas encore bien rétabli), une lettre arriva, apportée par un grand gaillard qui ne me disait rien de bon.

Je ne le quittais pas des yeux.

Je remis la lettre à Monsieur.

Dans cette lettre, le banquier qui avait joué avec M. de Musset lui demandait les *trois cents francs* qu'il avait perdus tel jour en tel endroit désigné.

— Si M. de Musset ne peut pas donner le tout, qu'il donne au moins *deux cents francs*; on accepterait même *cent francs* si cela gênait trop M. de Musset.

Je dis à cet homme que je porterais moi-même la réponse à ce monsieur dans la journée.

— Si vous ne payez pas, répliqua l'homme, rendez-moi la lettre.

Je m'emparai de la lettre et refusai de la rendre.

M. de Musset ne comprenait pas qu'il avait devant lui un filou qui, ne réussissant pas, voulait ravoir la preuve du vol qu'il voulait faire.

Comme l'individu ne bougeait pas, j'ajoutai :

— Vous allez sortir plus vite que ça, et soyez content d'en être quitte à si bon marché !

Je parlai haut et le poussai contre la porte.

Quand il fut dehors, M. de Musset me dit :

— Vous l'avez mené rudement ; il est vrai qu'il avait l'air décidé, il voulait ravoir cette lettre, qui vient très bien de Worms de Romilly, voyez plutôt sa signature.

Nous la comparâmes avec une lettre de lui ; la lettre, la signature, tout nous parut vrai.

Je sortis dans la journée pour aller rue Tronchet voir M. de Romilly.

Je ne trouvai que Mme de Romilly qui fut stupéfaite en voyant cette lettre.

Elle me dit :

— C'est un faussaire qui vous l'a donnée, elle est très bien imitée. Mais mon mari n'est pas à Paris, il n'a jamais écrit cela. J'ai reçu ce matin un mot de lui, voyez plutôt : il est à Vienne, en Autriche.

Cette dame ajouta :

— Dites à M. de Musset que mon mari m'a parlé, en rentrant, de la soirée qu'il avait passée avec lui, et que M. de Musset avait continuellement perdu ; mais que le jeu n'avait été qu'une soirée agréable pour l'un comme pour l'autre. Rien de sérieux.

C'était déjà bien heureux d'avoir éconduit le voleur ; seulement il eût mieux valu le faire arrêter.

M. Alfred de Musset avait beaucoup d'amis. Néanmoins dans les dernières années de son existence, ils devinrent rares. Son caractère était changé ; les personnes qui lui avaient plu autrefois avaient cessé de lui agréer. Il jugeait les hommes et les choses d'une autre façon. M. Augier fut le dernier pour lequel il se dévoua. Quand il se présenta à l'Académie, M. de Musset en fut très préoccupé, car il désirait beaucoup qu'il fût élu.

Il transcrivait les votes et rapportait le résultat tel qu'il l'avait écrit, en faisant des barres à l'encre.

M. Augier venait très souvent. Quand Monsieur

le voyait arriver, son visage s'éclairait, il se promettait une bonne journée, car la visite entière était un feu roulant de bons mots, on sentait dans la maison comme de la gaieté.

Malheureusement, le matin même du jour où le sort d'Augier devait se décider, M. de Musset se trouva alité, souffrant.

Par bonheur j'avais invité dèsla veille M. Paul à déjeuner ; le plaisir d'avoir quelqu'un à table et l'intérêt qu'il prit à la conversation lui firent peu à peu oublier son mal ; à la fin du repas, il se trouva tout ragaillardi, et le désir d'être utile à Émile Augier aidant, il prit le bras de son frère pour se rendre à l'Académie. Ils arrivèrent juste au moment du vote. M. de Musset rentra tout joyeux. Il avait réussi et disait :

— Si je n'étais pas arrivé, ma seule voix aurait fait manquer l'affaire.

Parti malade, il revenait en bonne santé.

M. Alfred de Musset tenait beaucoup à ses amis.

Il aimait à sentir autour de lui une atmosphère de tendresse et d'affection ; c'était même chez lui un besoin.

Il se dévouait de tout son cœur à ceux auxquels il ouvrait sa maison et je crois que personne plus que lui ne pratiqua l'amitié.

Quand M. Augier m'envoya une place pour aller entendre son discours de réception à l'Académie (M. de Musset était mort depuis l'élection), il

m'avertit que j'aurais une déception ; il avait dû couper son discours précisément à l'endroit où il devait rendre hommage à Alfred de Musset.

Voici, Mademoiselle, un billet qui me restait par bonheur.

La séance vous réserve une déception. J'ai supprimé toute une partie de mon discours, et c'est précisément celle où je rendais hommage à notre cher de Musset ; c'est la seule chose que je regrette dans la coupure.

Compliments.

E. Augier.

Je considérai cela comme une ingratitude. Je pensais que mon poète n'aurait jamais consenti à retrancher de son discours un hommage à un ami mort.

M. Alfred Tattet fut son ami de jeunesse et aussi des derniers temps. Il n'était pas toujours d'accord avec M. de Musset. Celui-ci était devenu susceptible à l'excès et M. Tattet ne s'en rendait pas compte.

Un jour que M. Tattet était à la maison, pendant que j'habillais Monsieur, celui-ci me demanda de l'argent de poche pour sortir avec son ami. En sa présence je pris de l'argent dans le bureau et je fis remarquer qu'il manquait quinze francs.

Nous avions compté la veille, M. de Musset vérifia la chose et dit :

— C'est vrai, et cependant personne n'a touché à cet argent.

Ces Messieurs partirent ensemble ; je restai tout ennuyée de cette affaire.

Musset rentra le soir, il paraissait soucieux ; il finit par me dire :

— Mon ami Tattet, à propos de l'argent qui manque, m'a dit une chose qui m'a déplu : « Prenez-en votre parti, mon cher ; il faut vous figurer que nous sommes volés par nos domestiques comme dans un bois. » Après, il s'est mis à parler d'autre chose.

Je dis que M. Tattet pouvait avoir des domestiques voleurs :

— J'en ai vu de toutes sortes ; les siens n'ont peut-être pas toute sa confiance, mais je ne vois là rien d'offensant pour moi. Il n'y a qu'une chose qui me préoccupe, c'est que cet argent manque et que je ne peux pas savoir où il est passé.

Après la mort du poète, quand nous avons visité le bureau et la caisse avec M. Paul, nous trouvâmes au bout du tiroir les trois pièces de cent sous ; ces pièces étaient oxydées et empêchaient de retirer la caisse carrée où était la monnaie. M. Paul me dit :

— Il y a longtemps qu'elles sont là ?

Je lui racontai le jugement de M. Tattet et il me répondit :

— Mon frère n'avait pas de méfiance. Il eût été malheureux s'il avait dû compter.

— Mais, répliquai-je, je comptais pour lui les

recettes et les dépenses ; de cette manière on ne se trompe pas.

M. de Musset fut encore une fois déçu lorsque M. Tattet, voyant Marzo, s'écria :

— Oh ! quelle horreur de chien vous avez là ! Comment pouvez-vous garder ça chez vous ? Faites-le donc noyer, je vous donnerai un beau chien charmant, vous verrez.

Tout cela sonnait mal aux oreilles du poète, lui qui n'aurait pas voulu être la cause de la mort d'une mouche.

— Noyer mon chien ! Mais comment êtes-vous donc fait ?

Ces Messieurs ne furent pas d'accord et cela refroidit considérablement les relations...

Alfred Arago fut également un intime de la maison ; mais ce ne fut pas encore là une amitié sans nuage.

On rapporta un jour à M. Alfred que M. Arago tenait sur son compte des propos désobligeants.

M. de Musset qui était très sensible à toutes les blessures venant d'un ami écrivit sur-le-champ à M. Arago pour lui dire que tout était fini entre eux ; ce qui valut à M. de Musset cette bonne réponse :

Mon cher Alfred,

J'ai pour votre talent l'admiration que vous savez.

J'étais heureux, plus que je ne puis dire, de ce brin d'amitié que vous aviez bien voulu me donner ; je m'en parais avec orgueil, et j'aurais tenu sur votre compte des propos inconsidérés !...

Je le dis maintenant parce que j'en suis sûr; jamais ma bouche n'a proféré aucune parole offensante pour votre personne; laissez-moi donc protester de toutes mes forces contre une pareille imputation.

Maintenant, me serait-il échappé dans la conversation, entre amis communs, un mot mal rapporté, comme toujours, qui ait pu vous déplaire, je l'ignore; je viens, en tout cas, vous prier loyalement d'accepter mes excuses.

Dans certaines circonstances, j'ai la conscience d'avoir donné des preuves du dévouement que je vous ai voué — que ne m'est-il permis d'être plus explicite? Cela vous éclairerait tout à fait, j'en ai la conviction, et vous verriez que si j'étais fier, à bon droit, de votre amitié, je savais aussi comprendre les devoirs qu'elle imposait à ceux que vous vouliez bien en honorer.

Torts réels ou imaginaires, le jour où vous aurez pardonné vous aurez fait un heureux, je vous le jure.

Vous me retirez votre amitié, j'en suis profondément navré.

Quant à moi, je vous aimerai malgré vous.

Alfred Arago.

M. de Musset ne résista pas à tant de bonne grâce et l'on oublia tout grief de part et d'autre pour redevenir les bons amis d'autrefois.

Lorsque M. de Musset fut élu membre de l'Académie française, M. Arago fut un de ceux qui se réjouirent le plus sincèrement de cet heureux événement. Il écrivit à ce propos cette lettre fine et

spirituelle dont je retrouve le texte dans mes notes.

Mon cher ami,

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. En vous ouvrant la sienne, l'Académie a fait œuvre de justice ; ce n'est pas *Un Caprice* qui lui prend ; elle en est incapable...

On disait que jamais nous n'obtiendrions les palmes vertes, nous le voyons : *Il ne faut jurer de rien.*

Que d'Alfreds heureux en ce jour par 16 sur 28 !

1° Alfred de Musset ;

2° Alfred Tattet ;

3° Alfred Mosselmann,

Enfin votre très dévoué ami,

Idem ARAGO.

Non loin de l'appartement où M. de Musset habitait, rue du Mont-Thabor, 6, il y avait une remise de voitures. Le poète y trouvait un coupé, toujours le même, pour les jours de cérémonie.

Il y avait là certain cocher qui conduisait Monsieur avec la même jument nommée *Marquise*.

Il savait qu'on le préférait à tout autre.

Lorsque la reine d'Angleterre vint faire sa visite à l'empereur Napoléon III, M. de Musset fut invité à Versailles. Le cocher et la jument Marquise l'y conduisirent et le ramenèrent sans la moindre peine.

Cet attelage n'avait aucune apparence de vigueur, la bête, pas la moindre tenue de cheval bien dressé

mais elle avait conscience, ou plutôt, elle savait qu'on comptait sur elle.

M. de Musset lui parlait toujours avant de monter en voiture.

— Elle le connaît, me disait le cocher.

M. de Musset me raconta qu'à Versailles, en montant l'escalier, il entendit derrière lui un monsieur et une dame qui causaient tout familièrement. Le poète s'effaça dans une porte pour laisser passer le couple. C'était l'empereur et la reine Victoria qui passaient devant lui sans le voir.

Il me fit le récit de cette fête brillante de lumières. On avait soupé par petites tables. Il se trouva à souper avec Mme Fortoul, la femme du ministre de l'Instruction publique.

M. de Musset fut sollicité par M. Fortoul, qui laissa comprendre au poète qu'une pièce en vers ou en prose serait agréée aux Tuileries.

Le ministre avait, en causant, indiqué un sujet, le *Songe d'Auguste*, où Mécène conseille à son maître de chercher une nouvelle gloire en favorisant le culte des Muses.

M. de Musset se mit à écrire la pièce en vers; M. Gounod fit la musique sur les couplets. Il écrivit aussi un proverbe en prose, l'*Ane et le Ruisseau*.

Quand les choses furent prêtes, on envoya des Tuileries M. Conti qui, entre autres choses, parla un peu trop de rémunération. Le poète en fut froissé et le laissa comprendre. M. Conti s'en excusa.

La pièce prête, Monsieur se disposa à aller la lire aux Tuileries à Sa Majesté l'impératrice.

M. de Musset alla prendre au Théâtre-Français M. Arsène Houssaye. Là, on examina le poète comme pour s'assurer de la correction de sa tenue, de sa toilette. Tout leur parut en règle. S'apercevant de cet examen, Monsieur en fut humilié, sans toutefois le montrer.

Arrivés au château, ils furent reçus au bas de l'escalier par M. Conti qu'on avait envoyé à leur rencontre.

C'était trop de cérémonies et le poète en fut *étonné*.

Il commençait à être un peu nerveux.

Il lut pourtant sa pièce très bien pour commencer; mais, au milieu d'une scène importante, un personnage entra sans être annoncé ni attendu. Il y eut salutations, chuchotements. Le poète s'arrêta, ferma son manuscrit, dit quelques paroles...

M. Houssaye reprit :

— C'est une majesté aussi, M. le baron de Rothschild.

Après ces quelques mots, il reprit sa lecture.

Très agacé, M. de Musset lisait sa pièce avec la bonne volonté d'aller sans interruption jusqu'au bout.

Mais ce n'était pas fini. Un perroquet qui jusque-là n'avait rien dit, se mit à crier et à rire. Cela acheva de désarçonner le malheureux lecteur qui néanmoins finit de lire sa pièce.

En sortant du château, une actrice l'arrêta au passage, le priant de la dispenser d'accepter le rôle qu'on lui destinait dans la pièce qu'on venait de lire.

C'en était trop !...

M. de Musset lui dit :

— Madame, il ne vous sera fait aucune violence ; vous ne jouerez ni dans cette pièce, ni dans aucune autre de moi.

Elle remercia le poète par une belle révérence : c'était Mlle Plessy.

Ce fut la fin de la journée.

Mon bon et cher poète pleura en me racontant ses déboires.

J'en fus navrée.

X

Le 13 avril 1857, la dernière partie de piquet qui fut jouée entre Alfred de Musset et M. Desherbiers donna lieu à une étrange contrariété.

Il faut que l'on sache qu'au jeu de piquet marqué, ou piquet des curés, on ne jouait pas d'argent; mais il est certain qu'à la fin de la soirée celui qui avait perdu n'était pas content.

Le jour où fut jouée cette dernière partie, M. Desherbiers eut le malheur de se tromper en donnant les cartes. Dans la soirée, il y eut trois *maldonnes*.

M. de Musset, sans rien dire, quitta la table de jeu et passa dans sa chambre.

Ne le voyant pas revenir, j'allai voir ce qui lui arrivait.

Il était triste, fâché; il commençait à se déshabiller, il se coucha sans revoir son oncle. Il me dit :

— Trois fois *treize* cartes dans une soirée, ce n'est pas tolérable !

M. Desherbiers, à qui je vins dire la chose, me répondit :

— C'est la vérité, je me suis trompé trois fois, j'en suis désolé ; si Alfred se fâche pour ça, je n'y puis rien.

Et il partit sans dire bonsoir.

Quand M. Desherbiers arrivait pour dîner, il laissait son chapeau dans l'antichambre et se coiffait avec le képi de garde national du poète ; cela lui était commode.

En quittant, ce soir-là, la rue du Mont-Thabor, il ne pensa pas à prendre son chapeau et arriva chez lui avec le képi. Sa bonne crut son maître fou. Elle rapporta le képi le lendemain. Je lui dis que M. Alfred était malade.

Effectivement, il avait la fièvre ; je passai la nuit à le soigner. Le lendemain il fut un peu mieux ; toutefois, il ne put rien manger. Il ne supportait pas d'être couché étendu dans son lit. Il fallait qu'il fût presque assis, appuyé contre ses oreillers ; son cœur le faisait souffrir. Les palpitations étaient fréquentes et douloureuses.

Plusieurs jours se passèrent sans amélioration.

On ne vint pas le voir.

Son état ne paraissait pas plus grave, mais n'avait pas l'allure des maladies précédentes.

Quelquefois il avait le délire, mais un délire calme ; il me parlait de ses amis morts.

Je ne voyais personne à qui parler. Les amis étaient plus rares encore, la famille absente.

Seule à le veiller la nuit, j'avais perdu le sommeil.

Monsieur dormait le matin entre six et huit heures. Je profitais de ces moments pour ranger la chambre sans bruit et faire ma toilette.

Quand il s'éveillait, il me trouvait prête à lui servir son déjeuner et lire les journaux, quand il pouvait, sans trop de peine, les entendre. Quelquefois, il m'interrompait :

— Je souffre, Adèle, prie pour moi ; tu sais prier, toi !

— Je prie pour vous sans vous le dire ; c'est tout ce que je peux faire, car je suis seule ; je vous entends vous plaindre : je prie. J'ai confiance et j'espère chaque jour que vous serez mieux.

Après ces grandes palpitations, Monsieur s'endormait, et, en s'éveillant, il parlait de ses amis qu'on ne voyait pas.

Il me disait de lire :

— Je n'entends pas bien, mais le bruit de ta voix m'endort.

Un matin, je lisais un feuilleton, du 27 avril 1857, de Théophile Gautier, où étaient les vers suivants :

Rien n'appartient à rien, tout appartient à tous.
Il faut être ignorant comme un maître d'école
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne ici-bas n'ait pu dire avant vous.
C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

Il m'interrompit et me dit :

— Ce sont des vers de moi que tu lis.

— Vous me dites que vous n'entendez pas, et pourtant vous avez reconnu vos enfants.

— Oui, je les ai reconnus.

Un jour, à une époque déjà éloignée, M. Alfred de Musset me dit en rentrant qu'il ne pourrait plus demeurer chez lui.

— Je ne coucherai pas ici ce soir.

— Pourquoi, monsieur, ne coucherez-vous pas ici?

— Parce que l'on monte un piano chez la dame qui habite au-dessus de moi. Il me sera impossible d'entendre tapoter sur un piano continuellement, surtout si ce sont des enfants qui commencent à étudier.

Je descendis demander à la concierge, pour savoir ce qu'il en était.

Elle me dit que c'étaient deux dames, la mère et la fille, qui louaient l'appartement d'où sortait le duc d'Albe :

— La demoiselle a l'air très malade, je la crois poitrinaire. Je ne pense pas qu'elle joue beaucoup de piano.

Je répétai à M. de Musset ce que l'on m'avait dit, excepté la maladie de la jeune personne.

J'ajoutai qu'elle ne jouerait pas souvent. Effectivement, il se passa des semaines sans qu'on entendît rien et l'on ne pensait plus à cela quand, un

après-midi, M. de Musset, en traversant le salon pour sortir, entendit jouer cette dame.

Il posa son chapeau et sa canne, s'assit et me fit signe d'écouter.

Quand le morceau fut fini, il me dit :

— C'est beau, et bien supérieurement exécuté ; c'est le *Roi des Aulnes*. Si cette dame joue quelquefois, je ne sortirai plus.

Il ne l'entendit pas souvent, mais toujours avec grand plaisir.

Dans sa dernière maladie, le poète était devenu sourd; et nous disait :

— Ecoutez les belles choses que joue cette dame.

M. Paul n'entendait rien et le malade répétait :

— Tu n'as jamais rien entendu de pareil, c'est divin !

Un instant après, M. de Musset me parlant toujours de la musique qu'il entendait, demanda :

— Comment s'appelle cette dame qui joue si bien ?

Je courus le demander à la concierge qui me répondit :

— C'est Mlle d'Artigo. Ces dames sont parties il y a longtemps et il y a plus de six mois que la jeune fille est morte.

Cela peut sembler étrange et tendrait à faire croire que M. de Musset voyait et entendait réellement des choses qui échappaient à la connaissance de ceux qui étaient autour de lui.

Je reçus un jour une lettre de Mme de Musset où elle me demandait des nouvelles de son fils. — Je ne devais jamais lui dire qu'il était malade. — M. Alfred l'aperçut et me dit :

— Cette lettre est de ma mère. Ah! elle m'aimait beaucoup, autrefois, mais ils l'ont éloignée de moi. Ils l'ont accaparée à Angers.

— Votre mère vous aime encore mieux que tous les autres; croyez-le.

— Autrefois, c'était le bon temps! Elle mettait des fleurs dans ma chambre et je les trouvais en rentrant.

Les palpitations fatiguaient beaucoup mon pauvre malade. Il me demanda du sirop de morphine pour calmer ses douleurs.

J'allai chez le pharmacien le plus voisin, M. Lefébure, rue d'Argenteuil.

Il me fit remarquer qu'il ne serait pas prudent de laisser ce sirop auprès du malade.

M. de Musset ne m'en demanda jamais; d'ailleurs je l'avais rendu inoffensif en y substituant de l'eau avec du sirop de gomme.

Il disait à son frère, lorsqu'il se trouvait là, et qu'il remarquait le flacon :

— Il suffit que j'aie ce sirop; je ne m'en sers pas, mais il me rassure.

Un jour, pour le distraire, je lui dis :

— La première fois que je sortirai, je vous rapporterai une robe de chambre, la vôtre est trop vieille.

Il hésita un moment :

— Une robe de chambre?... Il n'y aura rien dedans!

Cette parole me frappa, j'en fus ébranlée; je fis comme si je n'avais rien entendu, j'étais anéantie!

A partir de ce jour, je fus bien affligée. Je ne voulais pas qu'il s'en aperçût, je me sentais observée, je me contraignais, c'était pénible!...

Quand M. de Musset me parlait un peu je faisais des projets comme s'il avait dû se lever dans quelques jours.

Dans ces mêmes moments, il me demanda :

— Si le Père de Ravignan venait (1), faudrait-il le faire entrer?

Je compris qu'il m'interrogeait autant du regard que de la parole; connaissant son extrême sensibilité, je répliquai :

— Ce ne serait pas le moment, il vaudrait mieux attendre que vous soyez debout, que vous soyez muni de toutes vos forces pour vous entretenir avec ce grand esprit. Alors je demanderais la per-

(1) M. de Musset avait eu des entretiens avec le Père de Ravignan.

Je trouve dans un catalogue de vente d'autographes :

« RAVIGNAN (X. de), le célèbre prédicateur, L. a. s.; jeudi, 3/4 de page in-8°.

« Curieuse épître où il (le Père) lui mande qu'il sera heureux de le revoir :

« Je demande instamment à Dieu de bénir les rapports que « nous devons avoir ensemble et qui me seront si précieux. »

mission d'assister à votre entretien avec cet homme célèbre.

Il me dit en souriant :

— Elle vous serait peut-être accordée.

Je compris que ma réponse avait porté juste, car la figure de mon pauvre malade était changée, devenue presque réjouie.

Il reprit :

— Tire-moi de là, Adèle ; tu m'as guéri tant de fois! Si tu réussis, nous irons habiter la campagne.

Puis au bout d'un instant :

— Mais nous n'avons pas d'argent.

— De l'argent, répondis-je, j'en trouverai ; je sais où il y en a. Je ne prends jamais tout chez M. Guyot (c'était l'agent des auteurs dramatiques) ; quand je voudrai mille francs, il nous les donnera. Vous avez été plus malade autrefois ; eh! bien, nous en sommes toujours sortis. J'ai beaucoup d'énergie, de volonté, il faut que le mal me cède, vous verrez ça!...

Après ces instants d'espoir, il reprenait pour quelque temps vigueur et santé ; j'espérais et lui aussi.

Mais les syncopes revenaient anéantir nos projets, nos espérances. Après ces grandes souffrances, pendant un peu de sommeil, il rêvait tout haut, disant :

— Mon pauvre Tattet, je vais te rejoindre.

Je me décidai à écrire à M. Paul de Musset, à

Angers. J'écrivis aussi à l'Institut. Ces Messieurs vinrent le voir.

M. Paul arriva; l'Institut envoya deux médecins et plusieurs Académiciens.

Comme le poète connaissait son mal, il ne voulut rien faire de ce qu'on lui ordonna. Il dit :

— Ils ne peuvent ni diminuer mon cœur, qui est trop gros, ni agrandir la place où il se meut. De tout ce qu'ils m'ordonnent, je prendrai le bain de gélatine.

A l'arrivée de M. Paul, mon malade se trouvait beaucoup mieux; je regrettais de l'avoir dérangé.

Le bain de gélatine fut apporté auprès du lit du malade. M. Paul était là. Il dit à son frère :

— Je t'aiderai à te mettre dans la baignoire.

M. Alfred refusa :

— Non ; elle m'y mettra seule, *elle est forte*.

Ce fut un mot magique. J'eus la force de prendre mon malade, de le mettre et de le maintenir dans la baignoire, le temps de faire le lit, de le chauffer. Je remis alors le malade dans un drap chaud, ce qui lui déplut, car, en l'essuyant, le drap s'était rabattu sur sa figure. Il le rejeta et j'entendis ces mots :

— Pas encore !...

Après ce bain qui ne lui fit ni bien ni mal, je me demandais comment j'avais pu prendre cet homme, qui (contrairement à ce que l'on a prétendu) n'était ni mince ni maigre, le mettre dans la baignoire, l'y maintenir, l'en retirer et le re-

mettre dans son lit. M. Paul ne pouvait le comprendre.

Je fus témoin le lendemain d'un phénomène qui nous parut bien surprenant. Dans un instant de repos, de somnolence, M. de Musset s'éveilla et regarda autour de lui. J'étais avec ma sœur, nous étions cachées à la vue du malade par les rideaux. Il crut être seul, il allongea le bras pour sonner. *Sa main resta à vingt centimètres du cordon de sonnette* et retomba sur le lit. Néanmoins, la sonnette retentit et la bonne entra :

— Monsieur a sonné ?

Le poète répondit :

— Je croyais être seul.

Ma sœur avait vu comme moi ce mouvement :

— Mais il n'a pas touché le cordon de la sonnette !

Je lui dis que je l'avais vu aussi...

M. Paul revint de déjeuner. M. Alfred lui demanda ce qu'il avait mangé.

— Toujours la même chose : deux œufs à la coque et une côtelette. J'ai bu de ce bon vin blanc d'Anjou que notre sœur m'envoie.

— Ah ! il me semble que j'en boirais bien; tu aurais dû m'en apporter un peu.

— Avec ta fièvre, ce serait de l'huile sur le feu.

— La Palice n'aurait pas mieux dit, répondit Musset.

Il y eut un long silence. M. Alfred ferma les yeux et M. Paul le quitta.

Il ne dormit pas longtemps. En s'éveillant, il me dit :

— Ma sœur lui envoie du vin blanc, ma mère lui a brodé un fauteuil...

— Vous rappelez-vous n'avoir pas voulu des meubles que Mme de Musset voulait vous donner ?

— Oui, il me semblait que je la perdais, que c'était un héritage. Mon frère a tout accepté ; il est ainsi fait.

Après chaque syncope, M. de Musset reposait un peu. Je l'entendais rêver péniblement. Le sommeil était plutôt fatigant. Il se réveillait très inquiet et regardait autour de lui... Il me dit un jour :

— Adèle, suis-je chez nous ? Ne suis-je pas dans une maison de santé ?

— Vous êtes chez vous, dans votre chambre. Voyez plutôt vos petits animaux, le chien, le chat.

— Ah ! oui, c'est vrai ; je viens de rêver... j'étais malheureux. Il y a encore une chose que je voulais te demander : suis-je marié ?

— Non, vous n'êtes pas marié... Pourquoi demandez-vous tout cela ?

— Si j'étais marié, ma femme, me voyant malade, aurait peur ; elle me mettrait sous la coupe d'un médecin qui, sous le prétexte de me soigner, me rendrait fou. Dans une maison de santé, je ne pourrais pas vivre. J'ai toujours peur que l'on m'y mette. Dis-moi que tu ne me quitteras pas.

— Je ne vous quitterai pas, cela me serait impos-

sible. Si vous mourez le premier, je ne vous quitterai qu'au cimetière.

— Tu viendras m'y voir ; *il faut aller voir les morts.*

Il était convenu depuis longtemps, et je le lui avais promis, que je le mettrais moi-même dans le cercueil, qu'on le garderait mort le plus longtemps possible et que je lui ferais pratiquer par le chirurgien une incision au bras. Il craignait, depuis Venise, d'être enterré vivant.

Les dernières heures de la vie, pour Alfred de Musset furent des heures de joie et d'apaisement.

« Le divin Platon pensait que certaines âmes privilégiées entendent avant le trépas les accords d'une musique céleste. » Ce fut le cas d'Alfred de Musset.

Le 1er mai, M. Paul de Musset était là ; son frère le voyant prendre son chapeau pour partir, me dit :

— *Il faut qu'il reste.*

M. Paul vint s'asseoir auprès du lit du malade. Je m'éloignai, pensant qu'ils avaient quelque chose à se communiquer. M. Alfred ajouta :

— *Elle aussi.*

Je me rapprochai. En se soulevant pour parler, il fut pris d'une syncope qui fut longue et douloureuse. Ensuite il s'endormit d'un sommeil calme et tranquille, au point qu'à dix heures et demie M. Paul partit, nous disant :

— Je crois que vous aurez une bonne nuit.

Je restai avec ma sœur, Mme Chardot, qui veillait le malade, le changeait de place, tenant les oreillers. Il s'éveillait, souriait à plusieurs reprises; il pressait ma main, ce qui ne lui était jamais arrivé; puis il prit mes deux mains, cherchant à me rapprocher de lui. Ma sœur me dit:

— Il veut te parler.

Je lui répondis:

— Il pense à quelqu'un qui lui est bien agréable, laissons-le tranquille.

Nous le croyions tout à fait mieux.

Il y avait vingt jours que je n'avais pas dormi. Je fus prise d'un sommeil invincible. J'étais bien endormie quand ma sœur m'éveilla vivement, me disant que Monsieur avait la respiration courte. Je me levai du fauteuil, m'approchai pour le voir; j'employai l'éther, l'ammoniaque. Rien ne servit: c'était fini. Je reçus son dernier soupir.

Il était trois heures du matin.

Après sa mort, la figure d'Alfred de Musset était rayonnante de tranquillité, j'oserai dire, de bien-être. Il nous quitta, nous échappa, au moment où nous le croyions mieux.

Cela suffit à expliquer comment M. Paul n'était pas là au moment de la mort de son frère.

Ma sœur, Mme Chardot, courut rue des Pyramides l'avertir. Il voulut qu'elle l'attendît.

Je restai une heure seule auprès de mon pauvre mort.

M. Paul me dit qu'en parlant de la mort de son frère à M. de Lamartine, il lui avait fait part de l'appel qu'avait fait le mourant pour nous réunir près de son lit. C'est, pensait-il, que se sentant mourir, il avait l'intention de dire quelque chose de moi ou pour moi, c'est pour cela qu'il nous avait appelés tous les deux près de son lit.

M. Paul partit de là pour me dire qu'il allait faire tout son possible pour que j'obtienne une pension, soit sur les pièces de théâtre, soit sur la réimpression des livres.

Le soir M. Paul nous demanda si nous voulions quelqu'un pour veiller avec nous. Je répondis :

— Non. Nous l'avons soigné pendant sa maladie et nous désirons le veiller seules. (Ma sœur et la bonne.)

Je pensais aussi combien il avait horreur des gens inconnus. Si quelqu'un avait touché seulement à son lit, je ne l'aurais pas supporté.

Dans cette première veillée, vers une heure du matin, on sonna à la porte. J'allai ouvrir, pensant que c'était quelqu'un de la famille.

C'était un tout jeune homme qui sanglotait et qui demanda à voir Alfred de Musset.

— Vous savez sans doute qu'il est mort?

— Oui, je sais : je voudrais le voir.

Ne sachant à qui j'avais affaire et pour que le jeune homme n'insista point, je lui répondis :

— Non, en ce moment ce n'est pas possible; la famille en pleurs est réunie dans le salon qui pré-

cède la chambre mortuaire; je n'oserais pas vous annoncer, mais revenez demain, à l'heure que vous voudrez; vous le verrez, je vous l'assure.

Ce jeune homme me remercia de la promesse que je lui faisais, et, au moment où il allait se retirer, il me vint à la pensée de lui demander son nom. Il me répondit :

— Je me nomme Villiers de l'Isle-Adam.

Une fois le visiteur parti, très effrayées, nous jugeâmes à propos de nous adjoindre quelqu'un pour la nuit suivante, et surtout de ne pas ouvrir la porte la nuit.

Le visiteur nocturne ne revint pas le lendemain, mais je n'ai pas oublié le nom de celui qui, à son tour, devait devenir un charmant poète.

M. Buloz, qui avait eu des rapports de diverses sortes et de longue date avec Alfred de Musset, vint le lendemain de sa mort voir, pour la dernière fois, celui qu'il négligeait depuis longtemps.

Il pleura en le regardant sur son lit et dit :

— Ah ! je le regrette. Il est beau ; je l'aimais comme mon fils.

Il reprit :

— Vous êtes là depuis longtemps? vous ne l'avez jamais quitté?

La cérémonie de l'enterrement d'Alfred de Musset se fit à Saint-Roch.

J'avais promis de ne le quitter qu'au cimetière.

M. Paul me dit :

— Vous resterez à côté de moi.

Il faut que je mentionne que, à cette époque, les femmes n'allaient pas, comme aujourd'hui, aux enterrements; au point qu'un homme de l'église vint pour me faire retirer d'autour du catafalque. M. Paul lui dit :

— Il faut qu'elle reste là ; elle représente la maison.

Il n'y avait ni fleurs, ni couronnes sur le cercueil; mais l'habit, l'épée, le bicorne d'académicien et la croix de la Légion d'honneur.

J'ai éprouvé une douleur physique et morale telle que, au moment où l'on emporta le cercueil, je me sentis entraînée et prête à perdre l'équilibre.

Depuis j'ai éprouvé, à cette époque de l'année, pendant plus de vingt ans, une souffrance indéfinissable, qui ne me quittait que vers le mois de juin.

A cet enterrement il y avait beaucoup de monde; bien des personnes durent rester debout; mais on ne suivit pas le poète au cimetière.

Alfred de Musset n'était pas cet homme aimé des foules

Qui traîne à ses talons tous les sots d'ici-bas.

DEUXIÈME PARTIE[1]

A M. Alfred de Vigny

17 décembre 1829.

Mon cher Monsieur,

Puis-je espérer que vous voudrez bien venir entendre ces malheureux poèmes que je me propose de lire?

Vous y trouverez de nos amis et vous nous ferez grand plaisir. Je ne puis que vous renvoyer l'exhortation que vous m'avez envoyée, adressée pour *Othello:* « *Venez, brave cœur!* » Non qu'il s'agisse d'un danger, mais il ne s'agit pas moins d'un secours; et c'est surtout le vôtre que j'invoque, car vous êtes mon père *in litteris.*

Alfred de Musset.

(1) « La correspondance d'Alfred de Musset, écrit M. Maurice Clouard, à côté des détails biographiques qu'elle renferme et de sa valeur littéraire, offre ceci de particulier que le poète se laisse voir tel qu'il était dans la vie intime; obéissant à l'impression du moment, il écrit sans affectation, sans pose, mettant son cœur et son esprit à nu. »

« Le jour où ses lettres seront connues, bien des jugements portés sur lui devront être réformés. »

C'est pour cela que je donne toutes les lettres que je trouve, et qui ne sont pas dans le volume posthume.

Au Même

Que vous êtes bon d'être venu, et que je vous remercie de votre livre, dont j'ai déjà dévoré la tête, c'est-à-dire la préface ! Que j'y ai vu de belles et larges pensées, si vraies, et au fond de tout un peu tristes !

Le plaisir de vous lire vaut celui de vous voir. Et je me propose l'un par l'autre.

Votre tout dévoué de cœur.

Alfred de Musset.

1830

Au Même

Je suis comme les femmes enceintes, qui croient toujours que leur dernier enfant sera le plus beau et qui, au milieu d'une lignée de hiboux, croient avoir l'Apollon du Belvédère dans le ventre; c'est ce qui fait que je n'ai point usé ou abusé de votre bonne et utile amitié.

Je suis, hélas! en travail d'un dernier monstre que les naturalistes de la littérature expliqueront comme ils pourront, et, au lieu de le mettre dans un bocal d'esprit de vin, je le tire par les jambes... Aussitôt l'accouchement, j'espère que vous me permettrez d'en appeler à cette promesse que vous me rappelez d'une manière si aimable, et de vous voler quelques heures de poète pour les rêveries d'un oisif qui est tout à vous de cœur et d'esprit.

Alfred de Musset.

1831

A MM. les Directeurs de « l'Europe littéraire »

Messieurs,

Je serai très heureux de pouvoir entrer pour quelque chose dans la rédaction de votre nouveau journal. En acceptant la proposition que vous avez bien voulu me faire, je vous remercie d'avoir associé mon nom à une entreprise pour le succès de laquelle tous les hommes de bon sens doivent faire des vœux, et tous les artistes des efforts.

Agréez, Messieurs, l'expression des sentiments les plus distingués de votre bien dévoué serviteur.

Alfred de Musset.

Paris, le 23 novembre 1832.

A M. Buloz

Lundi, 18 août 1834.

Mon ami, ma mère me donne de quoi aller aux Pyrénées, et je vais partir. Dites-moi si vous croyez pouvoir, quand je serai là-bas, m'envoyer quelque argent. J'y vais pour travailler, je vous donnerai d'abord les vers que je vous ai promis, vous aurez ensuite et bientôt mon roman. Je m'engagerai, si vous voulez, à un dédit pour une époque que vous fixerez et à laquelle vous recevrez le manuscrit entier, à moins de maladie grave, auquel cas tout vous sera fidèlement rendu. Répondez-moi un mot ou venez me voir si vous avez le temps ; mais tout de suite, car je ne serai pas ici vendredi.

Tout à vous.

Alfred de Musset.

A M. Tattet

12 novembre 1834.

Tout est fini. Si par hasard on vous faisait quelques questions, comme il est possible qu'on vous soupçonne de m'avoir parlé; si, enfin, peut-être, on allait vous voir pour vous demander, à vous-même, si vous ne m'avez pas vu, répondez purement que non, que vous ne m'avez pas vu, et soyez sûr que notre secret commun est bien gardé de ma part. J'irai vous voir bientôt.

A vous de cœur.

Alfred de Musset.

A M. Liszt

Le 20 juin 1836.

Votre lettre, mon ami, m'a fait double plaisir, d'abord littéralement parlant, et ensuite, et surtout, parce que votre bon souvenir me fait espérer que cette courte poignée de main que nous nous sommes donnée en passant ne sera pas la dernière.

Le livre dont vous me parlez n'est qu'à moitié une fiction et assurément, comme vous le dites, il pourrait et devrait être plus long. Je ne crois pas pourtant donner jamais des frères à ces deux volumes, par la même raison que je ne les corrigerai pas, comme j'en avais d'abord l'intention.

Ces sortes d'ouvrages, intéressants ou non, sont en dehors de l'art; ils ne me semblent pas assez vrais pour des mémoires, à beaucoup près, et pas assez faux pour des romans. Le lecteur doit chercher en vain l'attrait d'une réalité qui lui échappe à chaque instant, tandis que le pauvre auteur, tout nu derrière un manteau troué en mille endroits, sent la critique au vif et reçoit les estocades précisément là où il se découvre.

Aborder, d'ailleurs, le monde tel qu'il est, dire les choses, est impossible... Je n'ai jamais pu lire les *Confessions* de Rousseau sans dégoût. Pour des mémoires, c'est différent; la mort absout et les hommes n'y sont plus; mais, en revanche, le men-

songe a beau jeu. Que la partie que vous me proposez, d'aller vous voir un instant à Genève, aurait de charme pour moi, mon ami, et que je me sens seul, triste et... Parisien, en pensant que, probablement, ça ne sera pour moi qu'un de ces rêves heureux que je ne fais jamais qu'à demi ! Si vous demandiez ce qui me retient, je ne saurais que vous répondre, et tant de raisons m'attireraient au contraire !

Je me demande si mon cœur est trop jeune ou si ma tête est trop vieille, je me sauve du boulevard Italien et je vais pousser des « ouf » à Montmorency : demi-verdure, demi-nature, demi-plaisir, demi-ennui, et tout à l'avenant, de fractions en fractions, jusqu'à la dose infinitésimale, voilà tout — ἐμοὶ — autre chose qui est la même chose, un quart d'heure là, autant ici — beaucoup de fumée de cigarettes — beaucoup de grandes et d'éternelles, d'irrévocables déterminations d'un jour, un tant soit peu de vrai et de bon, par moment volé au hasard. Voilà ce qui m'empêche de partir. Si j'y vais, ce sera avant le 15 juillet. Sinon, moquez-vous de moi et rions ensemble. Mais à Paris, à Naples ou à Genève, tendez-moi toujours la main, mon cher Franz, et gardez-moi un peu d'affection vraie, la seule sauvegarde dans les sentiers perdus.

A vous de cœur.

Alfred DE MUSSET.

Au Même

Novembre 1836.

Je voulais aller vous voir aujourd'hui, mon cher Liszt, et je n'ai pas pu.

J'avais chargé, l'autre jour, à l'Opéra, votre petit archidiacre d'une commission pour vous, et je ne sais s'il s'en sera souvenu.

Je voudrais que vous fussiez assez aimable pour me prévenir quand vous compterez voir Belgiojoso. Les récits qu'il m'a faits de votre matinée chez lui m'ont donné bien des regrets de ne pas m'y être trouvé. Mais je ne manque que les bonnes choses. Si donc vous aviez le dessein de revoir bientôt *Il nostro principe*, souvenez-vous, en même temps, d'un autre ami, je vous prie.

Vous trouverez peut-être dans la prochaine Revue une lettre à *Cotonnet* sur les humanitaires.

J'espère que vous en rirez, vous et vos amis, et que nous ne nous brouillerons pas pour les boutades d'un provincial.

A vous de cœur.

Alfred de Musset.

A M. Arsène Houssaye

Mon cher Houssaye,

Vous me faites, mon cher maître, honneur et plaisir; vous savez de quel prix a toujours été pour moi votre bienveillante sympathie et je ne manquerais certainement pas une si aimable occasion de vous en remercier une fois de plus.

Alfred de Musset.

1842

Au Même

Je ne prétends pas être joué quatre fois par semaine, mais je ne pourrais l'être moins que deux fois en quinze jours. Si, au contraire, vous gardez contre moi et ma pièce le ressouvenir de quelques difficultés survenues au mois de janvier dernier (et dans lesquelles j'ai reconnu avoir tort), vous concevez que je dois m'abstenir, mais vous me permettrez d'ajouter que c'est vous souvenir bien longtemps d'un tort convenu et en témoigner une rancune un peu forte et à mon nom et à ma bourse.

Tout à vous.

Alfred de Musset.

1851

Au Même

Mon cher ami,

J'ai reçu les deux billets de cinq cents francs, *l'un signé* Soleil, l'autre signé Houssaye.

Je ne sais pas celui que j'aime le mieux.

A vous toujours.

Alfred de Musset.

1851

A M. Etienne Carjat (1)

Monsieur,

Le goût des gens d'esprit ne m'a jamais fait peur; faites de moi ce qu'il vous plaira.

Alfred de Musset.

22 janvier 1857.

(1) En réponse à une demande d'autorisation de publier un portrait-charge dans le *Diogène*.

A M. David d'Angers

Mon cher David,

Je suis allé chez Micheli pour avoir de vos médailles. Il demande une autorisation de vous pour cela. Soyez assez bon pour m'envoyer deux mots de votre main pour Micheli et pour votre petit Cardillac des Enfants-Rouges.

Vous obligerez votre dévoué de cœur.

Alfred de Musset.

A M. Auguste Barre

Mon cher ami,

Je vous écris de chez Rachel, qui me garde à dîner, aussi ne m'attendez pas ce soir; à bientôt.

A vous.

Alfred de Musset.

J'ai ébauché une belle petite chatte. J'ai employé d'abord un couperet de cuisine, puis mes mains, puis vos petits bâtons. J'ai tout lieu de croire que ce sera admirable, mais dans ce moment-ci mon idéal a encore un torticolis et une fluxion.

Venez donc voir ça.

A. de M.

A M. Alfred Tattet

Votre lettre, mon cher ami, est arrivée comme je n'étais plus à Paris, ce qui fait que ma réponse est en retard de quelques jours. Pour ce qui regarde Mme *** (l'affaire personnelle à Alfred Tattet), je crois que ce que je peux vous dire de mieux c'est qu'il y a huit ou neuf mois, j'étais où vous êtes, aussi triste que vous, logé peut-être dans la chambre où vous êtes, passant la journée à maudire le plus beau, le plus bleu ciel du monde et toutes les verdures possibles; je dessinais de mémoire le portrait de mon infidèle; je vivais d'ennui, de cigarettes et de pertes à la roulette; je croyais que c'en était fait de moi pour toujours, que je n'en reviendrais jamais. Hélas! hélas! comme j'en suis revenu! Comme les cheveux m'ont repoussé sur la tête, le courage dans le ventre, l'indifférence dans le cœur par-dessus le marché! Hélas! à mon retour, je me portais on ne peut mieux; et si je vous disais que le bon temps, c'est peut-être celui où on est chauve, désolé et pleurant! Vous en viendrez là, mon ami; je vous plains aujourd'hui bien sincèrement parce que vous souffrez.

Quand vous serez guéri, vous n'en serez pas fâché, soyez-en sûr, tout ce qui fait vivre est bon et sain. Je vous promets de vous tenir au courant de tout ce que je pourrais savoir...

Je travaille à force. Comptez-vous rester à Baden?

Adieu. Je suis à vous.

Alfred de Musset.

Au Même

J'apprends, mon cher Alfred, que vous avez manqué plusieurs fois à votre parole que vous m'aviez donnée de garder le silence sur tout ce qui s'est passé en Italie; cela m'a fait beaucoup de peine, d'abord pour vous, qui manquez à votre promesse, ensuite pour moi, qui ai cru, pendant plus de quatre ans, avoir un véritable ami.

Tout à vous.

Alfred de Musset.

A M. Boucoiran

Monsieur Boucoiran,

Je sors de chez Mme Sand et on m'apprend que Madame est à Nohant. Ayez la bonté de me dire si cette nouvelle est vraie. Comme vous avez pu savoir quelles étaient ses intentions, et si elle ne devait partir que demain, vous pourriez peut-être me dire si vous croyez qu'elle ait quelques raisons pour désirer de ne point me voir avant son départ. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, dans le cas où cela serait, je respecterais sa volonté.

Alfred de Musset.

A M. Charpentier

Mon cher ami,

Je vous envoie le catalogue de l'*Assemblée*, où vous trouverez quatre ou cinq romans de mon frère annoncés sous mon nom; vous m'avez dit que vous vous chargeriez de demander la rectification. J'aimerais mieux, en effet, que vous me rendissiez ce service, attendu qu'il est délicat pour moi de parler de mon frère.

D'ailleurs, votre position, étant *mon Éditeur*, vous donne, il me semble, toute espèce de droit. Car c'est, au bout du compte, une sotte tromperie qui est toujours préjudiciable; le public peut nous croire complices.

Si vous voulez bien vous en charger, tenez-moi au courant, parce que si on ne rectifie pas l'erreur, il faudra écrire dans d'autres journaux.

Tout à vous.

Alfred de Musset.

AU MÊME (1)

Mon cher Charpentier,

J'ai réfléchi depuis que je vous ai vu ; si nous devons faire un nouveau traité, de nouveaux comptes sont sans importance.

Nous sommes bien près de nous entendre et il serait inutile que moi, malade, aidé d'un expert, j'aille revoir des chiffres dont nous n'avons plus que faire.

Il ne s'agit donc que du traité ; nous en savons toutes les conditions.

Une fois convenus des deux parts, le reste n'est rien. A vous.

Alfred DE MUSSET.

(1) Cette lettre, que je devais porter chez M. Charpentier, ne fut pas remise ; je pensai que M. de Musset, malade, ne pouvait pas traiter une affaire d'intérêt aussi importante.

Il était question de céder l'œuvre de Musset pour une rente viagère.

M. de Musset, pour être tranquille, aurait tout accepté.

La lettre resta dans mon manchon, où je la retrouvai après la mort du poète.

C'est la dernière lettre qu'ait écrite Alfred de Musset. (*Note de l'auteur.*)

TROISIEME PARTIE

MADAME DE MUSSET A MADEMOISELLE A. COLIN (1).

16 avril 1853.

La nouvelle que vous m'apprenez est fort triste, ma chère mademoiselle Colin. Cependant je suis bien aise de vous savoir près de lui ; vos soins me rassurent un peu et j'espère aussi qu'il appellera M. Morel-Lavallée, en qui j'ai toute confiance.

Et je compte sur lui pour dîner aujourd'hui. Sa sœur, à laquelle il avait promis de tâcher de lui envoyer une loge pour ce soir, s'en faisait une fête. Voyez, dans votre sagesse, s'il y a moyen d'essayer d'en obtenir une, que vous irez chercher vous-même, s'il est possible de le quitter, ce que j'ignore complètement.

Je désire vivement qu'il soit promptement remis et que nous ayons après quelques jours de tranquillité.

(1) Cette lettre me fut adressée par Mme de Musset pendant une indisposition de son fils.

Vous m'obligerez beaucoup si vous voulez m'écrire tous les soirs. Comme je sais qu'il déteste qu'on sache qu'il est malade, je n'ose pas y aller.

Je vous salue cordialement.

Edmée DE MUSSET.

Faites-moi donner une réponse pour la loge et dites comment il est ce matin.

LA MÊME A LA MÊME

2 mai 1857.

Pauvre mademoiselle Colin, nous l'avons donc perdu! Vos soins n'ont pas pu le sauver, mais je veux vous en remercier et vous assurer de la reconnaissance de la plus malheureuse des mères.

E. DE MUSSET.

MADEMOISELLE A. COLIN A MADAME DE MUSSET

Madame,

Je crains de vous attrister encore en vous écrivant, c'est pour cela que j'ai tant tardé.

Quelle perte j'ai faite, Madame, je suis dans un isolement tel que la vie m'est insupportable. Je ne puis voir personne, je ne supporte pas qu'on me parle froidement de lui. Je vois des gens qui l'ont connu, aimé, et qui ne me paraissent pas affectés en causant.

Je lis tous les journaux, j'achète tous ceux qui parlent de lui. Ils sont en général tous très bienveillants, mais ils ne disent, selon moi, pas la moitié du bien et du beau qu'il y a à dire de lui. Le temps viendra où on lui rendra justice, mais toujours trop tard. Quel malheur que de mourir si jeune ! Il ne manque à personne autant qu'à moi qui n'ai jamais cherché une heure de distraction qu'auprès de lui. Me voilà seule, maintenant, avec mon malheureux chien, qui, je crois, a tout compris. Il est continuellement triste, ne veut pas me quitter et semble toujours m'interroger.

J'ai vu M. Desherbiers. Il a été un peu malade hier soir; mais ce n'est qu'une mauvaise digestion. Félicité m'a dit qu'en somme, il va bien depuis quelques jours. Il a dîné hier chez M. Paul.

Ma pauvre Clémence est partie. Voilà une bonne créature qui aimait bien son maître. Je lui en saurai

un gré éternel. Elle a tant pleuré ! Je lui disais un jour que Monsieur aurait pu la renvoyer, il l'a même fait une fois. Elle m'a répondu : « S'il n'était pas mort, je ne pleurerais pas pour m'en aller ; je ne pleure pas ma place, je pleure parce qu'il était bon. »

Clémence est placée près d'ici ; elle vient coucher avec moi tous les soirs, et nous pleurons. On ne devrait pas survivre à une pareille catastrophe.

J'ai vu M. Arago. Il était à dîner chez le prince Napoléon le 11 avril, avec M. de Musset. Il m'a dit qu'il a été charmant, il a parlé un moment ; immédiatement on a fait cercle autour de lui pour l'entendre, deux princes étrangers qui étaient là se sont approchés et un aide de camp est venu lui offrir un verre de punch froid qu'il a accepté. En me racontant cela, il dit : « Heureusement, je me suis aperçu que ce n'était pas un laquais qui me l'offrait. J'ai remercié. Je n'ai mangé à ce dîner qu'une asperge, elle était en glace, et m'a fait grand plaisir. »

Il me dit aussi : « Adèle, je ne suis pas encore mort, j'ai eu ce soir un mouvement de vanité. Ma croix de brillants était la plus belle des quatre qui étaient là, et cela m'a fait plaisir. Quand on a des pensées pareilles, on tient à la vie. »

Je lui dis alors : « Regardez-vous dans la glace, vous êtes aussi beau, aussi frais qu'il y a dix ans. Vous devriez aller dans le monde plus souvent, vous en revenez toujours content. »

Il me dit : « C'est bien vrai. » J'étais heureuse ce jour-là ; ce fut le dernier.

Je vais encore vous attrister, Madame, j'en suis aux regrets, vous me le pardonnerez.

Recevez mes hommages respectueux.

Adèle Colin.

MADAME DE MUSSET A MADEMOISELLE A. COLIN

Je suis bien pressée d'attendre ce que décidera le Conseil municipal sur la demande que lui a faite Paul. si vous en savez quelques nouvelles donnez-les moi. je vous prie.

Le culte que vous rendez à mon pauvre fils me pénètre de reconnaissance et d'attachement pour vous. ma chère Adèle. Soignons sa mémoire, défendons-la de la médisance, c'est aussi ma préoccupation ; pour son souvenir il est dans nos cœurs et n'en peut sortir qu'avec la vie.

Croyez à ma sincère affection.

Édmée DE MUSSET.

Écrivez-moi. parlez-moi de lui, je veux tout savoir.

LA MÊME A LA MÊME

Angers, 9 mai 1857.

Ma chère mademoiselle Colin, j'ai lu et relu votre terrible lettre et je vous en remercie.

J'étais avide de ces affreux détails qui m'ont fait un mal horrible. Je la garde pour la lire et la relire cent fois.

Elle me déchire le cœur en me représentant ses atroces souffrances; j'y vois aussi l'énergie avec laquelle vous l'avez soutenu pour adoucir ses derniers moments.

Je suis touchée de la noblesse de vos sentiments, du culte que vous voulez vouer à sa mémoire. Ah ! vous étiez sa bonne, sa véritable amie ! Je ne l'oublierai jamais, croyez-le bien.

Si j'ai l'occasion de vous voir et de parler de lui avec vous, toujours ! toujours ! n'est-ce pas ?

Votre dévouée pour la vie.

Edmée DE MUSSET.

La princesse de Salm-Kyrbourg à Mademoiselle A. Colin

Ma bonne Colin, je suis cruellement frappée de l'événement que vous m'annoncez.

J'espérais que, cette fois encore, vos soins seraient récompensés et que cette belle et haute intelligence résisterait au mal qui vient de l'anéantir si prématurément.

Quel malheur pour ceux qui l'aiment ; et quelle perte pour les Lettres dont il fut si longtemps l'honneur et la gloire !

Comme je plains sa mère, comme je comprends votre douleur et vos regrets !

Votre vie était pleine d'angoisse et de fatigue incessantes. Si vous l'avez pu supporter, c'est que vous étiez sincèrement attachée à M. de Musset qui devait le mériter.

Dès que vous le pourrez, venez chercher près de nous la seule consolation qui soit digne de vous : la part sincère que nous prenons à votre chagrin et le témoignage de notre véritable affection, et de l'estime que nous avons pour vous.

Ecrivez-nous en attendant que vous puissiez nous voir.

Nous vous offrons tous trois nos tristes compliments.

R. Princesse de Salm-Kyrbourg.

MADAME DE MUSSET A MADEMOISELLE A. COLIN

31 mai 1857.

Ne craignez pas de m'écrire, ma chère Adèle, quoique vos lettres me fassent bien pleurer, qu'importe puisque je n'ai plus que cela à faire au monde; je ne peux pas m'expliquer comment, après cette journée du 11 avril qui s'était si bien passée, il a pu tomber si malade dès le 13 ? Avait-il dans l'intervalle fait quelque imprudence? Cette atroce maladie n'a pas pu tomber sur lui sans précédent, peut-être on me cachait son état, car je ne le savais pas malade.

Si vous gardez tout ce que les journaux disent, je vous recommande de conserver premièrement la *Patrie* du 7 mai; il y a un article de M. Nisard qui est celui que j'aime le mieux, parce qu'il rend justice à son noble caractère, à son esprit incomparable, à la fierté et à l'indépendance de ses sentiments.

D'autres liront ses œuvres et les admireront, mais c'est son âme que M. Nisard a comprise et c'est beaucoup plus rare.

Je vous remercie d'aller le voir au Père-Lachaise, ne l'abandonnez pas...

Si mes moyens répondaient à mon désir, je voudrais, ma bonne Adèle, vous assurer un sort indépendant, mais je suis loin de le pouvoir.

La catastrophe qui m'a obligée de quitter Paris et

de me fixer loin de lui, m'a ôté toutes mes ressources. On dit pourtant que, sur les produits des représentations théâtrales, il doit y avoir un quart pour moi, si cela est vrai, sur ma part il y en aura une pour vous.

C'est tout ce que je peux faire, c'est bien peu.

L'idée de revoir ses cheveux me glace le sang. Je voudrais pourtant avoir un médaillon en argent doré que je puisse porter toujours; assez grand pour qu'on puisse rouler une boucle de ses cheveux sans autre préparation que ce qui est nécessaire pour les coller. Faites-les mettre devant vous, c'est plus sûr.

Adieu, ma pauvre amie, croyez bien à mon amitié toujours.

Edmée DE MUSSET.

MADEMOISELLE A. COLIN A MADAME DE MUSSET

Madame,

J'ai parlé à beaucoup de monde du chagrin que m'a fait l'appréciation du caractère et des œuvres de celui que nous pleurons par M. de Lamartine, dans le *Dix-Huitième Entretien Littéraire.*

M. Paul était absent dans ce moment (il conduisait ses meubles à Bourron). J'étais donc seule en face de cette brochure qui me désolait. J'en parlai à toutes les personnes qui aimaient mon poète. J'aurais voulu que l'on prît le parti de celui qui n'était plus là pour se défendre, mais personne ne s'est offert et je n'osais pas le demander. Quand M. Paul est arrivé, il a trouvé une lettre de moi, où je lui disais le désespoir que j'éprouvais, et le priais d'aviser à répondre, ce qu'il a fait très bien. Vous le lirez dans la *Revue des Deux Mondes.*

J'ai maintenant le *Dix-Neuvième Entretien Littéraire*, de M. de Lamartine. C'est à n'y pas croire.

Il dit qu'il a jugé l'œuvre d'Alfred de Musset sans l'avoir lue. Il dit entre autre chose à propos de la *Nuit de Mai:*

De tels vers ne se font pas avec une plume et de l'encre, mais avec la moelle de son cœur et le doigt du dieu de l'inspiration!

Quels vers modernes, même ceux de Byron, le premier

des modernes, égalent ceux qui éclatent à la fin de cette *Nuit de Mai?*

Ah! que je me reproche cruellement aujourd'hui de n'avoir pas connu le cœur d'où coulaient de pareils vers, lui vivant! Je ne les lis qu'aujourd'hui, et le cœur d'où ils ont coulé ne bat plus. Il est trop tard pour l'aimer. Mais il n'est pas trop tard pour s'extasier de regret et d'admiration devant ces chefs-d'œuvre.

Il se trouve dans le volume un magnifique fragment de poésie lyrique qui aurait pu, si je l'avais entendu à temps, rapprocher nos deux destinées et nos deux cœurs.

C'est la *Lettre à Lamartine*, une des plus fortes et des plus touchantes explosions de sa sensibilité souffrante.

Suit la pièce de vers.

Eh bien! croira-t-on que de tels vers restèrent sans réponse? Croira-t-on que ce frère en sensibilité et en poésie qui passait à côté de moi dans la foule du siècle ne fut ni aperçu, ni entendu par moi dans le tumulte de ma vie d'alors?

J'en pleure aujourd'hui, mais ce n'est plus le temps de se retourner et de lui dire : « Donne-moi la main, nous sommes de la même famille!... »

Il ne donne la main qu'aux esprits immortels, etc.

Plus loin, il dit encore :

Plut à Dieu que je n'eusse jamais touché, comme Musset, à ce fer chaud de la politique qui brûle la main des orateurs et des hommes d'État!

O Musset! pardonne-moi du sein de ton Élysée actuel! Je ne t'avais pas lu alors. Ah! si je t'avais lu, je t'aurais demandé ton amitié.

Agréez, Madame, etc.

Adèle Colin.

MADAME DE MUSSET A MADEMOISELLE A. COLIN

Dimanche, 28 juin 1857.

... Vous vous présenterez de ma part en demandant un petit paquet à l'adresse de M. Paul de Musset.

Vous ouvrirez le paquet, car il n'y a rien d'autre que les cinq couverts que l'on vous donne, vous en ferez l'usage convenu.

Je pense, ma chère Adèle, que vous êtes maintenant occupée de ce triste déménagement; c'est une opération bien douloureuse, j'en ressens d'ici le contre-coup. Il me semble que c'est le perdre encore une fois, que de quitter les lieux qu'il habitait et que son souvenir remplit encore!

Déplacer ces mêmes meubles dont l'arrangement rappelle à la pensée les moindres actions de sa vie, c'est se déchirer le cœur de ses propres mains...

Où mon souvenir ira-t-il le chercher maintenant? Et qu'il n'aura plus que cette pierre solitaire, que je ne connais pas! Où se reposer?

Les vers que vous m'avez envoyés sont magnifiques, mais quelle tristesse! Pourquoi était-il donc si malheureux? C'est navrant.

Je voudrais bien avoir les vers qu'il a faits pour la sœur Marceline; je ne les connais pas. Puisque vous les savez par cœur, voulez-vous me faire le plaisir de me les copier? — Ne manquez pas, je vous prie, de

me donner votre nouvelle adresse ; vous m'écrirez toujours, n'est-ce pas ? J'attends de vous mille détails que nulle autre ne peut me donner. Je vous aime de ma bien sincère affection.

Edmée DE MUSSET.

La Même a la Même (1)

Pornic, le 3 août 1857.

D'après votre première lettre, ma chère mademoiselle Colin, j'ai fait venir de Nantes à Pornic, où nous sommes depuis quelques jours, le *Dix-Neuvième Entretien* de cet homme que je m'abstiendrai de qualifier, pour ne pas céder à mon indignation. Quoique je ne connaisse pas le précédent numéro, je trouve celui-ci tellement révoltant d'injustice, de sottise et d'outrecuidance que je suis outrée de n'être qu'une femme et de ne pouvoir lui répondre en faisant ressortir l'ineptie dont il fait preuve.

Comment, un homme qui se dit poète et qui ose se proclamer le frère en âme et en génie du premier écrivain du siècle, avoue à la face du monde entier qu'en 1857 il n'avait pas lu une ligne de celui qu'il se permet de juger, de critiquer, de rabaisser au-dessous des auteurs les plus médiocres !

Oh ! je ne me laisserai pas prendre aux déclamations de la fin de sa brochure et que la honte seule lui inspire; n'y croyez pas, pauvre Adèle !

Cet homme orgueilleux croit encore avec son pathos se placer au-dessus de celui dont il dédaigne la prose qu'il n'a pas lue, et dont il voudrait réduire les œuvres à un tout petit volume, en supprimant

(1) En réponse à la lettre sur le jugement de Lamartine.

les *Contes d'Espagne*, chansons et tout ce qui ne rentre pas dans sa voix de capucinade affectée.

Heureusement il a eu la niaiserie de remplir sa brochure de citations si belles qu'elles donnent à chaque page un démenti à ces assertions, et qu'elles l'*écrasent* complètement. Je pourrais donc lui pardonner par mépris, car il s'est déshonoré lui-même, s'il n'avait eu l'insolence de se comparer à mon fils, pour les sentiments ! Cette âme étroite, envieuse et enivrée d'orgueil a-t-elle la moindre affinité avec l'âme élevée, généreuse et vraie dont nous seules avons connu toute la grandeur ?

Nous sommes tous très préoccupés de votre avenir et nous ne vous abandonnerons pas...

Malheureusement nos ressources sont précaires : cependant, tant que les droits d'auteur du théâtre produiront quelque chose, ce sera là-dessus que Paul pourra vous donner quelque argent.

Je n'ai pas encore eu le courage de voir la photographie, ni le médaillon. Paul les a remis à ma fille et quand mes forces seront un peu revenues, je tâcherai d'en avoir le courage.

Je crains que cette image imparfaite ne gâte et ne trouble mes souvenirs, et c'est ce qui m'ôte la force de la regarder.

J'attends le portrait de Landelle, sur lequel elle a été faite, et que j'aime et connais.

Paul m'a dit que la barbe de la photographie est trop noire, et cela doit beaucoup changer et gâter l'expression.

Je vois avec reconnaissance que vous restez fidèle à ce qui nous reste de lui, son souvenir et son tombeau.

Sa belle âme est avec nous, elle est tout entière dans ses ouvrages et s'y fera admirer des siècles à

venir, en dépit des Lamartine et de ceux qui lui ressemblent. Cet homme ne peut digérer le succès du *Rhin allemand*, qui écrase la platitude de sa *Marseillaise de la paix*, qu'il avoue lui-même avoir été bafouée.

Adieu, ma chère Adèle, croyez à ma bien sincère affection.

Edmée DE MUSSET.

LA MÊME A LA MÊME

Vendredi, 9 septembre 1857.

Vous m'avez fait bien plaisir en m'envoyant la *Gazette de France*. L'article de M. Guttinguer est une réfutation complète des insolences et des inepties de M. de Lamartine, et je crois que ce dernier doit être écrasé ; il y verra que son invocation mensongère ne trompe personne, et M. Guttinguer lui dit bien que la haine et l'envie ne pourraient rien trouver de plus perfide que ses prétendus éloges par lesquels il termine sa diatribe.

Quant à moi, rien ne pouvait m'être plus agréable que cette réponse farouche et énergique et telle que j'aurais pu la faire moi-même. J'ai écrit à M. Guttinguer pour le remercier. Ne cherchez pas son article pour moi, je l'ai lu et c'est par lui que j'ai su que l'auteur devait en faire un second ; il y a quelques mots à la fin d'un grand article sur la littérature sur un autre sujet, mais ils valent plus qu'un entier d'éloges par la franchise et l'indignation qui les inspirent.

Les derniers vers que vous m'avez envoyés sont déchirants et m'ont fait bien du mal ; je vois qu'il connaissait parfaitement son mal et qu'il se voyait mourir.

J'avais espéré qu'il s'était fait illusion sur la gra-

vité de sa situation ; mais le mot : Je sens tout à coup *s'arrêter mon cœur*, prouve bien le contraire. Cette idée me désespère ; depuis longtemps j'en ai perdu le sommeil, et toute la nuit je suis poursuivie et troublée par la pensée de ce qu'il a souffert.

Veillons, ma chère mademoiselle Colin, veillons sur sa mémoire, ne le laissons pas attaquer par l'envie ; c'est à vous que ce soin appartient, car, dans mon exil, je ne peux rien ; avertissez son frère de tout ce que vous trouverez qui en vaille la peine. Il y a des attaques tellement méprisables qu'il faut les laisser passer ; les relever ce serait leur donner de la valeur, mais vous saurez bien les discerner. Je finis en vous assurant de mon sincère attachement.

Edmée DE MUSSET.

LA MÊME A LA MÊME

5 janvier 1858.

Votre lettre, ma chère mademoiselle Colin, m'a fait bien du mal; je vois par l'hésitation que mon pauvre fils avait à m'écrire, qu'il avait contre moi une amère pensée et qu'il n'était pas persuadé de mon dévouement et de ma tendresse extrême pour lui comme il l'aurait dû. Cette idée est navrante quand il n'est plus possible de dissiper une erreur aussi cruelle.

Toute ma vie on m'a reproché qu'il était ce que j'aimais le plus au monde, et lui-même, pendant longtemps, en était persuadé; qu'est-ce qui a pu changer sa confiance à cet égard? Je ne puis le comprendre. Certes, j'aime son frère et sa sœur autant qu'il est possible, jamais on n'a vu de fils plus tendre que Paul a toujours été pour moi; son frère en était-il jaloux? C'est possible; dites-le-moi, vous qui avez connu les moindres replis de son cœur; il était si sincère qu'il ne pouvait déguiser sa pensée, et certainement s'il avait quelque chose contre moi vous devez le savoir. C'eût été une injustice bien cruelle; mais j'ai vu des moments où il admettait des doutes contre ses plus chers amis, son frère, son oncle. Son imagination malade a bien pu s'égarer jusqu'à moi-même; c'est un chagrin de plus à dévorer avec tous ceux qui minent mon existence douloureuse.

Paul me dit que le buste de Barre vient très bien et qu'il sera ressemblant, je le désire beaucoup, car il faut que la postérité, qui relira éternellement ses œuvres impérissables, connaisse aussi ses beaux traits, qui reflétaient si bien la plus belle âme qui ait habité un corps humain.

Écrivez-moi toujours de temps en temps, chère mademoiselle Colin. Soignez bien ce qui nous reste de lui, c'est à vous seule que je confie ce soin, vous seule êtes assez dévouée pour ne jamais l'abandonner.

Quand le monument que son frère lui élève sera achevé, vous serez là !! Moi, je mourrai loin de lui, je ne verrai pas même où il repose.

Ah ! j'en mourrai.

Adieu, chère mademoiselle Colin, croyez à toute mon affection.

Edmée DE MUSSET.

MADEMOISELLE A. COLIN A MADAME DE MUSSET (1)

Madame,

Il est bien vrai que M. Alfred était jaloux des soins et de la tendresse que son frère avait pour vous. Il disait : « Mon frère est bien plus aimable pour ma mère que moi. Il va la voir plus souvent, et ma mère l'aime à présent mieux que moi. Autrefois j'étais le plus aimé de tous, mais j'ai fait tout ce qu'il fallait pour qu'on me déteste. Ma mère, quand je demeurais chez elle, n'avait pas de repos. On l'a éloignée de moi pour lui rendre un peu de tranquillité. »

Un jour, revenant du quai Voltaire (nous étions encore rue Rumfort), il me dit : « J'ai vu ce soir ma mère faire beaucoup de caresses à Tobie (c'était le chien de Paul), et elle n'aime pas Marzo. Quand on n'aime pas le chien on n'aime plus guère le maître. Que dis-tu de cela ? »

J'ai répondu, Madame, que vous pensiez sans doute que le chien était à moi et qu'il était impossible qu'une mère comme vous n'aime pas également tous ses enfants, que j'étais convaincue que vous le préfériez encore.

Vous vous rappelez probablement, Madame, d'un jour où je suis allée vous voir, vous m'avez dit que

(1) En réponse à la lettre précédente.

M. Alfred croyait que vous ne l'aimiez plus. Je vous ai dit que je pensais que vous l'aimiez davantage que les autres.

Quand je suis rentrée à la maison, j'ai raconté notre conversation. Je lui ai dit que vous aviez pleuré.

Il me dit en pleurant lui-même qu'il était désolé de vous causer du chagrin : « Mais ce que tu me dis me fait du bien, ma mère m'aime encore. Oui, cela fait du bien à mon cœur ! »

Depuis que vous avez quitté Paris, il disait bien souvent qu'on vous avait éloignée de lui, mais qu'on aurait beau faire, vous l'aimeriez toujours : « On accapare ma mère à Angers ; mais ma mère sait qui je suis et ne peut pas m'oublier. » Je lui dis : « C'est vous qui avez l'air de l'oublier, vous devriez lui écrire... » Il me répondit : « Ma mère est souffrante, elle a assez de ses ennuis, une lettre de moi la tourmenterait. » Je lui répondis que vous vous inquiétiez de sa santé, je lui montrai une lettre que j'avais reçue le matin, où vous me demandiez avec une grande sollicitude de ses nouvelles. Il me dit, après avoir lu, qu'il m'autorisait à lui rappeler tous les jours de vous écrire jusqu'à ce qu'il l'ait fait. Je n'ai pas manqué une fois pendant plusieurs jours de lui dire : « Ecrivez à Mme de Musset. » Un jour il se mit à écrire. Après avoir écrit quelques pages, il voulut se relire. Tout en lisant, il se mit à pleurer. Il sanglotait, il m'avait bouleversée. Il déchira la lettre et la jeta au feu.

Il avait tant besoin qu'on l'aime ; on aurait cru qu'il ne vivait que pour cela. Quand il était fâché contre moi, il me disait : « Tu me détestes. » Je ne répondais pas. Il reprenait : « Ça t'est égal ce que je te dis ? — Oui, cela m'est égal, parce que vous savez

le contraire. Si je ne vous aimais pas, pourrais-je rester chez vous? Quand vous me chassez, je reviens aussitôt que je puis rentrer. Vous ne pouvez pas vous passer de mes soins et moi je ne peux pas vivre loin de vous. Quoi qu'il arrive, je ne vous quitterai jamais de ma propre volonté. »

Une chose qui fit bien de la peine à votre illustre fils, Madame, c'est lorsque son beau-frère est venu demander de ses nouvelles. Il était malade, et M. Lardin ne voulut pas entrer pour le voir. Clémence, à qui M. de Musset demanda qui avait sonné à la porte, lui dit : « C'est M. Lardin. » M. de Musset en parla le jour même à M. Desherbiers.

Dans les deux dernières années de sa vie, il craignait que je le quitte ; il me disait qu'il était seul, qu'il n'avait plus d'amis, que sa mère était loin de lui, que si je l'abandonnais il mourrait dans une maison de santé : « Tant que tu seras là, on n'osera pas me sortir de chez moi. » J'ai répondu : « Je vous jure que je ne vous quitterai qu'au cimetière si vous mourez avant moi. » Alors il me faisait toutes ses recommandations pour que personne ne touche à son corps que moi. Il me disait aussi : « Si j'ai une agonie trop hideuse, que tu ne puisses pas rester dans la chambre, ne laisse entrer personne, je ne veux pas qu'on me voie. » « Oui, monsieur, je serai là! J'aimerais mieux renoncer à tout au monde que d'y manquer!... »

Cette triste pensée le poursuivait dans son lit de mort ; il me dit un jour en s'éveillant : « Adèle, sommes-nous chez nous? Ne suis-je pas dans une maison de santé? Je viens de rêver. J'étais malheureux. » Je lui montrai sa chambre, son entourage. « Je ne vois pas mes petits animaux. Où sont Marzo et Papin ? » me demanda-t-il. Le chien, qu'on avait

fait sortir, rentra un instant après avec de grandes démonstrations de joie; son maître lui dit : « Il faut rester auprès de Monsieur, petit chien. » Le chien, se retournant contre Clémence, jappait, nous regardant comme s'il avait protesté contre son éloignement involontaire; son maître le comprenait ainsi. Une autre fois, après une syncope, il s'était endormi, et en s'éveillant me dit d'un air triste et inquiet : « Adèle, suis-je marié? » Je lui dis : « Non, monsieur. — Tu en es bien sûre?... C'est tant mieux! »

Ceci, je le suppose, se rattacherait à une conversation que nous avions eue, il y a quelques années, quand il pensa un instant à se marier. Il me demandait si je m'en irais. Je lui répondis qu'il était probable que sa femme n'aimerait pas à me conserver, et que moi-même je ne voudrais pas rester là entre elle et lui. « Et si j'étais malade, il n'y a pourtant que toi pour me soigner. Je lui dirais ce que tu es pour moi; elle comprendrait. Une autre chose qu'il faut que tu me promettes, c'est que si je me fâchais avec ma femme, qu'elle voulût me faire passer pour fou, tu t'opposerais à tout ce qu'on voudrait faire contre ma liberté, n'est-ce pas? Tu me l'as promis autrefois? » Je lui répondis que je ne pouvais pas croire qu'une femme pût faire enfermer son mari pour s'en débarrasser. Il me dit : « Si je pouvais te dire des noms, te parler de telle femme de notre société qui a épousé un gentilhomme de nos amis et qui, peu de temps après son mariage, vit son mari ayant des accès de délire bien moins forts que ceux que tu m'as connus, le fit conduire dans une maison de santé, et de là dans une maison d'aliénés où il est mort! » Je lui demandai si ce monsieur était resté fou. Il me dit : « Non, pas du tout, il avait sa tête comme je l'ai aujourd'hui; mais sa femme n'a jamais

voulu qu'il sortît de là. » Je lui demandai : « Mais cette femme, si on sait son histoire, on ne la reçoit pas dans le monde? » Il me répondit : « On la reçoit partout. »

Je lui répétai que je n'aurais aucun droit pour agir, mais que j'en appellerais à tous les honnêtes gens, d'abord à vous, Madame. Alors il me dit : « Oh! tant que ma mère sera là, je ne crains rien, elle t'autoriserait. » Et je répétai que j'en appellerais à l'empereur, s'il le fallait; que je ne dormirais pas que je ne sois près de lui. Et c'était bien vrai. Rien au monde ne me l'aurait fait quitter tant qu'il aurait eu besoin de mes soins. « Si je devenais fou, je te connaîtrais toujours et je ne te ferais jamais de mal, » me répondit-il.

Je me souviens qu'un soir, nous étions encore rue Rumfort, je reçus une lettre de faire-part; cette lettre je ne la donnai que le lendemain pour ne pas troubler son sommeil. Dans cette lettre on lui annonçait la mort du monsieur fou, dont il me parla plus tard.

Il me dit : « Quand on vit avec des gens qui n'ont plus leur raison, on ne peut pas conserver la sienne. »

Dans les derniers jours de sa maladie je manquais de linge, je mis sur son lit une serviette damassée.

Il me dit en me montrant une de ces serviettes : « C'est de ma mère. C'est du beau linge. » Il répétait : « C'est du beau linge. »

Il me demanda : « Ma mère a-t-elle été fâchée contre moi, de ce que je n'ai pas voulu de ses meubles? Elle ne t'en a rien écrit? C'est que, vois-tu, il me semblait que je la perdais et que c'était un héritage. Mon frère a tout pris, ça lui est égal; mais moi, je ne peux pas le faire. » Dans les derniers jours il demanda de la bouillie comme on en fait aux

enfants, Mme Chardot, ma sœur, lui en fit; il la trouva bonne et m'en fit goûter dans sa cuiller et mangea après. M. Paul me dit : « Vous avez un rude courage de manger dans la cuiller d'un malade. » Monsieur regarda la cuiller, la retourna; il avait la vue très affaiblie, il ne pouvait pas voir le chiffre. Il me demanda en pleurant si j'avais été obligée de vendre son argenterie, s'il n'y avait plus d'argent dans son tiroir. Je l'assurai de son argenterie et de l'argent qui restait. Il reprit : « C'est plus prudent de faire prendre chez Charpentier l'argent du mois d'avril. » Il me fit faire un reçu qu'il ne put pas signer. J'ai encore ce reçu.

« Je tiens à cette argenterie qui vient de ma mère. Elle brode des fauteuils pour mon frère. » Il me demanda un petit tabouret que vous lui aviez donné autrefois, il fallut le lui montrer. « Ah! c'était le beau temps, c'était le temps où ma mère mettait des fleurs dans ma chambre; je les trouvais en rentrant. »

Il y a une chose à laquelle on s'est trompé souvent. Il ne pouvait pas monter depuis bien longtemps un escalier de quatre étages sans avoir des palpitations de cœur qui l'étouffaient. Quand on le voyait pouvant à peine respirer, on pensait des choses peu agréables pour lui. Chaque soir, rue du Mont-Thabor, dans les derniers temps, pour monter un étage seulement, il était obligé de s'asseoir à l'antichambre; alors il ne manquait pas de prendre ma main, de la mettre sur sa poitrine pour me faire sentir les battements déréglés de son cœur. « Laisse-moi respirer, ma chère, ta main me calme; je n'en peux plus! »

MADAME DE MUSSET A MADEMOISELLE A. COLIN

Angers, le 12 janvier 1858.

Vous me faites un grand bien, ma chère mademoiselle Colin, en m'assurant que mon cher fils n'a jamais douté de ma tendresse pour lui. Si vous avez souvenir de quelques-unes de ses paroles écrivez-le-moi, je vous prie ; votre précieuse mémoire est maintenant comme un livre dans lequel seul on peut retrouver quelques fragments de ses pensées, et vous avez bien fait d'en écrire les lambeaux à mesure que vous vous les rappelez. Tout ce que vous pourrez me communiquer de ce genre est un vrai trésor pour moi, malgré tout ce que ces souvenirs cruels me font souffrir.

Paul m'a écrit que le buste de Barre est fini, et il en est très content. Vous pouvez aller le voir chez l'auteur, je pense, et vous me direz ce que vous en éprouvez ; maintenant, le monument ne tardera pas à être achevé, puisque c'était le buste qu'on attendait pour le finir.

J'ai ici le pastel de Landelle qui est admirable ; je le regarde sans cesse, je lui parle, et il me répond, car à force de le fixer il me semble qu'il s'anime et m'entend. J'ai su par Paul que la princesse de Salm-Kyrbourg avait été malade et que vous l'avez soignée ; donnez-m'en des nouvelles quand vous m'écrirez ; je sais que c'est une personne supérieure et que vous

lui êtes attachée. Les marques de souvenirs que donne de temps à autre ce pauvre petit Marzo sont bien touchantes et m'intéressent beaucoup. Cet attachement persistant, plus fidèle que celui de bien des hommes, doit confondre ceux qui refusent une âme à ces intelligents animaux.

J'ai lu dans l'*Univers* un grand article sur Lamartine qui m'a fait grand plaisir. Il y est joliment traité et comme il le mérite; l'article est signé *Veuillot*.

Adieu ; je vous assure de ma sincère affection.

Edmée DE MUSSET.

LA MÊME A LA MÊME

Angers, 27 janvier 1858.

Certainement, ma chère mademoiselle Colin, vous avez bien fait de m'envoyer tous ces détails, si précieux pour moi et je vous en remercie de tout cœur. S'il vous revient encore d'autres conversations, je vous prie très fort de les noter pour moi ; ne vous inquiétez pas de redites s'il y en a. D'abord vous écrivez très bien, naturellement, c'est ce qu'il y a de mieux ; d'ailleurs, persuadez-vous que nous causons ensemble. Hélas ! je ne cause de lui qu'avec vous, je crains de fatiguer les autres de mes chagrins et je les renferme en moi-même ; et cependant, son souvenir est une idée fixe, j'y pense sans cesse le jour et la nuit.

J'ai l'original du beau portrait que vous avez vu et c'est une grande consolation pour moi ; je lui parle et je me persuade qu'il m'entend.

Je ne connais pas encore l'article, dont vous me parlez, de M. Aubriet dans l'*Artiste*, envoyez-moi le vôtre si vous voulez bien ; je ne veux pas déranger M. Paul pour cela. Pour ce qui est d'écrire à l'auteur de l'article, je n'ose pas, ne le connaissant pas du tout ; je connaissais très bien M. Guttinguer depuis longtemps, c'était différent. Vous m'étonnez de me dire que Paul n'y est pas allé, car il m'a raconté dans

une lettre une conversation qu'ils ont eue ensemble; peut-être il l'a rencontré....

Je pense, par exemple, que vous pourriez aller au bureau de l'*Artiste* remercier *tous* ces messieurs, au nom de la famille de M. de Musset; M. Ratisbonne et M. Aubriet ensemble et surtout M. Théophile Gautier, qui est le directeur de l'*Artiste*.

Je ne comprends pas bien ce que vous me demandez par rapport à votre pension.

Mais M. Lardin, qui est maître en ces sortes d'affaires, dit que vous devez être tranquille, que la parole de M. Paul de Musset vous suffit, et qu'à son défaut ses héritiers sont aussi honorables que lui et tiendront ses engagements. Nous ne sommes pas en temps de peste pour que vous puissiez craindre que toute la famille disparaisse.

Vous allez donc entendre le discours de M. Augier demain à l'Académie? Cela me ferait bien de la peine d'entrer dans cette Assemblée dont il ne fait plus partie. Je vois dans la liste de ceux qui voudraient lui succéder bien des noms, mais pas un qui y puisse prétendre; ce sera honteux quel que soit le choix parmi eux!

Adieu, ma chère mademoiselle Colin, croyez à mon sincère attachement.

Edmée DE MUSSET.

MADEMOISELLE A. COLIN A MADAME DE MUSSET

23 mars 1858.

Madame,

Je veux vous adresser quelques mots étant encore sous l'impression douloureuse de la triste cérémonie qui me préoccupait depuis longtemps.

Ce matin, à neuf heures et demie, a eu lieu la translation du corps de M de Musset père, et l'exhumation d'Alfred de Musset; maintenant ils sont réunis dans le même tombeau. Il n'y avait à cette cérémonie que M. Jall, M. Paul et moi; à dix heures, tout était fini.

Le marbrier dit que samedi le monument sera entièrement terminé, moins les sculptures; on mettra le buste aussi, mais je crois d'abord en plâtre, afin de faire celui de marbre sur la mesure que lui laisse la place qui est destinée à le recevoir.

Je vais vous donner le détail de ma journée et de mes impressions.

En arrivant au Père-Lachaise ce matin, j'ai trouvé le cercueil découvert, je veux dire qu'on avait retiré la terre qui était dessus. Il était neuf heures. J'ai d'abord beaucoup pleuré; il m'est venu une pensée consolante pour moi, qu'au moins encore, une dernière fois, je le gardais seule; cet heureux moment m'était réservé; je devais me recueillir, lui dire un dernier adieu. J'ai eu à peine le temps de prier; on

est venu pour enlever le cercueil à neuf heures et demie; on l'a mis au tombeau à côté de celui de son père, que l'on a transporté là, et quand il a été descendu, j'avais à la main un grand bouquet de violettes que j'ai laissé tomber sur le cercueil avec la médaille de l'Institut, que j'avais apportée. On a scellé la grosse dalle qui recouvre les deux corps.

Nous nous sommes éloignés pour aller remplir, au bureau du cimetière, les formalités d'usage. Ensuite, chez le marbrier, nous avons vu le monument. Je suis revenue avec M. Paul rue des Pyramides.

Vous pensez bien, Madame, peut-être avec raison, que je m'ennuierai une fois que je serai chez moi. Si je vous disais qu'ici, aux Ternes, chez ma sœur, il m'arrive très souvent de rester enfermée dans ma petite chambre, qui est pourtant bien triste, des demi-journées, et de n'en sortir qu'à regret, pour n'avoir pas l'air trop sauvage; quand vient le soir, je rentre chez moi, je dirais presque avec bonheur. J'ai son portrait, j'ai ses œuvres; je trouve dans ses vers toujours de nouvelles richesses, de nouvelles beautés, qu'il me semble que je n'ai pas encore aperçues ni goûtées.

Il y a, Madame, un bon côté à être ignorante comme je le suis, tous les jours j'apprends des choses que tout le monde sait et comprend dès son enfance.

Je n'ai jamais assez de temps d'écrire, parce que je couds aussi un peu; je fais en ce moment des chemises d'homme, c'est peu payé; aujourd'hui, j'ai les yeux fatigués, je ne coudrai pas.

Je vous engage, Madame, à garder M. Paul le plus que vous pourrez à Angers, l'air lui fera du bien, et surtout la tranquillité d'esprit, le calme.

Parlez-lui de la biographie de son frère. Il pourra

faire quelque chose de très beau avec ses souvenirs, les vôtres, et les miens.

[Hélas ! les miens sont restés. C'est pour cela qu'aujourd'hui je les copie encore, après cinquante ans.]

Je suis allée jeudi à l'Institut; j'avais reçu le matin un mot de M. Augier qui m'envoyait une place pour assister à sa réception, j'ai été bien désappointée; il était trop tard : j'avais demandé, il y a longtemps, ce billet dans l'espoir qu'on parlerait de notre illustre poète, M. Augier me l'avait dit.

Et voici ce qu'il m'écrit jeudi matin : « Voici, Mademoiselle, un billet qui me restait par bonheur. La séance vous réserve une déception ; j'ai dû supprimer toute une partie de mon discours, et c'est précisément celle où je rendais hommage à notre cher de Musset; c'est la seule chose que je regrette dans la coupure. » J'en suis fâchée pour tout le monde. M. Lebrun, à la fin de sa réponse a dit quelques mots d'Alfred de Musset, vous les lirez sans doute, Madame, dans les journaux. La journée en somme a été très triste pour moi, j'ai eu au commencement le cœur si serré; je respirais à peine, je voyais tous ces vieillards qui avaient l'air d'insulter à mon chagrin, il me semblait qu'ils me disaient : « Il était jeune, il est mort, et nous, nous vivons. »

J'ai envoyé les vers de Mme de Pressensé à M. Guttinguer, je lui dis ceci :

« Je vous envoie les vers que vous avez désiré connaître, la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir. Je les ai copiés pour vous, je les trouve si beaux ! L'auteur a compris le poète; vous me direz, Monsieur, ce que vous en pensez; c'est pour moi une prière. »

Cette dame ne l'a jamais connu que par ses œuvres, et par moi, après sa mort.

Quand je vais chez elle nous en parlons, elle comprend l'attachement que j'avais pour lui. Elle sait que son souvenir est ma religion, c'est pour cela qu'elle ne m'en propose pas d'autre.

Madame de Musset a Mademoiselle A. Colin

Le 29 mars 1858.

Vous exprimez si bien toutes vos impressions, ma chère Adèle, que vous me les faites partager, et toutes douloureuses qu'elles soient, je vous envie d'être à portée d'aller pleurer sur sa tombe qui renferme son corps et mon cœur. C'est pour moi une douce pensée de savoir que vous ne l'abandonnerez pas, que vous veillerez avec l'affection que vous lui avez toujours montrée autour de ces précieux restes et qu'au moins il trouve en vous le culte du souvenir.

Je suis bien malheureuse de ne pouvoir me joindre à vous dans ces moments consacrés à sa mémoire ; mon éloignement, mon isolement de tout ce qui le rappelle doublent ma peine que personne ne soupçonne, car je n'en parle pas, on ne me comprendrait pas, je ne veux pas d'ailleurs affliger ma fille, et c'est dans ma chambre où je vis seule que je m'enferme pour pleurer.

Je m'entoure du peu d'objets que j'ai de lui, qui lui aient appartenu, ses portraits ; je compose de tous ces souvenirs une espèce d'autel que j'orne de fleurs que je lui consacre et que je soigne comme vous pouvez faire à celles qui sont sur son tombeau ; c'est une illusion qui plaît à ma douleur et dont personne ne se doute. Vous ne m'avez pas dit si vous aviez vu le buste de Barre et si vous en étiez contente.

Ne vous plaignez pas de n'être pas assez instruite pour goûter vos lectures, votre intelligence supérieure vaut bien l'instruction de mille autres; c'est avec le cœur que vous comprenez les ouvrages de mon fils et c'est pour de pareils lecteurs qu'ils ont été écrits.

J'ai reçu la *France* que vous m'avez envoyée et j'ai été très contente de l'article, je vous en remercie.

Adieu, ma chère demoiselle Colin, croyez à mon bien sincère attachement.

Edmée DE MUSSET.

LA MÊME A LA MÊME

Angers, 19 avril 1858.

J'ai reçu votre lettre du 18 avril et je m'empresse d'y répondre; vous avez pourtant oublié de m'indiquer votre numéro, je vais être obligée d'adresser celle-ci aux Ternes pensant qu'on vous la remettra. Une autre fois ne manquez pas de préciser votre adresse afin d'éviter des retards.

Les détails que vous me donnez de la lenteur et du désordre causés par la négligence des ouvriers m'affligent beaucoup, j'en ai parlé à M. Paul, qui va écrire à M. Jall, l'architecte, pour tâcher d'activer le travail, mais rien n'est plus difficile, je le sais, que d'obtenir la conclusion d'un travail commencé. Quand mon fils retournera à Paris, ses sollicitations seront sans doute plus puissantes.

Si je ne dois pas mourir encore, je ne pourrai résister au désir d'aller une fois à Paris visiter le tombeau de mon fils, quand tous les travaux seront terminés. Alors, j'irai aussi vous voir dans votre petit ermitage certainement, mais ces projets sont soumis à l'incertitude d'un avenir sur lequel je ne puis compter.

Pauvre Marzo, était-ce lui qu'il attendait? Faites-lui une caresse pour moi.

Croyez à mon sincère attachement.

Edmée DE MUSSET.

LA MÊME A LA MÊME

Angers, le 22 mai 1858.

Chère mademoiselle Colin,

Je vous remercie de m'avoir donné des nouvelles de Paul, il est d'une exactitude bien aimable, car il m'écrit tous les jours.

Ne craignez point, chère mademoiselle Colin, de me parler de mon pauvre fils; si vous m'effrayez, vous ne faites que soulager mon cœur du chagrin qui l'oppresse continuellement.

Je ne saurais jamais trop pleurer le fils que j'ai perdu et c'est avec vous surtout que j'aime à en parler, parce que je vous trouve toujours à l'unisson de ma tristesse.

Mes enfants n'aiment pas à me voir pleurer et croient que cela me fait du mal, et c'est tout le contraire, c'est un soulagement, et je suis mieux quand j'ai beaucoup pleuré.

J'ai toujours le projet d'aller à Paris au mois d'octobre voir le tombeau qui sans doute, alors, sera complètement fini.

C'est avec vous, ma chère Adèle, que je ferai ce douloureux pèlerinage, sans en parler à Paul que ces sortes d'émotions rendent malade; ne lui dites rien de ce projet, il s'y opposerait, j'en suis sûre, et je suis résolue à le mettre à exécution. Ce sera sans

doute le dernier voyage que je ferai à Paris, je souhaite ne pas mourir avant.

Je vous engage à ne pas vous livrer trop à votre goût pour la solitude.

Le chagrin est un mauvais compagnon, il nous prend à la gorge et nous étouffe si nous ne parvenons pas à le surmonter ; vous êtes jeune et forte, il ne faut pas vous laisser abattre, c'est à mon âge qu'on succombe et qu'on n'a pas la force ni l'envie de lutter.

Croyez à mon sincère attachement.

Edmée DE MUSSET.

LA MÊME A LA MÊME

Le 9 juillet 1858.

Je vous ai l'obligation, et à Mme de Pressensé, de m'avoir avertie du mot bienveillant qu'on trouve dans la *Revue* du 15 juin. Il m'a fait vraiment du bien, je vois qu'avec le temps justice se fait sur chacun de ses ouvrages. Rien d'aussi juste n'avait encore été dit sur la *Confession d'un Enfant du Siècle;* c'est le plus beau livre qui ait été écrit de notre temps, le plus profond, le plus moral, et écrit avec la plume d'un Jean-Jacques.

Je ne suis jamais plus satisfaite que lorsque les autres disent ce que je pense, moi, des œuvres de mon fils.

Adieu, ma chère mademoiselle Colin, croyez à mon affection.

Edmée DE MUSSET.

LA MÊME A LA MÊME

Le 7 octobre 1858.

Ma chère mademoiselle Colin,

Je pars dimanche pour Paris, par le chemin de fer qui arrive à 7 heures 1/2. Comme je conduirai Blanche, et que ma fille ne doit pas m'accompagner, je vais me trouver très embarrassée en arrivant.

Vous me rendriez un grand service, si vous pouviez venir au-devant de moi avec une voiture à impériale, pour pouvoir y placer les bagages. Vous pourriez prendre le fiacre à l'heure en partant de chez vous, et vous faire conduire à l'embarcadère du chemin de fer d'Orléans, je vous confierais deux jeunes filles et leurs colis, pour les conduire à la pension de Mme Délinière, et je m'en irais tout de suite avec mon fils qui viendra me chercher, rue des Pyramides. Si je suis obligée, après huit heures de chemin de fer, d'aller encore reconduire ces demoiselles à leur pension, puis de revenir chez mon fils, ce serait bien fatigant pour moi, qui suis si faible. J'ai pensé que vous voudriez bien me rendre ce service et m'éviter cette course, si vous pouvez être libre de votre temps. Il faudrait que vous prissiez la peine de me chercher, car mes yeux sont si mauvais maintenant, que je serai incapable de vous voir et de vous reconnaître.

Dans tous les cas, venez me prendre mardi vers deux heures chez mon fils, pour faire ensemble notre triste pèlerinage, je vous attendrai mardi, d'abord, si le temps le permet, puis mercredi s'il pleut mardi; je m'acquitterai alors des frais que vous aura coûtés la voiture de ces demoiselles.

Au revoir, ma chère mademoiselle Colin, je vous assure de mon affection.

Edmée DE MUSSET.

La Même a la Même

Angers, le 29 octobre 1858.

J'ai parlé à M. Paul du désir que j'ai de faire graver les vers : *Rappelle-toi ;* mais comme il a d'autres inscriptions à placer sur le tombeau, je lui ai laissé le soin de choisir la place des vers et de les faire graver lui-même ; il m'a promis de s'en occuper à son retour.

Maintenant que ces touffes d'asters que j'ai demandées sont plantées, il faut qu'elles y restent toujours : c'est une plante vivace, qui fleurit longtemps et attire les papillons et les abeilles. Quand les violettes fleuriront vous m'en enverrez une de temps en temps dans une lettre.

Croyez-vous que je n'ai pas encore osé regarder les cheveux que vous m'avez remis ? Chaque fois que je veux défaire le paquet il me prend une sueur froide qui m'en ôte le courage.

Mon voyage ne m'a pas fait de mal, au contraire, il a satisfait un besoin de mon cœur qui était devenu une idée fixe et poignante.

Ce tombeau est digne de celui qui l'habite, simple, modeste à la vérité, mais élégant, distingué ; il fixe l'attention générale et jamais le nom qu'il reproduit ne sera oublié du public.

Si Dieu me laisse des forces, j'y retournerai tous les ans le revoir, lui porter le tribut de mes larmes !

Je le recommande à vos bons soins, bonne Adèle, souvenez-vous de ces tristes paroles qu'il a dites et que vous m'avez répétées : *Il faut aller voir les morts.*

Croyez à mon sincère attachement.

Edmée DE MUSSET.

LA MÊME A LA MÊME

Vous savez maintenant, ma chère mademoiselle Colin, que ce n'est pas la *Revue Contemporaine*, mais le *Magasin de Librairie* que M. Charpentier a fondé et dans lequel il va publier au fur et à mesure toutes les œuvres posthumes qu'il a acquises de Paul. Il est enchanté de son entreprise qui prospère déjà, il paraît qu'il a beaucoup d'abonnés; d'abord le public doit être séduit par l'appât qu'il lui présente, puis il a eu l'adresse de mettre ses livraisons à si bon marché qu'il en vendra encore plus séparément qu'en abonnement. Je pense que vous aurez été chez lui en chercher, et qu'il ne peut se dispenser de vous l'offrir. Il a eu cette politesse pour moi et j'en suis très contente; plusieurs personnes d'Angers se sont abonnées, mais j'ai encore bien des amateurs qui me les empruntent. Je voudrais bien, maintenant, savoir l'effet que ces différents morceaux vont produire; vous qui êtes à la source des différents journaux de Paris, si vous apprenez quelque chose qui y eût des rapports, faites-moi le plaisir, ma chère Adèle, de m'envoyer ceux qui en parleront. J'ai déjà trouvé dans le *Siècle* quelques mots obligeants dans un feuilleton de M. Hippolyte Lucas de jeudi dernier, mais ce n'est pas développé et je crois que d'autres en parleront plus longuement.

Il ne suffirait pas de me les indiquer pour me les

faire lire, car ici on ne peut rien trouver ; croiriez-vous que je n'ai pu lire l'article de la *Patrie* qui a reproduit les vers qui sont gravés sur le tombeau? Il a été impossible de le trouver, cela vous prouve le zèle qu'on y a mis. Si, par hasard, vous avez encore cet exemplaire de la *Patrie*, joignez-le, je vous prie, à ce que vous m'enverrez ayant rapport à la publication nouvelle de Charpentier.

Il y aura dans le prochain numéro une pièce de vers et une lettre en prose qui ne peuvent manquer de faire sensation.

Les Angevins qui ont été à Paris par le train de plaisir le mois dernier ont tous vu *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* et m'ont dit que Bressant était admirable dans le rôle du comte, et que la pièce avait eu le plus grand succès. Cela m'a fait plaisir, mais je me trouve bien privée de ne pouvoir assister à cet hommage du public pour cet immortel talent ! Savez-vous si les *Caprices de Marianne* qu'on vient de reprendre ont reçu le même accueil? Madeleine Brohan, n'y est-elle pas bonne, mais Bressant peut être charmant.

Je vous embrasse et vous assure de mon attachement.

Edmée DE MUSSET.

La Même a la Même

Le 24 décembre 1858.

Je vous remercie des soins que vous donnez à ce qui me reste d'un fils tant aimé! Que son souvenir nous soit toujours présent, ma chère mademoiselle Colin, c'est un lien sacré entre nous!

Vous savez combien je suis reconnaissante de ce que M. Guttinguer a déjà fait pour la mémoire de mon fils. Je désire beaucoup qu'il reprenne sa plume vigoureuse pour parler des œuvres posthumes; mais la manière dont on les publie n'en laisse pas la facilité, quelques vers donnés tous les quinze jours obligent à attendre plusieurs semaines avant d'en avoir assez lu.

J'écrirai à M. Guttinguer aussitôt que les vers de la *Servante du Roi* auront paru.

Vous les lui porterez de ma part et je les recommanderai à son amitié de poète qui saura mieux qu'aucun autre en remarquer les beautés, ainsi que celles du *Songe d'Auguste*.

Adieu, ma chère Adèle, je vous assure de mon sincère attachement.

Edmée de Musset.

MADEMOISELLE A. COLIN A MADAME DE MUSSET

Paris, le 19 mars 1859.

Je n'étais pas à la séance de jeudi à l'Institut; par une fatalité inconcevable, je n'ai pas pu avoir de place pour y entrer. M. Paul m'a écrit quelques jours d'avance pour me dire de me pourvoir moi-même à l'Institut, qu'il n'avait que six places sur la même banquette et qu'il ne pourrait pas m'en donner une.

J'étais malade. Je me suis levée et, encore bien faible, je suis allée demander cette place; on m'a répondu que M. Paul avait reçu les places destinées à la famille.

J'ai écrit à M. Pingard, il m'a envoyé une place, où, dans l'état de faiblesse que je viens de vous dire, il m'était impossible d'aller, où un homme tout au plus pouvait se tenir.

Il y a six mois que cette journée me préoccupe. Elle s'est terminée par un affront pour moi bien douloureux.

Je ne suis pas élégante, ma mise est simple, mais ma robe noire est propre.

Je me suis un peu consolée en lisant le discours de M. de Laprade. Il est mieux que je ne l'avais espéré.

M. Vitet, surtout, tout en voulant faire la leçon, a dit des choses qui ne peuvent qu'aider à populariser les œuvres immortelles qui ne font que grandir depuis

sa mort; mais je répète, après une dame qui vient de m'écrire, M. de Laprade n'a rien compris à *Rolla*.

Je suis, depuis quelques jours, dans un état fiévreux qui ne me laisse presque pas dormir. Je tousse, le soir, à en perdre la respiration.

Il fallait bien que ce jour eût lieu, mais tant que M. de Laprade n'était pas reçu, il me semblait qu'il était moins loin de moi. Je redoutais ce jour. J'ai passé trois mois un peu tranquille.

Je vous envoie, Madame, la lettre que vient de m'écrire Mme de Pressensé. Si M. de Laprade l'avait compris comme elle, nous aurions eu un discours bien mieux senti. J'observe une chose, depuis la mort de notre grand poète, — je n'ai pas entendu un homme en parler aussi bien, qui l'ait aussi bien compris que Mme de Pressensé. Nous sommes des amies, nous nous embrassons en pleurant en parlant de lui.

Nous parlons de sa grande âme, de ses belles qualités, de ses souffrances physiques et surtout morales qui l'ont détruit avant l'âge.

M. Guttinguer vient de m'écrire qu'il vient d'envoyer à la *Mode* un article sur *Elle et Lui* avec citations de la *Nuit d'Octobre* « que j'ai relue, dit-il, avec des cris et des frémissements d'admiration; quelle infâme que cette *Elle!* »

Je retournerai chez M. Guttinguer le 25 mars; je lui ai envoyé le dernier numéro du *Magasin de Librairie*.

Je n'ai pas pu y aller le 10. J'étais dans mon lit.

Comment vous portez-vous, Madame? J'ai pensé à vous; comme on plaint les pauvres malades quand on l'est soi-même.

Comme j'ai pensé à lui, qui a souffert si longtemps et si tristement.

Salutations respectueuses.

Adèle Colin.

P.-S. — M. Taxile Delord continue les *Lettres de la Ferté-sous-Jouarre*. J'ai été attristée qu'il ne dise même pas qui a écrit les premières. On se croit tout permis au *Magasin de Librairie*.....

Madame E. de Pressensé a Mademoiselle Colin

Mademoiselle,

L'hiver entier s'est passé sans que j'aie pu accomplir mon projet d'aller vous voir; chaque semaine je me promettais de ne pas arriver à fin sans l'avoir fait.

Mais vous ne sauriez croire combien je suis peu maîtresse de mon temps.

Hier, je vous ai cherchée à l'Académie sans pouvoir parvenir à vous découvrir; j'ai beaucoup pensé à vous pendant cette séance et me suis demandé si vous étiez satisfaite. Je crois que nous devons l'être; un hommage a été rendu que nous n'osions pas même attendre aussi complet. Les grands côtés de notre grand poète ont été au moins effleurés.

M. de Laprade a eu de bonnes intentions, et a fait de son mieux. Malheureusement, comme on le lui a dit, il est né aux antipodes de celui qu'il essayait de comprendre, et son appréciation de *Rolla* a été aussi inintelligente que possible.

M. Vitet a eu bien plus d'esprit et je crois que plusieurs seront sortis emportant la conviction qu'ils s'étaient mépris jusqu'alors sur la vraie mesure de

ce génie qu'ils avaient cru frivole et qui était le plus profond et le plus douloureux de notre temps. Je pense bien que personne n'a parlé de lui selon votre cœur puisque personne ne pourrait en parler selon le mien.

Tout paraît pâle et froid quand on le compare à ce qu'on éprouve en le lisant.

Mais ce beau sonnet, si mal lu pourtant, c'était bien quelque chose que de sentir la foule frémir en l'écoutant, ce sonnet, c'est lui tout entier; je ne connais rien de plus simple et de plus grand. Si vous étiez à la séance vous devez être plus triste aujourd'hui que vous ne l'étiez depuis longtemps. Il semble qu'on a jeté la dernière pelletée de terre sur son cercueil, et que tout soit fini. Mais non, tout n'est pas fini; cette immortalité du peintre et du poète dont il a parlé, lui appartient, une autre aussi. Et maintenant j'en suis sûre, lui, qui a tant souffert sur la terre, il a trouvé ce dont il avait soif, la vérité qui ne lasse pas, l'amour sans limite, et il est enfin désaltéré.

Pardonnez-moi de vous écrire si longuement; mon cœur est plein et j'ai besoin de parler de lui à quelqu'un qu'il a aimé; ce n'est pas qu'ils soient rares autour de moi ceux qui l'aiment. Il est notre poète, lui si peu compris dans un autre monde. Il l'est dans le nôtre où l'on croit cependant que l'étroitesse d'esprit règne avec les principes religieux.

Nous oublions de lire Lamartine et Victor Hugo, mais lui nous le lisons chaque fois que nous avons besoin d'être émus, d'être ramenés au grand et au vrai.

Sa mère était là, n'est-ce pas? Elle devait être bien émue, heureuse aussi, et surtout de penser que son fils a été bien plus grand qu'on a pu le dire.

J'espère aller vous voir avant qu'il soit longtemps;

si je ne pouvais pas cette semaine, vous seriez bien aimable de vous rappeler qu'on me trouve toujours le lundi ; et en venant un peu de bonne heure vous me trouverez seule.

Recevez, mademoiselle, l'expression de mes sentiments bien dévoués.

E. DE PRESSENSÉ.

Vers de Mme de Pressensé adressés à Alfred de Musset.

O poète, ces chants palpitant de ta vie,
Ils vibrent dans ton cœur avant de nous charmer.
Ton âme et ta douleur, c'était tout ton génie ;
Ton rêve poursuivi dans sa route infinie
C'était bien l'idéal, c'était la soif d'aimer.

Tu n'étais pas de ceux dont la Muse s'inspire
De quelques vains échos d'un monde indifférent :
La gloire et le succès ne pouvaient te suffire,
Tu voulais être aimé ; les cordes de ta lyre,
Ces fibres de ton cœur, suivaient son battement.

Oui, tu gardais encore une empreinte divine,
Comme le ciel qui brille au fond d'un lac troublé ;
Ton mal, c'était le sceau de ta noble origine.
Hôte immortel dont l'aile a brisé la poitrine,
Comment de vains plaisirs t'auraient-ils consolé ?

Hélas ! tu le savais que c'était faire outrage
A ce grand idéal que tu portais en toi,
Que de livrer ton âme à leur vil esclavage ;
Mais pour jeter ton ancre à l'éternel rivage,
Poète, il te manqua l'énergie et la foi.

Et tu vécus ainsi toujours plus solitaire;
A ton foyer désert nul ne venait s'asseoir.
Et quand de ton ennui tu voulais te distraire
Ton âme se fermait plus saignante et plus fière,
Et tu voyais grandir l'ombre morne du soir.

MADAME DE MUSSET A MADEMOISELLE A. COLIN

22 mars 1859.

Je vous renvoie, comme vous le désirez, la lettre de Mme de Pressensé, je vous remercie de me l'avoir fait lire. Cette dame aussi distinguée par son esprit que par ses sentiments, est une bonne et aimable amie pour vous, que vous devez cultiver avec empressement.

Les vers que vous m'avez envoyés sont très beaux et je vous en remercie, ma chère Adèle. Je regrette de ne pas les avoir connus plus tôt, pour en exprimer ma reconnaissance à l'auteur, ce que je n'aurais pas manqué de faire (1).

Il y a dans ces strophes un sentiment et une vigueur étonnants, et on a peine à comprendre qu'ils soient l'œuvre d'une femme.

Est-ce qu'on ne les imprimera pas ?

Il me semble qu'ils auraient dû l'être dans le moment où ils ont été faits.

(1) Quelques mois avant la mort d'Alfred de Musset, il arriva par la poste des vers sans signature, et, par extraordinaire, Monsieur les lut. Il les lut deux fois. Il m'en parla et me demanda si je savais qui les avait écrits.

Je ne sais plus comment j'ai appris qu'ils avaient été écrits et envoyés par une dame, Mme E. de Pressensé.

Après la mort du poète on les trouva dans son bureau.

Mme de Musset ne savait pas que ces vers avaient été envoyés avant la mort de son fils.

Il serait grand dommage qu'ils restassent ignorés.

Je voudrais bien, ma chère mademoiselle Colin, lire l'article que M. Guttinguer a mis dans la *Mode* ; mais, dans ce triste pays d'Angers, on ne peut rien se procurer de ce qui pique ailleurs la curiosité du public ; ainsi, comme je tiendrais en outre à posséder cette intéressante critique, je vous prie de m'acheter le numéro et de me l'envoyer par la poste, comme vous avez fait pour la *Patrie*.

J'ai lu avec plaisir le préambule de la chronique, qui en dit plus en quelques mots que les deux orateurs ensemble.

J'ai été étonnée, comme vous, de voir prendre le nom de Cotonnet à M. Taxile Delord ; mais au reste, c'est un hommage ; quant à la dispense de nommer l'auteur des premières lettres, elle est naturelle, c'est une chose si connue et qui a été si admirée, qu'il a jugé que tout le monde le connaissait. Je ne sais pas s'il continuera cette plaisanterie, elle deviendrait déplacée si elle se prolongeait.

Quand vous irez voir M. Guttinguer, remerciez-le bien de ma part de la critique qu'il a faite d'*Elle et Lui*. Je ne l'ai pas encore lue, mais j'ai toute confiance, d'abord dans son talent, et puis dans son amitié.

Quand vous serez en état d'aller rendre votre pieuse visite au tombeau, vous m'en donnerez des nouvelles.

Edmée DE MUSSET.

LA MÊME A LA MÊME

Mercredi, 20 avril 1859.

Je vois par votre lettre que vous ne connaissez pas un article de M. de Mazade qui est dans le numéro du 1er avril de la *Revue des Deux Mondes*, ces quelques pages sont certainement ce qui a été dit de mieux, de plus franc et de plus sincère sur mon bien-aimé fils; tâchez de vous les procurer, elles vous feront plaisir : celui-là n'a pas craint comme M. Vitet de dire tout le bien qu'il pense d'Alfred de Musset.

Cet aveu de M. Vitet est vraiment révoltant surtout le jour où il est chargé de son éloge, où il doit être l'interprète des regrets et de l'admiration de l'Académie!

J'avais bien senti ses réticences au milieu de ce fatras de compliments à double entente et tout entortillés; aussi ce discours que tout le monde louait me faisait bien mal à moi!

Croyez à ma sincère affection.

Edmée DE MUSSET.

LA MÊME A LA MÊME

Angers, le 17 janvier 1859.

Mademoiselle,

Je vous remercie de m'avoir envoyé cette *Ode* qui est vraiment bien belle et que j'ai lue avec beaucoup d'émotion et d'admiration. Il y a bien peu de poètes maintenant capables d'écrire de pareils vers et celui-ci a évidemment été inspiré par le sujet de son ode.

Il est précieux pour moi de voir l'unanimité d'opinions qui s'est prononcée en sa faveur dans la presse : les regrets et l'admiration de tous lui sont acquis et s'appliquent également à son œuvre et à son souvenir.

Je vous remercie des soins que vous donnez à son tombeau, je vous suis très obligée de les lui continuer ; j'ai besoin d'être sûre que les étrangers qui passeront devant verront que celui-là du moins ne sera pas oublié.

Croyez, ma chère mademoiselle Colin, à mon sincère attachement.

Edmée DE MUSSET.

LA MÊME A LA MÊME

Angers, le 27 juillet 1859.

Ma chère mademoiselle Colin,

Je viens de faire un voyage en Bretagne et j'arrive très fatiguée, j'ai été bien aise de trouver votre lettre à mon retour pour recevoir des nouvelles de cette chère tombe à laquelle je pense sans cesse. Il y avait longtemps que j'en étais privée ; Paul est à la campagne et il n'y a que vous seule qui puissiez m'en donner ; ces couronnes que vous avez trouvées me font du bien ; j'aime à voir qu'on ne l'oublie pas. Soupçonnez-vous qui ce peut être ? Et croyez-vous que ce soit une seule personne, ou plusieurs, qui lui gardent un si fidèle souvenir ?

Je voudrais savoir à qui je dois attribuer ce sentiment touchant. Je vous remercie des soins que vous avez donnés à ce pauvre saule ; il a dû bien souffrir par cette chaleur ; ces arbres naissent et vivent dans l'eau, il est étonnant que celui-là se conserve dans un terrain si sec, voilà la chaleur qui revient de plus belle, il faudra redoubler de soins.

Recommandez-le bien.

Adieu, ma bonne mademoiselle Colin, croyez à mon sincère attachement.

Edmée DE MUSSET.

LA MÊME A LA MÊME

24 juillet 1862.

J'ai été saisie à la vue de la photographie debout, que vous m'avez envoyée. La tournure est étonnante, je ne sais où on a pris le modèle, il faut que ce soit quelque dessinateur qui l'a connu, qui l'ait fait de mémoire, la figure n'est pas si bien, mais pourtant il y a de la ressemblance. Adieu, ma chère Adèle, croyez à mon attachement sincère.

Edmée DE MUSSET.

Pauvre Marzo ! Il aimait tant son maître, faites-lui une caresse pour moi.

LA MÊME A LA MÊME

Dieusie, le 13 septembre 1862.

J'aime beaucoup la photographie que vous m'avez envoyée; c'est la meilleure, la plus ressemblante.

Je ne sais où le photographe a pris sa taille, et sa tournure qui sont parfaites; la main aussi est bien la sienne, enfin l'ensemble est saisissant; je ne la quitte pas.

Adieu, ma chère Adèle, ne manquez pas de m'écrire quand vous aurez visité notre chère tombe, songez que j'y pense sans cesse, et que je n'ai que vous qui m'en parliez.

Je vous assure de mon affection sincère,

Edmée DE MUSSET.

La Même a la Même

Dimanche, 25 janvier 1863.

Je ne vous ai pas répondu plus tôt, ma chère Adèle, parce que je suis très souffrante d'un catarrhe violent qui m'a retenue longtemps au lit. Il va un peu mieux maintenant, je me lève, mais je dors mal et je tousse toujours. J'en ai, je crois, pour jusqu'au mois d'avril à le traîner ainsi.

J'ai écrit à M. Paul pour avoir son avis sur ce que vous me dites de l'idée de planter un saule derrière le tombeau, sur un terrain libre, où les racines pourraient pousser. Il en est tout à fait consentant et désire que cela soit fait le plus tôt possible. Il en a déjà parlé au marbrier, et si cela n'est pas encore fait, c'est que celui-ci y met de la négligence. Je vous prie en conséquence, ma chère Adèle, d'aller au Père-Lachaise dès que vous le pourrez et de renouveler au marbrier l'ordre de planter le saule avant que la saison des plantations ne soit passée; je crois que cela presse maintenant. M. Paul le veut, moi aussi et vous êtes autorisée à parler en notre nom à tous deux, au marbrier. Je compte sur votre obligeance, ma chère Adèle, car il n'y a que vous à qui je puisse m'adresser pour cette commission qui me tient bien au cœur.

Je vous félicite d'avoir vu votre père en bonne santé, malgré son âge; cela lui promet une longue vieillesse.

Croyez à mon sincère attachement,

Edmée de Musset.

QUATRIÈME PARTIE

M. Ulric Guttinguer, d'origine normande, était un ami de jeunesse de M. de Musset. Bien que beaucoup plus âgé que lui, il avait les mêmes idées sur bien des choses. Il écrivait dans la *Gazette de France*. Après la mort du poète, il me vint à l'idée d'aller le voir dans son hôtel de la rue de Courcelles.

Il me reçut comme si j'avais été de la famille.

Il me demanda de retourner le voir et, naturellement, nous avions toujours le même sujet de conversation. Quand j'allais là, je ne pouvais plus en sortir; nous avions toujours quelque chose de nouveau à nous rappeler, lui, ses souvenirs de jeunesse, et moi, des choses plus récentes qui l'intéressaient infiniment.

J'en écrivis à Mme de Musset qui fut bien heureuse de se mettre en rapport avec lui pour différentes choses : rectifications que nous avions à

faire et auxquelles on donnait le plus de publicité possible. Mme de Musset m'indiquait ce qu'il fallait lui demander. Je m'empressais de le lui communiquer.

M. Guttinguer eut du chagrin quand il fallut quitter son charmant petit hôtel au moment où on vint à continuer le boulevard Malesherbes.

M. de Musset lui avait adressé des vers.

M. Guttinguer avait fait la critique de l'article de Lamartine qui m'avait fait tant de chagrin, il en était indigné. Il fut plus calme, après la lettre de réponse de M. Paul qui parut dans la *Revue des Deux Mondes*.

La réponse à *Elle et Lui* par M. Paul, lui fut agréable. Il me demanda ce que je savais du voyage à Venise. Je n'en connaissais que ce que j'avais entendu dire par M. de Musset.

Il blâma aussi Louise Colet, qui a écrit *Lui*. C'était une femme que mon cher poète avait eu le malheur de rencontrer et qui lui infligea un autre genre de torture que George Sand dont on a tant parlé. Toutes deux se sont acharnées après lui quand il ne pouvait plus leur répondre : que Dieu leur pardonne !

Chez M. Guttinguer, je pleurais en racontant les derniers jours du poète.

M. Guttinguer me dit :

— Musset a, dans *Portia*, de beaux vers, qui prouvent qu'il ne croyait pas qu'il pût être pleuré si longtemps.

Voici ces vers :

Quel homme fut jamais si grand, qu'il se pût croire
Certain, ayant vécu, d'avoir une mémoire
Où son souvenir, jeune et bravant le trépas,
Pût revivre une vie et ne s'éteindre pas ?
Les larmes d'ici-bas ne sont qu'une rosée
Dont un matin au plus la terre est arrosée,
Que la brise secoue, et que boit le soleil ;
Puis l'oubli vient au cœur, comme aux yeux le som-
[meil.

Je racontai à M. Guttinguer que M. de Musset aimait la musique, que souvent il restait chez lui quand une dame qui demeurait à l'étage au-dessus de lui jouait du piano. Il me faisait écouter, s'asseyant lui-même, et ravi :

— C'est le *Roi des Aulnes* et divinement exécuté.

Aussitôt M. Guttinguer alla à son piano et joua le *Roi des Aulnes* que je reconnus immédiatement. Je pleurai encore à ce souvenir.

M. Guttinguer me raconta le sujet de cette musique que je trouvai tout à fait en rapport avec ce que j'avais éprouvé.

* * *

De Monsieur Guttinguer

C'est par le nom de Musset que nous commençons aujourd'hui nos impressions. On comprendra cette récidive quand on saura que nous en devons le besoin au livre de M. P. de M..., dont le *Magasin*

de Librairie nous a livré ce mois-ci, les premières parties. *Lui et Elle*, tel en est le titre, est évidemment une réponse à *Elle et Lui* de la *Revue des Deux Mondes*.

Cette réponse est sans pitié, sans merci, le lecteur verra si elle est juste et méritée.

On nous dit le récit de M... fait avec des notes, des lettres, et sur les manuscrits de son frère Alfred, qui recommandait bien, en mourant, de n'en faire usage que si sa mémoire et son caractère étaient attaqués et méconnus publiquement. M. Paul de Musset a jugé ce jour venu et il a composé *Lui et Elle*.

Nous ne voulons rien citer, cela nous paraît trop vrai et trop ressemblant.

Lisez et vous croirez. Lisez et vous verrez toutes les tortures du poète et de l'amant.

Hélas ! c'est à ces souffrances que celui-ci doit ses plus beaux, ses plus sublimes, ses plus immortels vers ! La vraie poésie coûte cher.

* * *

23 mai 1859.

Ma chère demoiselle,

Je vous adresse une lettre que je viens de recevoir de M. Paul de Musset et vous prierai de me la rendre. J'aurais besoin de savoir son adresse à Angers, car je juge à propos de lui répondre sans aucun retard, pour combattre celui de Charpentier qui me paraît absurde et serait la conspiration dont M. de Musset me parle.

En attendant, mille amitiés de votre tout dévoué.

Ulric GUTTINGUER.

13 juin 1859.

Ma bonne demoiselle,

Je regrette bien de ne m'être pas trouvé chez moi quand vous m'avez apporté le précieux autographe de notre cher poète.

Je l'ai trouvé si beau que je vous avoue que je le garde.

Il y a dans l'avant-dernier numéro de l'*Artiste* des vers adorables du prince de Polignac sur notre pauvre ami qui vous feraient un vif plaisir.

Je suis malade de mon expropriation et accablé.

Tout à vous bien affectueusement,

Ulric Guttinguer.

24 décembre 1859.

J'aurais pourtant bien besoin de vous voir, Mademoiselle, car outre le plaisir que cela me causerait, j'ai à vous demander bien des choses sur notre ami.

J'ai pu enfin avoir le *Lui* de Mme Colet et j'en ai le cœur levé, indigné.

Je ne m'étonne pas que C... F... ait critiqué le livre, mais que cela ait été jusqu'au poète, c'est ce que je suis pressé de venger dès que j'aurai quelque place libre.

Quelle est donc cette marquise? Écrivez-le-moi en attendant et provisoirement, je vous prie.

Je ne suis qu'au commencement et je bondis à chaque ligne.

Il est vrai que je sais mieux le fond de notre ami que tous ces comédiens-là.

Quelle pitié! quelle horreur! Oui, chère demoiselle, il aurait fallu cacher tout cela à la pauvre mère. Chère dame, qu'elle a dû souffrir!

Pourriez-vous me faire lire les *Débats?* Cela me

serait bien utile pour fouetter l'imbécile critique. Je m'en fais un devoir et une fête.

Pourtant ces froids, ces pluies me fatiguent bien le cerveau avec le reste ; c'est trop.

J'attends une réponse *au* ... et vous présente mes compliments très affectueux et distingués.

Ulric GUTTINGUER.

* * *

J'avais demandé à M. Guttinguer des renseignements sur la ville et les habitants de Bolbec, où je venais d'obtenir la concession d'un débit de tabac qui m'avait été octroyé par M. Magne, ministre des Finances, par la recommandation spéciale de M. De La Rozerie, secrétaire du ministre de l'Instruction publique.

En réponse, je reçus la lettre suivante :

Paris, 18 juillet 1860.

Madame,

Je me trouve bien heureux de l'offre de ma recommandation.

C'est donc à Bolbec que vous irez ! J'avais entendu Caudebec.

J'aime mieux Bolbec mille fois.

C'est une ville à millionnaires et le plus beau pays du monde.

Mon nom y est bien connu, par mon père qui fut son représentant vers l'an 1800 !

Vous y trouverez de grandes ressources, je l'espère. Il y a là des MM. Bondeaux qui ne m'ont point

oublié, je l'espère, non plus que les Fauquet, les Pouchet, etc.

Je tiens les légendes de V... M... à votre disposition, tout surpris que Mme de Musset aime le chaos où il y a des rayons pourtant, mais sans ombres !

Dans l'attente donc de vous voir venir les chercher, je vous renouvelle l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

GUTTINGUER.

J'ai le projet de partir pour la Normandie à la fin du mois.

Paris, 4 janvier 1862.

Certainement, Madame, je permets ce bon souvenir et j'en suis très heureux et reconnaissant.

Je reçois ces vœux et j'espère qu'ils me porteront bonheur. J'en ai bien besoin, je suis toujours infirme et avec des douleurs qui m'affaiblissent la tête et les jambes. Je suis bien vieilli, depuis un an surtout ; et c'est vrai que j'approche du terrible chiffre de 80.

Il a paru un bel ouvrage en quatre volumes : les *Poètes Français depuis les Origines jusqu'à nos Jours* (1).

Dans le quatrième volume, notre ami Alfred de Musset a une bonne place. Cependant son chapitre est manqué et l'auteur ne l'a pas compris ni apprécié. Je regrette de n'en avoir pas été chargé.

J'y ai ma place aussi et j'ai fait tirer cette biographie à part à quelques exemplaires seulement pour mes amis. Je vous en enverrai un sous bande incessamment. Dites-moi, je vous prie, l'adresse de Mme de Musset. Sans doute M. Paul a l'ouvrage

(1) Chez Hachette.

entier. Charpentier s'est bien mal conduit en cette circonstance.

Je vous fais mes compliments sur votre bonne santé, Madame, et vous offre mes vœux et l'expression des sentiments les plus distingués de votre très dévoué

Ulric GUTTINGUER,
Avenue Frochot, 7.

8 janvier 1862.

Madame,

Je me trouve très heureux de votre aimable souvenir et m'empresse d'y répondre.

Ma santé est passable et telle qu'on peut la désirer à mon âge. J'écris encore, et j'aurais à vous offrir une dernière impression sur ce pauvre Alfred de Musset, qui a paru dans la *Mode* du 12 décembre. Je crois qu'elle vous ferait plaisir.

Je vous l'aurais envoyée, si je n'avais perdu votre adresse.

Recevez tous mes vœux, Madame, et mes compliments empressés.

Ulric GUTTINGUER.

Merci de votre souvenir, ma chère dame!

Hélas! je me meurs!

Voilà tout. Priez pour moi! Je ne peux vous en écrire plus long.

Je vous serre la main.

Ulric GUTTINGUER.

12 janvier 1864.

J'ai beaucoup parlé d'Alfred dans le *Souvenir*, vers et prose. (Mois de novembre et décembre : rue Godot-de-Mauroi, 24.)

* * *

Voici quelques vers adressés à Ulric Guttinguer avec le titre : *En tête d'un impromptu.*

Oui, cher Ulric, nous le voyons
Ce ciel dont l'aspect nous amuse ;
Et même nous le *respirons*,
Si ce mot plaît à votre Muse.

Ulric, nul œil des mers n'a mesuré l'abîme,
Ni les hérons plongeurs, ni les vieux matelots.
Le soleil vient briser ses rayons sur leur cime
Comme un soldat vaincu brise ses javelots.

Ainsi nul œil, Ulric, n'a pénétré les ondes
De tes douleurs sans borne, ange du ciel tombé.
Tu portes dans ta tête et dans ton cœur deux mondes,
Quand le soir, près de moi, tu vas triste et courbé.

Mais laisse-moi du moins regarder dans ton âme,
Comme un enfant craintif se penche sur les eaux ;
Toi si plein, front pâli sous des baisers de femme,
Moi si jeune, enviant ta blessure et tes maux.

Alfred DE MUSSET.

Juillet 1829.

* * *

En mai 1842.

Cette confession d'un enfant de l'autre siècle, est une sorte de préface, dans laquelle Alfred de Musset s'excuse presque de faire encore des vers, il demande l'indulgence de ses amis :

Mil huit cent vingt! Nous éclosions
Dans les mélanges poétiques.

. . . . . .

Puis dix ans nous nous reposions
Au sein des drames romantiques.
Venaient après?... je ne sais plus,
Sinon que c'était du plus tendre,
Du cœur brisé, des sens émus,
Et beaucoup de vœux superflus.
Dix nouveaux ans encor de fièvre!
Arthur (1) parait, le malheureux,
Déplorablement vertueux.
Triste réveil d'un charmant rêve!
Est-ce la fin? Hélas! hélas!
Voilà que viennent les *Lilas* (2);
C'est l'amitié qui les fait naître,
Le temps d'éclore et de paraître,
De parfumer une fenêtre,
Et tout est dit de cette fois!

Mais comme ils sont négligés ces vers mal présentés, avec des trous à leur chemise; grande est leur sottise de paraître en pareil accoutrement devant leurs amis et maîtres; cependant, on leur pardonnera en faveur de leur bonne intention et vu le grand âge de l'auteur.

Ce petit poème est adressé à M. ou Mme Tattet: peut-être est-ce la *lettre* qui accompagnait l'envoi d'un volume de poésie?

(1) *Arthur*, roman, par M. Guttinguer.
(2) *Les Lilas de Courcelles*, poésies, par M. Guttinguer.

* * *

M. Paul de Musset m'écrivait, à propos de la mort de Marzo :

J'ai appris avec un vrai chagrin la mort du pauvre Marzo, et je comprends que vous l'ayez pleuré.

J'avais parlé de lui dans la *Biographie* de mon frère, j'ajouterai un mot pour donner la date de sa mort, et si, comme je l'espère, cet ouvrage doit être lu longtemps encore après que nous aurons suivi le fidèle Marzo, son nom et ses vertus seront connus de la postérité.

Recevez, Madame, l'assurance de mes sentiments bien affectueux.

Paul DE MUSSET.

Bourron, le 25 septembre 1864.

Il dit encore, dans la *Biographie :*

Le maître du pauvre Marzo a inspiré les mêmes sentiments de tendresse et de dévouement à des personnes moins faciles à conquérir. Dans les diverses maisons qu'il a habitées, dans les endroits qu'il fréquentait régulièrement, on l'aimait avec une sorte d'adoration ; et ce n'était pas toujours pour ses poésies et pour sa gloire, car plusieurs de ces amis-là ne savaient pas lire. Quelques-uns se seraient mis au feu pour lui.

Alfred de Musset faisait grand cas de ces affections naïves.....

Mais le plus tendre et le plus dévoué de ses amis était son oncle Desherbiers. Il n'était point de sacrifice dont ce bon oncle n'eût été capable pour son neveu.

C'était à la fois un camarade et un père. Alfred l'aimait d'une tendresse filiale ; aussi ne pouvaient-ils se passer l'un de l'autre. Sur quelques points, leurs opinions différaient. — En littérature, en politique, en philosophie, ils n'étaient pas toujours d'accord ; aux jeux des échecs et du piquet, ils se querellaient parfois et se séparaient fâchés. Le lendemain, Alfred écrivait une lettre d'excuse, et, le soir, on s'abordait sans dire mot de la discussion de la veille. Souvent, à l'instant même où la lettre d'excuse allait partir, le bon oncle arrivait, pensant que les torts venaient de son côté.

* * *

Je n'ai jamais eu l'honneur et le plaisir de voir l'acteur Delaunay autrement qu'à la scène. Mais j'eus plusieurs fois l'occasion de lui écrire. Lorsqu'il fut décoré, je lui envoyai mes félicitations, et je reçus de lui cette charmante lettre :

10 mai 1883.

Madame,

Rien ne pouvait plus me toucher que d'associer le nom d'Alfred de Musset à la récompense qui vient de m'être accordée.

Vous savez, n'est-ce pas, quel culte j'ai voué à sa mémoire.

Mes deux grandes admirations dans ma vie artistique ont été Molière et Musset.

Merci, Madame, de la bonne pensée.

L. Delaunay.

Aux fêtes de « l'Alliance », à la visite que fit en France l'empereur de Russie, Sa Majesté désira entendre, à la Comédie-Française, une pièce de Musset.

On joua donc, sur son désir, *Un Caprice*, et, aux fêtes de Versailles, Delaunay qui cependant avait pris sa retraite depuis longtemps, dit : *Une Soirée perdue*.

J'eus le plaisir de le remercier du dernier bonheur qu'il me donnait.

J'en eus la réponse qui parut dans *le Figaro*.

Versailles, dimanche 29 décembre 1893.
55, rue des Missionnaires.

Madame,

Votre aimable lettre m'a rappelé un passé glorieux, et je partage votre tristesse en voyant cet admirable répertoire disparaître peu à peu de l'affiche.

Si l'*atavisme* n'est pas un mensonge, mon fils tiendra à honneur de reprendre *Un Caprice*, le *Chandelier* (Clavaroche) les *Caprices de Marianne* (Octave), etc.

Il a déjà joué à Versailles le poète de la *Nuit d'Octobre*.

Ah! si vous m'entendiez parler de notre cher et grand poète!

Votre lettre m'a fait grand bien, chère Madame.

DELAUNAY.

Je reçus la lettre de M. Delaunay et la commu-

niquai à Mme Lardin de Musset, et voici ce qu'elle m'écrivit en me la retournant :

Le 30 décembre 1895.

Je vous remercie beaucoup, Madame, de l'aimable idée que vous avez eue de me communiquer la lettre de M. Delaunay.

Elle m'a fait grand plaisir; d'abord parce qu'elle est fort jolie, ensuite parce qu'elle me rappelle un beau temps et que, lorsqu'on est vieille et que l'on n'a plus que des soucis en perspective, rien n'est plus charmant que les souvenirs du beau temps passé.

Je vous remercie de vos bons souhaits pour l'année qui vient ; je voudrais vous ressembler sous le rapport de la santé, mais je n'ose l'espérer.

Croyez, je vous prie, à la sincérité de mes vœux pour la continuation de votre prospérité ainsi qu'à mes meilleurs sentiments.

Votre bien affectionnée

H. Lardin de Musset.

* * *

Je racontai un jour à M. de Musset que, lorsque je voyageais avec la princesse de Salm, on faisait une liste de tout ce que l'on mettait dans les malles afin de ne rien perdre.

Quand M. de Musset fit son dernier voyage au Havre, pour faire une saison au bord de la mer, j'avais dressé une liste de ce qu'il emportait. Il me demanda cette liste ; je la lui remis en même temps

qu'une grande provision de cigarettes que je lui avais faites.

Quelques jours avant son retour, j'eus la visite d'un jeune homme blond qui me dit :

— Je viens de voir M. de Musset au Havre. Nous avons été très heureux de passer quelques jours avec lui. Il nous a raconté son intérieur, nous a dit comment vous le soignez bien et qu'avec vous il n'a point de souci... Vous lui faites même des cigarettes. Cela lui a manqué au Havre, mais après il a trouvé une bonne à l'hôtel qui les lui a faites. Nous lui avons demandé la permission de venir vous remercier des bons soins que vous lui donnez, car c'est heureux, pour un homme comme lui, d'avoir une personne dévouée et digne de confiance.

Ce monsieur, c'était M. Henry Delaage.

Après la mort de M. de Musset, je lus le *Dix-Huitième Entretien littéraire* de Lamartine sur M. de Musset.

J'en fus désolée et très malheureuse, d'autant plus qu'il n'y avait personne à Paris à qui je puisse confier mon chagrin.

Je fis, dans la rue Saint-Honoré, la rencontre de M. Henry Delaage dont je viens de parler ; il était avec d'autres personnes ; malgré cela, je lui contai ma peine ; il me consola un peu et m'assura que M. de Lamartine était généralement blâmé.

Quelques mois plus tard, je trouvai dans le *Figaro* un article tiré du journal le *Nord*. Il était

question de Lamartine et de la rencontre que j'avais faite rue Saint-Honoré.

Voici cet article :

La critique injuste et même involontairement cruelle qui a attristé les lecteurs du *Dix-Huitième Entretien* du *Cours de Littérature* n'a pas seulement blessé le frère d'Alfred de Musset, le gardien vigilant de sa mémoire. Elle a percé mortellement un humble cœur qui, depuis longtemps, ne bat plus que pour M. Alfred de Musset. Elle a fait verser des larmes à cette demoiselle Colin, bien connue de tous les amis de notre poète, qui jouait à son modeste foyer un rôle entre la domesticité et la maternité.

Respectable personne à laquelle le dévouement et l'affection donnaient un caractère presque sacré et devant laquelle on songeait aux nourrices de la tragédie et de l'épopée grecques.

Le proverbe ne veut pas qu'il y ait de grand homme pour son valet de chambre et certainement, plus d'un poète a eu sa Laforêt, aimant et soignant son enfant de génie, et lui facilitant la vie, que ces poètes ont toujours l'art d'embrouiller un peu.

Comme nous revenions des funérailles de Béranger, un compagnon de trottoir et moi, mademoiselle Colin passait par hasard, elle vint à lui, en qui elle avait reconnu un des plus fidèles amis de son défunt maître, un ami pour lequel la porte était toujours ouverte.

— Vous avez lu, dit-elle d'une voix altérée... Les poètes sont donc méchants, excepté M. Alfred qui était si bon?... Ils se mangent donc entre eux?... Ah ! M. de Lamartine m'a fait bien du mal.

Là-dessus elle partit, elle ne voulait pas écouter de consolation, elle pleurait.

Non, ma pauvre mademoiselle Colin, les poètes ne sont pas méchants, et il n'en est pas de meilleur que M. de Lamartine ; je suis sûr que si le récit de vos larmes parvenait à cet homme illustre, il daignerait regretter de les avoir fait couler.

M. de Lamartine aurait-il encore sur le cœur, le souvenir du *Sonnet au Lecteur* dont nous donnons ici une variante :

Jusqu'à présent, lecteur, selon l'antique usage,
Je te disais bonjour à la première page.
Mon livre cette fois se ferme moins gaîment;
Le temps où nous vivons est un mauvais moment.

Tout s'en va, les plaisirs, les rêves d'un autre âge,
Les rois, les dieux vaincus, le hasard triomphant,
Rosalinde et Philis qui me trouvent trop sage,
Lamartine vieilli qui me traite en enfant.

« Honte à qui croit, dit-il, jouer avec sa lyre !
— Honte, dis-je, à qui joue, en toute occasion,
Avec sa conscience et son opinion ! »

J'ai fait mon chant du sacre et n'ai plus rien à dire.
S'il faut changer d'avis, s'il faut rayer un nom,
J'aime encor mieux flotter de Ninette à Ninon.

Je n'ai jamais revu M. Henry Delaage ; j'ai appris, en juillet 1882, sa mort, par le *Figaro*.

* * *

C'est à propos de *Spirits* que Théophile Gautier reçut d'une dame médium, qui ne se fit pas con-

naître, les vers suivants attribués par elle à Alfred de Musset. Th. Gautier en fit plusieurs copies et envoya une d'elles à Paul de Musset. Elle figure sous le n° 154 du Catalogue de vente du 6 avril 1883.

Ces stances sont publiées page 311 du tome XI de l'*Histoire des Œuvres de Théophile Gautier*, par le vicomte de Spœlberel de Lovanjoul (Charpentier, 1887, 2 vol. in-8°). Les voici :

Me voilà revenu ; pourtant j'avais, Madame,
Juré sur mes grands dieux de ne jamais rimer ;
C'est un triste métier que de faire imprimer
Les œuvres d'un auteur réduit à l'état d'âme.

J'avais fui loin de vous ; mais un esprit charmant
Risque en parlant de nous d'exciter le sourire ;
Je pense qu'il en sait plus long qu'il n'en veut dire
Et qu'il a quelque part trouvé son revenant.

Un revenant ! vraiment, l'aventure est étrange !
Moi-même j'en ai ri, quand j'étais ici-bas ;
Mais lorsque j'affirmais que je n'y croyais pas
J'aurais, comme un sauveur, accueilli mon bon ange.

Que je l'aurais aimé lorsque le front jauni,
Sur le coude appuyé, la nuit, à la fenêtre,
Mon esprit en pleurant cherchait le grand peut-être
En parcourant au loin les champs de l'infini !

Ainsi qu'attendez-vous d'un siècle sans croyance ?
Quand vous aurez pressé votre fruit le plus beau,
L'homme trébuchera toujours sur un tombeau,
Si pour le soutenir il n'a plus d'espérance.

Mais ces vers, dira-t-on, ils ne sont pas de lui !...
Que m'importe, après tout, le blâme du vulgaire ?

Lorsque j'étais vivant, il ne m'occupait guère ;
A plus forte raison en rirai-je aujourd'hui.

* * *

Nadar vint un jour chez Alfred de Musset accompagné d'un personnage inconnu.

C'était pour prendre le croquis du poète.

Il en fit plusieurs et n'arriva à aucun résultat satisfaisant.

M. Alfred, ayant pris le crayon, fit un Musset très ressemblant au dire des personnes qui étaient là et jeta son dessin au feu.

Après le départ de Nadar, il écrivit :

Nadar, dans un profil croqué,
M'a manqué ;
Landelle m'a fait endormi
A demi ;
Biard m'a produit éveillé
A moitié ;
Le seul Giraud d'un trait rapide,
Intrépide,
Par amour de la vérité,
M'a fait stupide.
Que pourra pondre dans ce nid
Gavarni ?

* * *

Figaro, jeudi, 2 octobre 1881.

Pour une révélation, nous croyons qu'en voilà une.

Il n'est pas un vers de Musset qui ne soit dans la mémoire de quelqu'un, mais on ne le connaissait

que comme poète et auteur dramatique. Il aurait maintenant soixante et onze ans, et jamais on n'a parlé de lui comme artiste.

Nous désirons pourtant ne l'envisager aujourd'hui qu'à ce seul point de vue.

La vérité est qu'à l'âge où chacun cherche sa voie. Alfred de Musset rêvait d'être peintre.

Il a aimé et chanté Ninon; son succès, en tant que poète, l'a fait renoncer à ses projets; mais tout en abandonnant la peinture comme métier, il avait su manier un crayon (1), soit à portraiturer ceux qui se trouvaient devant lui, soit à tracer de petites scènes de genre.

Beaucoup de ses dessins ont été conservés ou par lui ou par ceux à qui il les offrait.

Il nous a été permis d'en voir hier un grand nombre. Nous ne prétendons pas avoir feuilleté le portefeuille d'Ingres ou de Delacroix; il est évident toutefois que si Musset eût persisté dans son désir de se livrer à la peinture, il n'eût pas été le dernier de nos artistes.

Chose bizarre, c'est dans la charge que le poète de si bon goût excellait! Il était même si cruel dans la caricature que certains de ses dessins ont été détruits par les intéressés, peu satisfaits de se voir si diaboliquement pris sur le vif.

L'étrange aussi l'attirait.

Notre collaborateur Bataille, qui exhume en ce moment les causes dramatiques, racontera peut-être un jour l'histoire de Louise Bouvier, cette maîtresse d'assassin qui, vers 1830, fut condamnée à la prison pendant que son amant était envoyé à l'échafaud.

(1) Nous donnons pages 289 et 305 la reproduction de deux dessins au crayon, exécutés par Alfred de Musset.

Elle fut transportée à Clermont. La Maison centrale

Une détenue, par Alfred de Musset.

avait alors pour directrice une cousine d'Alfred de Musset, qui allait souvent à Clermont.

Le poète a fait le portrait demi-nature de la prisonnière. Louise Bouvier est en fichu, gros sabots, les deux mains dans ses poches. Tenue crâne jusqu'à l'insolence, jolie tête couverte d'un madras fermé par un large nœud; sous des traits vraiment beaux, une expression des plus vicieuses.

C'est évidemment ce contraste qui a tenté Musset.

Tournons les feuillets, voici la caricature de *Don Eugéno*, lisez Devéria. Un nez qui n'en finit pas, des yeux sortant de la tête, mais grande ressemblance sous une charge horrible.

Tout un album, et des plus curieux. Il avait été emporté par le poète en Italie dans le fameux voyage qu'il y fit avec George Sand en 1833.

Chaque page retrace un épisode du voyage.

Citons, entre autres, l'arrivée à Gênes.

Des employés de la douane examinaient les bagages des deux amants. Le sujet n'est pas d'une poésie extrême, mais les poètes eux-mêmes sont des plus prosaïques à leurs heures.

Donc l'un des employés a saisi la boite qui contient l'instrument cher à Purgon, il a l'air d'ignorer absolument ce que George Sand peut en faire. Il se demande si ce n'est pas un flacon à parfum, il n'insiste point. Dans un coin, le poète et sa maitresse rient bien de sa méprise.

Plus loin, c'est la grande romancière dans sa modeste chambre d'hôtel, sous le turban qui lui couvre la tête et l'éventail qui lui cache la moitié de la figure, on ne voit guère que ses yeux, très brillants; la main est des plus belles.

Dans le fond, Alfred en robe de chambre se dirige vers la toilette.

Ici une chasseresse très comique, deux seins

énormes avec appas correspondants dans un costume d'homme.

Sur des feuilles veloutées, beaucoup de portraits, tous également intéressants : celui de Pauline Garcia en 1839, portrait demi-nature, fait avec enthousiasme; celui de Mme Adolphe de Musset, cousine d'Alfred, une très jolie personne. La même, endormie dans une diligence, avec son fils à côté d'elle. Le voyage a fatigué l'enfant qui se tient comme il peut. Sa pose est étonnante ; c'est même elle qui montre le mieux quel dessinateur eût pu faire le poète.

Un autre carton est très intéressant pour tous ceux qui s'occupent de théâtre.

Il comprend une longue série qui a pour sujet le mariage de Mlle Garcia avec M. Viardot. Chaque dessin a sa légende qui le commente. Par malheur, dessins et légendes sont trop spéciaux pour que nous en parlions davantage.

Cette série, qui appartient à Mme Jaubert, a été faite en collaboration avec le statuaire Barre.

Mais revenons au vrai Musset, le caricaturiste. Il excellait dans le genre sous lequel vient de succomber la raison du pauvre André Gill. Il a fait mettre, autre petit bijou, une Mme Jaubert au clavecin que Mme J..., qui vit encore, voudrait peut-être bien détruire, quoique les cheveux tout en frisures couvrent les quatre cinquièmes du visage. La ressemblance, paraît-il, reste sous la charge.

Dans nous ne savons quel salon, un soir, on célébrait le crayon d'Alfred de Musset.

— Ah ! dit quelqu'un qui regardait la princesse Belgiojoso, je sais un visage qui serait impossible à caricaturer.

La princesse, en effet, était des plus jolies.

A son tour elle défia Musset qui s'engagea à en

faire une épouvantable caricature en n'altérant aucun de ses traits.

Devant tous, aussitôt, il la fit *de profil*, aussi belle qu'elle était, seulement il mit l'œil de face. On n'a pas l'idée de l'horreur qu'on obtient ainsi.

— Oh! cachez-moi cela! s'écria la princesse en fermant l'album.

Et c'est grâce à cette frayeur que la page existe encore.

Musset, d'ailleurs, ne s'épargnait pas lui-même, il avait sur la joue gauche deux signes imperceptibles qu'il se plaisait à charger et dont il s'enlaidissait à plaisir.

Il est évident qu'il ne se fera jamais gloire de ces dessins.

Nous avons cru pourtant devoir en parler à titre de curiosité.

Le violon d'Ingres est encore célèbre. Comment le crayon d'Alfred de Musset est-il resté si longtemps inconnu? Il appartenait au *Figaro* de réparer cette injustice.

En 1830 fut l'époque du plus grand succès d'Achille Devéria. Achille s'était marié. Travailleur infatigable, toujours le crayon à la main, il suffisait par un travail acharné à l'entretien de sa nombreuse famille. Son salon était un des lieux de réunion préférés de la jeune école.

Tous les grands noms se retrouvaient sur la liste des habitués de son salon.

Parmi les plus fidèles on remarquait le poète des *Contes d'Espagne et d'Italie*.

Se sentant dans un milieu sympathique, son esprit donnait l'essor à sa gaieté; tantôt il récréait l'assistance par quelque charmant récit, tantôt devant un petit cercle d'intimes il prenait le crayon d'Achille,

il s'essayait à représenter sous un aspect comique la figure bien connue de quelqu'un des habitués de la maison. La famille a conservé plusieurs de ces croquis spirituels inspirés de la causerie du moment, presque tous représentant le même personnage, un poète qui a joui dans son temps d'une certaine vogue et dont le nom n'est pas encore oublié (1). La verve satirique du dessinateur improvisé s'acharne sur lui et le montre dans tous les actes de sa vie privée ou publique de poète et d'homme du monde, lisant une pièce de vers, valsant, mettant ses bottes.

Mais où il faut le voir surtout, c'est sur le dessin au bas duquel l'auteur a écrit de sa main : « *Parterre*, trentième représentation d'*Hernani*. » Il nous a été dit par des contemporains que ces charges un peu vives, mais sans aucune méchanceté, étaient fort ressemblantes.

Parfois la verve d'Alfred de Musset prend une autre direction. C'est une épigramme ou un madrigal improvisé en quelques minutes sur le coin d'une table, ou bien quelques couplets burlesques inspirés par une circonstance fortuite... On a tiré de l'oubli, il y a quelques années, une pièce de vers comique où le chantre de *Rolla* s'est amusé un beau soir à faire parler une Anglaise dans son prétendu jargon. Cette plaisanterie, qui ne peut nuire à la gloire du poète, vint au jour dans l'atelier d'Achille Devéria. Nous avons vu le manuscrit autographe dans le carton de la famille.

Le voici tel que nous l'avons copié sur le manuscrit original ; l'auteur peint en vers libres une Anglaise qui raconte les tracas de la diligence :

(1) Paul Foucher.

Nous étions douze ou treize
Les uns sur les autres, pressés,
Entassés.
J'éprouvais une malaise
Que je me sentais défaillir,
Mourir.
Les cahots,
Les bas et les hauts
D'une chemin raboteux,
Pierreux,
Avaient perdu,
Avaient fondu
Mon tête entière.
Quand l'un bâillait
L'autre sifflait;
Quand l'un parlait
L'autre il chantait.
Puis un petite carlin jappait
Le nez à la portière.
La poussière il me suffoquait;
Puis un méchant enfant criait
Et son nourrice il le battait;
Puis un petit Français chantait,
Se démenait et bourdonnait
Comme une mouche.
Pour moi ce qui me touche
Que jusqu'au Pérou, l'Anglais peut voyager
Sans qu'il ouvre son bouche
Autre que pour boire ou pour manger.

* * *

M. de Musset, sollicité par ses amis à aller poser chez le peintre Landelle, pour un portrait qu'il désirait faire de lui, alla le voir.

Ils convinrent de commencer un jour qu'on lui indiqua.

Il rencontrait là des dames, artistes de la Comédie-Française, entre autres Mlle Fix. Ce fut un des attraits qui le firent continuer ces séances, il ne pouvait pas souffrir l'immobilité de la pose.

Après le pastel, Landelle fit une copie à l'huile pour le Théâtre-Français.

* * *

Parmi les livres qu'on me laissa après la mort d'Alfred de Musset, se trouvaient deux exemplaires de *Lélia* de George Sand avec dédicaces de l'auteur à Alfred de Musset.

Sur le premier volume, on lit :

A Monsieur mon gamin d'Alfred,
GEORGE.

Et sur le deuxième :

A Monsieur,
Monsieur le vicomte Alfred de Musset.
Hommage respectueux de son dévoué serviteur,
GEORGE SAND.

A ce dernier volume, seize pages sont arrachées, ce sont les pages 209 à 225, où George Sand décrit une scène d'orgie où tout le monde paraît dans un état voisin de la folie, où le personnage de *Sténio* est bafoué et joue un rôle répugnant. Il fait des vers où il s'épuise en vains efforts, et tombe en maudissant Dieu.

J'ai supposé que M. de Musset, lisant, longtemps après, avait voulu retirer de ce livre le passage peu intéressant qui lui déplaisait.

Il avait aussi collé la dédicace du premier volume avec deux pains à cacheter qui sont encore visibles.

J'y trouvai aussi un exemplaire du roman *Indiana* de George Sand, où je remarquai des corrections de la main de Musset.

C'était quantité d'adjectifs soulignés et reportés en marge.

Je remis ce livre, à cause des corrections, à M. Paul de Musset qui me dit :

— Il pourra bien me servir.

Je possède aussi un volume de *Jacques*, avec cette sèche dédicace au crayon : *George à Alfred*.

Je donne des vers intitulés : *Après la lecture d'Indiana*, qui ne sont pas dans les œuvres d'Alfred de Musset. Ces vers parurent le 23 juin 1833.

(Musset, à cette époque, ne connaissait pas encore George Sand quand il les lui envoya.

Quand Musset fit la connaissance de George Sand, son livre *Lélia* était à l'imprimerie.

Il n'y eut donc aucun rapport entre le personnage de *Sténio* et Musset, cela est constaté.

Musset disait :

— Elle m'avait pressenti.)

Sand, quand tu l'écrivais, où donc l'avais-tu vue,
Cette scène terrible où Noun à demi nue

Sur le lit d'Indiana s'enivre avec Raymond ?
Qui donc te la dictait, cette page brûlante
Où l'amour cherche en vain d'une main palpitante,
Le fantôme adoré de son illusion ?
En as-tu dans le cœur la triste expérience ?
Ce qu'éprouve Raymond, te le rappelles-tu ?
Et tous ces sentiments d'une vague souffrance,
Ces plaisirs sans bonheur, si pleins d'un vide im-
[mense,
As-tu rêvé cela, George, ou t'en souviens-tu ?
N'est-ce pas le réel dans toute sa tristesse,
Que cette pauvre Noun les yeux baignés de pleurs,
Versant à son ami le vin de sa maîtresse,
Croyant que le bonheur, c'est une nuit d'ivresse,
Et que la volupté, c'est le parfum des fleurs ?
Et cet être divin, cette femme angélique,
Que dans l'air embaumé Raymond voit voltiger,
Cette frêle Indiana dont la forme magique
Erre sur les miroirs comme un spectre léger,
O George, n'est-ce pas la pâle fiancée
Dont l'ange du désir est l'immortel amant ?
N'est-ce pas l'Idéal, cette amour insensée
Qui sur tous les amours plane éternellement ?
Ah ! malheur à celui qui lui livre son âme !
Qui couvre de baisers sur le corps d'une femme
Le fantôme d'une autre, et qui sur la Beauté
Veut boire l'Idéal dans la réalité ;
Malheur à l'imprudent qui, lorsque Noun l'embrasse,
Peut penser autre chose en entrant dans son lit,
Sinon que Noun est belle et que le temps qui passe
A compté sur ses doigts les heures de la nuit !
Demain viendra le jour ; demain, désabusée,
Noun, la fidèle Noun, par sa douleur brisée,
Rejoindra sous les eaux l'ombre d'Ophélia ;
Elle abandonnera celui qui la méprise,

Et le cœur orgueilleux qui ne l'a pas comprise
Aimera l'autre en vain. N'est-ce pas, Lélia?

24 juin 1833.

Après la mort d'Alfred de Musset, M. Paul m'apporta les vers : *Après la lecture d'Indiana*, et me dit :

— Si je meurs avant George Sand, je vous lègue le soin de publier ces vers, dans le cas où Mme Sand écrirait quelque chose contre mon frère.

Lorsque George Sand fut morte, M. Paul vint reprendre les vers, que je lui rendis, et que j'ai pu rétablir de mémoire.

* * *

Au même endroit, je trouvai une première édition des *Contes d'Espagne* dédiée à Madame de Musset.

A ma mère bien-aimée.

Alfred DE MUSSET.

Je portai ce livre à M. Lardin, qui m'en remercia.

* * *

C'est à propos de la princesse de Belgiojoso qu'Alfred de Musset avait écrit les vers suivants parus dans la *Revue des Deux Mondes :*

SUR UNE MORTE

Elle était belle, si la Nuit
Qui dort dans la sombre chapelle

Où Michel-Ange a fait son lit,
Immobile peut être belle.

Elle était bonne, s'il suffit
Qu'en passant la main s'ouvre et donne,
Sans que Dieu n'ait rien vu, rien dit :
Si l'or sans pitié fait l'aumône.

Elle pensait, si le vain bruit
D'une voix douce et cadencée,
Comme le ruisseau qui gémit,
Peut faire croire à la pensée.

Elle priait, si deux beaux yeux,
Tantôt s'attachant à la terre,
Tantôt se levant vers les cieux,
Peuvent s'appeler la prière.

Elle aurait souri ; si la fleur
Qui ne s'est point épanouie
Pouvait s'ouvrir à la fraîcheur
Du vent qui passe et qui l'oublie.

Elle aurait pleuré, si sa main,
Sur son cœur froidement posée,
Eût jamais dans l'argile humain (1)
Senti la céleste rosée.

Elle aurait aimé, si l'orgueil,
Pareil à la lampe inutile
Qu'on allume auprès d'un cercueil,
N'eût veillé sur son cœur stérile.

(1) Voltaire emploie le mot argile au masculin. L'auteur s'est cru suffisamment autorisé par cet exemple. (Voir le *Dictionnaire de Boiste.*)

Elle est morte et n'a point vécu.
Elle faisait semblant de vivre.
De ses mains est tombé le livre
Dans lequel elle n'a rien lu.

Octobre 1842.

* * *

Rondeau à Mlle Anaïs, qui joua le principal rôle dans *Louison :*

Que rien ne puisse en liberté
Passer sous le sacré portique
Sans être quelque peu heurté
Par les bornes de la critique,
C'est un axiome authentique.

Pourquoi tant de sévérité?
Grétry disait avec gaîté :
« J'aime mieux un peu de musique
Que rien. »

A ma Louison ce mot s'applique.
Sur le théâtre elle a jeté
Son petit bouquet poétique.
Pourvu que vous l'ayez porté,
Le reste est moins, en vérité,
Que rien.

* * *

Dans son *Cours de Littérature*, M. de Lamartine fut injuste pour la mémoire d'Alfred de Musset. Son frère le lui fit observer dans cette lettre :

9 juillet 1857.

Monsieur,

Il m'est impossible de garder le silence sur l'im-

pression douloureuse que je viens de recevoir en lisant le *Dix-Huitième Entretien* du *Cours de Littérature*. Vous savez avec quelle joie et quel empressement je me suis rendu à votre appel, lorsque vous m'avez annoncé votre dessein d'entretenir vos lecteurs des ouvrages d'Alfred de Musset, et vous m'avez demandé quelques renseignements.

— Le sujet est digne de vous! me suis-je écrié.

En effet, l'éloge d'un grand poète par un grand poète, c'eût été un rare et beau spectacle.

Je ne viens pas me plaindre à vous, Monsieur, d'avoir été déçu dans mes espérances; je respecte le droit de la critique, et je me garderai bien de répondre à des appréciations littéraires par d'autres appréciations.

Il appartient au public et non à moi de décider si vous donnez bien à Alfred de Musset le rang qui lui convient en le plaçant au niveau de Saint-Évremond, et si ce que vous appelez la poésie des sens ne serait pas plutôt celle du cœur; mais lorsqu'on touche au caractère d'un homme, la moindre erreur peut devenir une injustice, et vous êtes trop juste pour ne pas souhaiter de vous maintenir rigoureusement dans le vrai.

Permettez-moi donc, Monsieur, de vous signaler deux ou trois passages de votre *Dix-Huitième Entretien littéraire*, où le caractère d'Alfred de Musset est présenté sous un jour faux et douteux.

Vous dites, à la page 467, qu'après avoir été trompé en amour, le jeune poète tomba *dans la dérision de l'amour*, et je lis la phrase suivante : « Ses œuvres, *à dater de ce jour*, prouvent assez qu'une foi quelconque, soit religieuse, soit philosophique, soit même politique, lui manqua... Musset fait plus que de badiner avec les grands sentiments; il les

raille, soit que ces grands sentiments s'appellent amour, soit qu'ils s'appellent religion, soit qu'ils s'appellent patriotisme. »

Et, à l'appui de cette assertion, vous citez quelques vers adressés à un ami dans la dédicace de la *Coupe et les Lèvres*. Il y a là, Monsieur, un double anachronisme.

Le jeune poète n'a plus raillé l'amour ni les grands sentiments quand il a commencé à aimer et à souffrir.

C'est, au contraire, à *dater de ce jour* qu'une révolution complète et bien sensible pour le lecteur s'est opérée dans ses idées, son caractère, son génie.

Les derniers passages de son œuvre où l'on remarque encore un reste de scepticisme sont de 1833.

C'est dans l'année suivante que le poète reçut au cœur une blessure profonde, et c'est alors qu'il publia *Rolla*, les *Nuits*, l'*Espoir en Dieu*, et les vers mémorables qui vous sont adressés (1).

Il suffit pour s'en convaincre, de regarder les dates inscrites au frontispice de chaque volume et à la fin des principales pièces de vers.

Je ne vous suivrai pas, Monsieur, dans le procès que vous faites avec tant d'éloquence à la jeunesse d'aujourd'hui, mais je nie formellement qu'Alfred de Musset soit le poète de cette jeunesse-là. Il a vécu sans ambition. Il est mort sans fortune.

« Enrichis-toi ! » ne fut jamais sa devise ; il n'a jamais vu ni touché un seul de ces papiers salis par l'agiotage, où tant de gens ont souillé leurs mains. Ce que vous flétrissez, il le déplorait comme vous. La jeunesse qu'il a aimée et adoptée, c'est la jeunesse entraînante, amoureuse de la poésie, ardente à la

(1) Voyez la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars 1836.

guerre littéraire, qui s'en allait combattre au parterre des théâtres, et qui se querellait pour un drame ou un sonnet. Cette génération a passé quarante ans aujourd'hui, elle a femme et enfants; mais elle aime et lit encore son poète favori.

Quant aux reproches que vous adressez à Alfred de Musset de n'avoir point d'opinion politique, vous les fondez sur une citation inexacte; le poète n'a pas dit :

> Qui, moi? noir ou blanc? ma foi non!

Il a dit :

> Être rouge ce soir, blanc demain, ma foi non!

ce qui est bien différent; cela signifie qu'il n'a point voulu déserter la poésie pour la politique; mais ses sentiments patriotiques se sont manifestés en plus d'une occasion, notamment dans sa réponse au *Rhin Allemand*, de Becker.

Alfred de Musset n'est resté indifférent à aucun des grands événements qui ont agité son pays, et précisément parce qu'il ne voulut pas se mêler de politique, il jugeait les choses avec une sûreté de coup d'œil et une droiture d'esprit auxquelles le désintéressement donnait encore plus d'autorité.

Il me reste à vous remercier, Monsieur, du mot bienveillant que vous m'adressez dans une des pages de votre livre. Combien j'en serais heureux et fier, si j'eusse rencontré ce mot partout ailleurs que dans cet *Entretien*, où le caractère de mon frère ne me semble pas traité comme il méritait de l'être!

J'ajouterai, pour terminer, un trait de ce caractère qui ne vous déplaira pas. Alfred de Musset a toujours aimé passionnément le génie et le talent dans les

autres; c'était sa foi, son culte. S'il s'est tu pour la politique, il a chanté successivement la Malibran, Pauline Garcia, Victor Hugo, Mlle Rachel, Mme Ristori et vous-même, Monsieur. Il a toujours professé pour vous une grande admiration, une sympathie vive et sincère, et lorsqu'il vous avait serré la main au palais de l'Institut, il revenait à la maison le cœur content.

Il vous aimait, Monsieur, parce que la chose du monde qui le touchait le plus, c'était le génie. Si vous étiez mort avant lui, il vous aurait pleuré comme il a pleuré la Malibran; l'envie lui fut toujours étrangère, et c'est à cette élévation de sentiment, à cette chaleur et à cette noblesse de cœur qu'il a dû de n'avoir pas un ennemi de son vivant, et de laisser aujourd'hui non seulement des admirateurs fidèles, mais même des dévots.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

Paul DE MUSSET.

* * *

J'ai parlé plus haut du père Hermann, musicien et ami d'Alfred de Musset, dont parle Mme Ernst dans les *Souvenirs* que je vais rappeler. Rachel venait quelquefois rue Rumfort. Un jour que la tragédienne était en visite, il se présenta un très jeune homme et une jeune fille pour voir le poète. Je les fis entrer dans ma chambre.

Quand Rachel fut partie, j'annonçai les deux jeunes gens, le frère et la sœur. Celle-ci était élève du Conservatoire et se destinait à la tragédie.

M. de Musset aimait beaucoup causer avec eux, la jeune fille était enchantée de faire de longues

George Sand, par Alfred de Musset

visites, il la faisait réciter. Elle se nommait Siona Lévy.

Je la revis *trente ans* après ; elle me dit en entrant qu'elle me reconnaissait, il me fut impossible d'en dire autant.

J'avais vu une jeune fille de quinze ans, frêle, plutôt maigre, presque blonde, et j'avais devant moi une grande dame, avec de magnifiques cheveux noirs. Elle me dit qu'elle s'était mariée avec le célèbre violoniste Ernst et qu'elle était veuve. Nous n'avons depuis ce temps jamais cessé d'être en relations ensemble.

En 1886 ou 1887, Mme Ernst me demanda de l'aider de quelques souvenirs. Elle voulait écrire un article à l'occasion de l'anniversaire de la mort d'Alfred de Musset. Dans cet article, elle rappelait d'abord les visites dont je parle plus haut. Elle disait :

Si lire Musset était déjà un danger pour des jeunes gens, que devait-ce être de le voir de près, de le fréquenter, d'être admis dans son intérieur ? Pour nous, ce fut tout simplement exquis et excellent. Il nous parlait d'art, de poésie, rarement de ses propres vers. Il prenait volontiers plaisir à nous initier à ceux des autres, que nous ignorions absolument.

Quand il nous voyait palpiter d'enthousiasme aux cris de : « Vive la liberté ! » il semblait heureux, comme le laboureur doit l'être en ayant la conscience d'avoir semé du bon grain en bonne terre.

Et comme il disait les vers ! Quelle leçon inoubliable pour celle qui devait devenir son interprète !

Dans les *Stances* a la Malibran, que la grande Rachel elle-même disait (comme moi d'ailleurs), d'un

ton trop élégiaque, quel rugissement poussait le poète, à ces vers :

> Ah ! qui donc frappe ainsi dans la mère Nature,
> Et quel faucheur aveugle, affamé de pâture,
> Sur les meilleurs de nous ose porter la main ?

On entendait de la chambre où nous étions; sa voix tonnante est encore dans mes oreilles. L'homme semblait grandi, transfiguré. On sentait le dieu quand passait sur vous ce souffle embrasé...

Mon frère, nouveau converti, devenu plus tard le Révérend Père Lévy, de l'ordre des Dominicains, confiait ses plus saintes admirations au poète, si condescendant à parler avec nous des choses les plus graves. Cela nous amenait parfois à soulever les questions religieuses.

Alfred de Musset montrait le plus profond respect pour des convictions ardentes, sincères, spontanées, comme le sont toutes les convictions à quinze ans.

Il semblait envier ces sentiments de si pure exaltation.

Dans ce temps-là, venait de se convertir un autre jeune musicien comme mon frère, qui dans sa mission dominicaine de Mossoul a fondé un conservatoire de musique des plus florissants, puisqu'il ne comptait pas moins de six cents élèves asiatiques au moment de sa mort.

Ce jeune homme, devenu Carme Déchaussé, sous le nom de Révérend Père Hermann, était appelé alors par Liszt, George Sand et Alfred de Musset : Puzzi.

Musset nous raconta que c'est en jouant de l'orgue dans une église qu'il fut soudain touché par la grâce. Il en parlait avec tant d'émotion que mon frère lui

proposa de le suivre dans cette église — Notre-Dame-des-Victoires, je crois, — pour voir et entendre le catéchumène; mais une sorte de terreur fit frissonner le poète à cette idée :

— Non ! non ! dit-il. Je suis trop mauvais, je n'oserais jamais entrer dans un lieu consacré à la prière.

Pourtant il avait assisté, une fois, à une prise de voile, chez les Sœurs de Bon-Secours, à la maison-mère, rue Notre-Dame-des-Champs.

Elles étaient ses amies dévouées et il n'avait pu refuser l'invitation.

Il avait été fort impressionné en entendant le prêtre dire à la jeune fille qui allait prononcer ses vœux :

— Vous n'aurez pas quarante ans, pas plus que les Sœurs qui vous entourent. Ici les jours sont comptés.

Ce ressouvenir l'amena tout naturellement à nous parler de cette Sœur Marceline que son affection a immortalisée sur la terre.

Cette religieuse le soignait jour et nuit, aux époques des mauvaises crises.

Quand il la voyait parfois dans ses insomnies devant son lit, le veillant, il était ému aux larmes et pénétré d'une sainte reconnaissance pour cette fille si humble et si pure.

C'est ainsi qu'il composa ces vers à la Sœur Marceline, qu'il nous récita dans une heure d'expansion.

Excepté les premiers et les derniers, ces vers devinrent vagues dans mon esprit ; mais heureusement, Mme Martellet, celle qui a entouré le poète de soins si maternels, si dévoués, sous le nom de Mlle Colin, douée d'une très grande mémoire et les

ayant entendus plus souvent que moi, les a à peu près exactement reconstitués, tels que je me les rappelle à présent et assurément mieux que ne l'a fait Paul de Musset dans la *Biographie* de son frère.

« Je vous envoie, Madame, ces vers sans ponctuation, tels que je les ai entendus, m'écrit Mme Martellet. Je me rappelle même que Musset a dit :

Et lorsque la mort est un bien,
La douleur est une espérance.

Voici ces vers :

J'étais couché pâle et sans vie
Dans un linceul de sang glacé
Où la douleur et l'insomnie
Pendant trois jours m'avaient bercé.

Pauvre fille, tu n'es pas belle ;
A force de veiller sur elle,
La Mort t'a laissé sa pâleur ;
En soignant la misère humaine,

Ta main s'est durcie à la peine
Comme celle du laboureur.
Mais la fatigue et le courage
Font briller ton pâle visage

Au chevet de l'agonisant ;
Elle est douce ta main grossière,
Au pauvre blessé qui la serre
Pleine de larmes et de sang.

Mais de ta route solitaire
Nul ne sait le but et le lieu ;
Dès que tu marches sur la terre,
C'est vers ton œuvre et vers ton Dieu.

Nous disons que le mal existe
Et nous y croyons plus qu'à Dieu.
En nous la prudence consiste
A le fuir sans cesse en tout lieu...

Tu n'y crois pas, toi dont la vie
Avec lui n'est qu'un long combat,
Et ta conscience le nie
Quand ta main le touche et l'abat.

Que saurait être la souffrance
Du moment que la mort n'est rien?
Bien plus, si la mort est un bien,
La douleur est une espérance.

Ceci est extrait de : *Musset chez lui*, 15 décembre 1887. (*Revue de Paris et Saint-Pétersbourg.*)

On me permettra de rappeler ici quelques pages de souvenirs écrits par Mme la comtesse de Clèves.

Qui a parlé de Musset? Tout le monde ; les intimes et ceux qu'il ne saluait pas.

Chacun a répété ce qu'il croyait être vrai ; mais la seule personne qui, ayant vécu dix ans près de lui, les dernières années de sa vie, les plus mauvaises, pouvait dire toute la vérité, est restée muette jusqu'à présent.

Il s'agit de Mlle Colin, aujourd'hui Mme Martellet, moitié gouvernante, moitié camarade, qui l'a aimé d'une affection complexe, singulier mélange de tendresse maternelle, de protection, de dévouement, de soumission, qui enveloppe celui qui en est l'objet, d'une éternelle caresse.

Le temps et la mort n'effleurent pas ce sentiment à la fois chaste et passionné ; tout passe, les autres choses de l'existence s'effacent peu à peu et dispa-

raissent dans les lointains de la mémoire, mais lui seul reste vivace et lumineux, fidèle par delà le tombeau.

* * *

Musset a toujours adoré et respecté la femme, la vraie femme, qu'elle eût quinze ans ou cinquante.

Qui n'a présents à la mémoire ces vers exquis de *Suzon :*

> Que notre amour, si tu m'oublies,
> Suzon, dure encore un moment ;
> Comme un bouquet de fleurs pâlies,
> Cache-le dans ton sein charmant.

Cette adorable poésie et la chanson *Bonjour, Suzon*, parue dans le volume posthume, n'ont pas été écrites sans cause. La voici dans toute son étrange saveur :

Musset était en villégiature chez des amis de son oncle, M. Desherbiers. Charmant, charmeur, entouré déjà d'une auréole de renommée, il passait en vainqueur, laissant tomber de ses lèvres des strophes passionnées qui caressaient les femmes comme une amoureuse déclaration.

Une jeune fille se prit si bien à ce ramage d'oiseau bleu, qu'éperdue elle vint, un soir, dans la chambre de Musset, toute pâle de désir dans sa robe blanche, les lèvres entr'ouvertes pour un baiser, et portant dans ses cheveux blonds une rose prête à s'effeuiller.

Au lieu d'ouvrir les bras, le poète tomba à genoux. Il admira les beaux cheveux, mais ne les dénoua pas. Il respira la rose, mais n'en arracha pas les pétales parfumés et, serrant les mains de l'imprudente, il lui parla longtemps, tout bas, s'adressant à son âme sans vouloir prendre son corps.

Pendant *huit* nuits, elle revint, amenée par l'a-

mour. Pendant huit nuits il eut le courage de résister, estimant que profiter d'un pareil affolement serait une vilenie déshonorante pour lui, et, comme épigraphe, il écrivit *Suzon* sur cette tendresse moribonde sans avoir vécu.

Plus tard, répétant mélancoliquement ce vers de la dernière strophe :

Adieu, le bonheur reste au gîte...

dont la signification est beaucoup plus accentuée qu'elle n'en a l'air, il ajoutait : « Eh bien ! oui, je l'ai laissé au gîte, le bonheur ; mais je ne m'en repens pas, quoiqu'on m'en raille ! »

On peut voir une allusion à ce fait dans le passage suivant de *Rolla :*

Les pas silencieux du prêtre dans l'enceinte
Font tressaillir le cœur d'une terreur moins sainte,
O vierge ! que le bruit de tes soupirs légers.
Regardez cette chambre et ces frais orangers,
Ces livres, ce métier, cette branche bénite
Qui se penche en pleurant sur ce vieux crucifix ;
Ne chercherait-on pas le rouet de Marguerite
Dans ce mélancolique et chaste paradis ?
N'est-ce pas qu'il est pur, le sommeil de l'enfance ?
Que le ciel lui donna sa beauté pour défense ?
Que l'amour d'une vierge est une piété
Comme l'amour céleste, et qu'en approchant d'elle
Dans l'air qu'elle respire, on sent frissonner l'aile
Du séraphin jaloux qui veille à son côté ?

A propos du poème de *Rolla*, M. Emile Montégut écrit :

Ce n'est pas seulement une page d'une émouvante

grandeur tragique, c'est une page d'une haute portée religieuse et d'un caractère prophétique :

Voilà pourtant ton œuvre, Arouet, voilà l'homme
Tel que tu l'as voulu. — C'est dans ce siècle-ci,
C'est d'hier seulement qu'on peut mourir ainsi.
Quand Brutus s'écria sur les débris de Rome :
« Vertu, tu n'es qu'un nom! » il ne blasphéma pas.
Il avait tout perdu, sa gloire et sa patrie,
Son beau rêve adoré, sa liberté chérie,
Sa Portia, son Cassius, son sang et ses soldats;
Il ne voulait plus croire aux choses de la terre.
Mais quand il se vit seul, assis sur une pierre,
Et songeant à la mort, il regarda les cieux.
Il n'avait rien perdu dans cet espace immense;
Son cœur y respirait un air plein d'espérance;
Il lui restait encor son épée et ses dieux.
Et que nous reste-t-il, à nous, les déicides?...

Le *Figaro*, 26 février, réponse à M. Rodenbach :

Monsieur,

Dans la nomenclature des hommes de lettres qui ont montré leur foi religieuse, vous avez oublié Alfred de Musset; il fut un croyant sincère. Il l'a manifesté d'une manière plus discrète que celui qui alla à Notre-Dame faire ses dévotions.

Mais je puis affirmer qu'à son lit de mort il me parla du R. P. Ravignan et d'un entretien qu'ils avaient eu ensemble. Le Père serait venu à lui mais il était malade lui-même.

Lisez, monsieur, son chef-d'œuvre : *Rolla;* j'ai entendu, dans une réunion où étaient plusieurs ecclésiastiques, réciter par un évêque, l'acte de foi d'Alfred de Musset; c'était dans *Rolla* qu'il nous le lut. Lisez aussi *l'Espoir en Dieu.*

Alfred de Musset n'eut pas osé faire un acte public de conversion. Il s'en serait cru indigne.

L'humilité est une vertu chrétienne que le Christ a enseignée.

Rappelez-vous aussi que Musset mourut jeune. Une grande dame, me parlant du poète, me demanda pourquoi je n'avais pas appelé un prêtre quand je l'ai vu très malade.

— Mon autorité n'allait pas jusque-là, lui-dis-je et que je me consolais en pensant aux stances sur la mort du duc d'Orléans :

> Dieu seul lut dans son cœur l'ineffable prière
> Que les anges muets apprennent aux mourants.

Biographie, page 193, par Paul de Musset :

L'auteur était tourmenté depuis longtemps par le problème insondable de la destinée de l'homme et du but final de la vie. Je le voyais souvent la tête dans les mains, voulant à toute force pénétrer le mystère impénétrable, cherchant un trait de lumière dans l'immensité, dans le spectacle de la nature, dans son propre cœur, demandant des preuves et des indices à la science, à la philosophie, à toute la création, et ne trouvant que des systèmes, des rêveries, des négations et, au bout de tout cela, le doute.

Ce sujet de réflexion devenant une idée fixe, il m'invitait à en causer avec lui, et souvent nous y étions encore à trois heures du matin. Il lisait avec une ardeur incroyable les anciens, les modernes, les Anglais, les Allemands; Platon, Épictète, Spinosa, jusqu'à M. de Laromiguière lui-même; et comme on peut le croire aisément il ne s'en trouva pas plus avancé. Souvent, rebuté par l'outrecuidance dogma-

tique des uns, l'indécision et l'obscurité des autres, il fermait le volume...

Mais le jour où il coucha son héroïne dans la tombe, comme les larmes lui venaient aux yeux en écrivant la dernière page, sa défaillance avait cessé. Il me dit ce mot que je n'ai jamais oublié :

— J'ai assez lu, assez cherché, assez regardé, les larmes et la prière sont d'essence divine. C'est un Dieu qui nous a donné la faculté de pleurer, et puisque les larmes viennent de lui, la prière retourne à lui.

Dans la nuit suivante il commença l'*Espoir en Dieu*.

Voici une page isolée, trouvée dans un cahier, après d'autres pièces manuscrites.

... A mourir et en m'en souvenant je regardais le Christ; je n'avais pas pensé à lui.

Je sortis du cloître, je me prosternai dans l'herbe, et je levai mes yeux mouillés de larmes vers l'immense azur des cieux :

« Veille sur moi ! criai-je, ô mon Père ! au nom de ton Fils !

« Veille sur moi ! toi qui te souviens de ceux qui t'oublient, tu ne veux pas me tuer si jeune; laisse-moi vivre et espérer ! »

A quel mot se rattachait le mot *mourir*, qui ouvre ce fragment inédit ?

Qui le saura jamais ?

Tout jeune, Musset redoutait cette heure sombre de la mort.

Est-ce avec un sentiment personnel ou dans une

œuvre poétique inachevée, qu'il a écrit ce fragment en tête d'une feuille paginée, faisant suite à quelque autre qu'on ignorera peut-être toujours?

Pour terminer je donne ici une page de Musset, variante du passage auquel elle correspond dans la *Confession d'un enfant du siècle* :

J'ouvris la fenêtre et regardai dehors; je vis un jardin au-dessous de moi et je demandai à un garçon de l'hôtel si l'on pouvait s'y promener, il m'en donna la clef et j'y descendis.

La lecture me fatiguait, et malgré le froid et la nuit, je résolus de me promener; dès que Brigitte rentrerait, je donnai l'ordre qu'on vint m'avertir.

L'hôtel garni où nous logions était une de ces vieilles maisons comme il y en a encore à Paris, où des bâtiments neufs sont construits sur d'anciens fondements.

Le jardin, ou du moins ce qu'on appelait ainsi, n'était qu'un carré de luzerne où foisonnaient les parasites.

Un grand figuier, que l'hiver avait dépouillé de ses feuilles, étendait ses longs rameaux noirs sur un pavillon de mauvais goût, construit dans le style Louis XV; c'était le seul arbre du jardin, il semblait mort ou stérile.

Aucune fenêtre de la maison n'était éclairée. Nous y étions sans doute les seuls hôtes. Au dernier étage seulement tremblotait une faible lueur, le reste se perdait dans une masse sombre qui paraissait s'étendre au loin

Après trois tours d'allées, je m'avançai vers le pavillon et je m'assis sur un banc de pierre qu'entourait le cintre intérieur.

L'obscurité était profonde et je distinguais à peine la silhouette d'une Vénus mutilée, que le lierre couvrait depuis longtemps.

J'examinais machinalement les débris de cet uniforme et ridicule édifice, lorsqu'un bruit sourd, pareil à un long soupir, se fit entendre près de moi.

Tandis que je cherchais vainement de quel côté il venait, la lune parut, et je vis à l'extrémité de la salle une voûte claire et spacieuse qui conduisait à un caveau.

C'étaient les ruines d'un ancien cloître, qui avait appartenu à une communauté de femmes; on en faisait une serre, et l'entrée était encombrée d'instruments de jardinage.

Des plantes sèches pendaient au plafond sur des cordes à demi rompues ; des râteaux, des pelles, des brouettes, une roue de charrette, un établi de menuisier, des orangers dont il ne restait que les souches dans des caisses vermoulues, des bancs brisés, mille décombres y étaient jetés pêle-mêle.

Le frôlement des ailes des chauves-souris, seules habitantes de cette triste demeure, battait les murailles épaisses. C'est une étrange ville que Paris, pensai-je.

* * *

Voici l'origine de l'histoire fausse de la fille d'Alfred de Musset, d'après M. Mailloux, reproduite dans le *Temps* du 18 novembre 1898, par F. Sarcey.

M. Mailloux vient de faire paraître à Nantes une courte brochure sous le titre : *Une Fille d'Alfred de Musset et de George Sand*, où il conte toutes les

démarches qu'il a faites, toutes les peines qu'il s'est données pour arriver à la vérité vraie.

Il a fini par la découvrir. Il a ôté son masque à la prétendue Norma Tessum Onda.

Cette Norma Tessum avait été produite dans le monde par une intrigante, qui étant née Françoise Thomas, originaire de Toulon, avait épousé un M. Alphonse Coras, employé de la régie à Cholet (Maine-et-Loire).

Elle avait, par ses débordements, fait mourir de chagrin son pauvre mari, et elle était venue habiter en 1860, à Saint-Macaire-en-Mauges, une petite propriété, non loin d'une école de filles tenue par des sœurs.

Elle prit pour domestique un enfant du pays, Jean Ménard, l'aîné d'une famille de treize enfants. Une jeune sœur de Jean Ménard, nommée Joséphine, allait à l'école chez les sœurs.

Elle était jolie, très jolie, de nature éveillée.

Mme Coras la distingua, la prit chez elle et l'éleva comme sa fille.

Elle quitta le pays et l'emmena avec l'assentiment de sa famille. Quand Joséphine eut quinze ans, le père Ménard manifesta le désir de faire revenir sa fille à Saint-Macaire. La jeune fille n'en avait aucune envie, non plus que sa protectrice.

Elles partirent toutes deux à l'anglaise et s'installèrent, sans donner leur nouvelle adresse, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Paris.

Elles y menèrent une vie peu édifiante.

M. Mailloux cite de cette dame Coras une histoire bien amusante. Elle voulait sauver un proscrit et elle écrivait à celui qui avait son sort entre les mains :

... Il y a longtemps que vous me voulez pour votre maîtresse. Soyez rendu ce soir à dix heures, à S.... j'y serai.

Je me ferai accompagner par un capitaine d'état-major, G..., le frère du prisonnier, et lorsque, devant vos yeux, il aura franchi la frontière, je vous appartiendrai.

C'était une gaillarde.

Elle n'avait pas plus de scrupules pour Joséphine que pour elle-même. Peut-être en avait-elle même moins encore. Mais Joséphine était attaquée d'un mal qui ne pardonne guère. Elle avait la tuberculose.

Elle mourut jeune et son amie la fit enterrer au cimetière de Saint-Maurice. On a l'acte mortuaire qui porte les noms de Joséphine-Marie Ménard, et c'est Mme Coras qui dicta l'autre inscription, celle que Scholl avait remarquée sur la tombe et qui lui avait fait songer à Musset.

Il est vrai que Joséphine aimait beaucoup les poésies de Musset et qu'il ne lui déplaisait pas de faire croire qu'il s'intéressait à elle. Mais les dédicaces que portaient les œuvres de Musset qu'on a trouvées chez elles ont été reconnues fausses.

Au reste ses frères et sœurs, qui la croyaient riche, vinrent réclamer son héritage.

Voilà donc une légende détruite.

C'est dommage, mais qu'y faire ?

F. Sarcey.

* * *

J'ai dit plus haut comment M. Arsène Houssaye m'obligea à protester contre une de ses appréciations sur Alfred de Musset.

J'eus une nouvelle occasion de me plaindre de lui.

N'osant pas m'adresser aux journaux, j'écrivis à Mme Lardin de Musset :

Madame,

On lit aujourd'hui, dans le *Figaro*, les *Souvenirs sur Alfred de Musset*, par Arsène Houssaye.

Il donne M. de Musset pour un homme courant après l'argent, cherchant à se faire jouer au théâtre pour en avoir.

Il ne fit jamais cela.

Je suis désolée de ne pouvoir protester dans le *Figaro* et de n'avoir personne sous la main pour donner un démenti.

J'affirme qu'Alfred de Musset, ne reçut jamais rien pour l'*Ane et le Ruisseau* qui ne fut pas joué aux Tuileries, et pour une autre cause.

Il ne faut pas laisser juger Alfred de Musset comme le premier bohême venu.

Vous, Madame, qui étiez éloignée de lui, vous ne pouvez pas savoir ce qui s'est passé ; mais moi, sa gouvernante qui ne l'ai quitté qu'à sa mort, qui ai su ses chagrins, ses ennuis, ses ressources pécuniaires, je me croirais coupable de ne pas vous avertir.

Cette lettre resta deux mois au domicile de Mme Lardin, on ne lui renvoyait pas ses lettres.

Dans ses *Confessions* M. Arsène Houssaye a beaucoup parlé d'Alfred de Musset.

Il rapporte en particulier dans le *Figaro* une dernière conversation qu'il aurait eue avec le poète. Il ferait penser que Musset n'avait aucune croyance sur l'âme.

Je réclamai immédiatement et lui demandai une rectification, autrement j'allais moi-même écrire au journal!... Il se décida à le faire le 25 décembre 1882.

Voici sa lettre que publia le *Figaro :*

Notre ami et collaborateur Arsène Houssaye nous adresse la lettre suivante à propos d'Alfred de Musset :

Mon cher ami,

Si j'étais arrivé à temps pour voir l'épreuve du *Dernier espoir de Musset*, je n'eusse pas manqué de faire entendre que le grand poète niait le lendemain de la vie, pour qu'on lui donnât plus de preuves.

Naturellement il croyait à Dieu ; il était chrétien comme le sont les poètes, de par les beautés radieuses des évangiles.

Il croyait à son âme immortelle plus encore qu'à son œuvre, mais il aimait les combats de l'esprit, coûte que coûte. Voilà pourquoi il plaidait le pour et le contre avec la même éloquence.

J'ai rapporté notre dernière causerie que j'avais écrite le jour même, mais je ne pouvais, dans le cadre du journal, imprimer que des mots de marque pris çà et là. Or j'en ai oublié plus d'un, dans l'envolée spiritualiste : rendons à Dieu ce qui est à Dieu.

Cordialement à vous.

Arsène Houssaye.

L'impression de la première page du chapitre écrit la veille dans le *Figaro* n'en fut pas moins un regret pour moi.

Arsène Houssaye vint me voir. Je lui dis la peine que j'avais éprouvée de son article; je le regrettais d'autant plus qu'il était venu me demander des

renseignements sur les derniers jours du poète qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Il écrivit sur cette mort un article fantaisiste qui ne ressemblait à rien de ce que je lui avais dit.

Il écrivit plus tard encore dans le *Figaro*, et après dans ses *Confessions* (*Souvenirs d'un demi-siècle*), parues chez Dentu en 1885 :

La gouvernante de Musset était avec lui par la volonté de sa mère depuis 1848. Ce fut une amie, tant elle eut la bonté et la patience, ces deux hautes vertus.

Il lui a donné des autographes et des dessins que je voyais encore aujourd'hui. Il y a là quelques pages de sa vie, entre autres de curieuses lettres de Mlle Rachel et de la princesse Belgiojoso.

Mme Martellet est une bijoutière qui a de fort belles choses ; mais son véritable écrin renferme ses souvenirs d'Alfred de Musset.

Quelques années plus tard, M. Arsène Houssaye m'envoya le mot suivant :

Madame,

Je vous envoie cet article sur la fille de Musset. Dites-moi ce que vous en pensez. Pour moi, c'est la première nouvelle.

Je vous envoie aussi en même temps le fragment du *François Ier*, d'Alfred de Musset, qui me l'avait lui-même remis, et n'était pas fâché de prouver qu'il avait écrit son *François Ier* avant le *Roi s'amuse*.

Mille compliments.

A. Houssaye.

Je possède l'autographe de ces quelques mots d'Arsène Houssaye.

En même temps je reçus une carte de M. Arsène Houssaye sur laquelle on lit ces quelques mots :

Chère Madame, voici des vers de Musset ; en ce temps, par modestie, je les ai imprimés sans nom ni signature ; vous reconnaîtrez sa griffe d'or.

Copiez-les, et retournez-moi cette unique copie.

Voici les vers en question. Ils ont été imprimés dans l'*Artiste*.

Pour ouïr les airs antiques
Dans un délire rustique
Je vais tout droit devant moi.
Monts, villas, forêts, l'espace.
Tout disparaît, tout s'efface,
De la terre je suis roi.

Voici Rueil, ce gai village,
Sur qui plane au loin l'image
Du rouge et blanc cardinal.
Dans l'église, j'imagine
Que rit encor Joséphine
Sous le marbre sépulcral.

Plus loin Malmaison — l'asile
Des royautés qu'on exile —
Se couche au pied d'un coteau
Là, César pendant les veilles,
Consul, rêva les abeilles
De l'impérial manteau !

Verts bosquets de Louveciennes,
Oh ! que de fêtes païennes,
Sous votre ombrage embaumé !

Lorsque la folle comtesse
Guidait les chœurs de l'ivresse
Pour Louis le Bien-Aimé.

Sous ces arbres que l'automne
A chaque instant découronne,
Que de baisers échangés!
Combien de nobles bacchantes
Sur leurs gorges provocantes
Ont effeuillé d'orangers!

Palais mignons et superbes!
Sur la verdure de l'herbe
Où plus d'un beau sein roula,
Sous ce hêtre où je m'appuie,
Sur ce perron qui s'ennuie,
Pourquoi n'êtes-vous pas là?

Poète au charmant sourire,
Vous qui prenez pour écrire
Les vifs crayons de Latour!
Vous me conteriez l'histoire
Sans beaucoup d'art oratoire,
De ses jours dorés d'amour.

Vous me feriez apparaître,
Comme aux nuits du royal maître,
Bals, concerts, jeux et festins,
Ducs chamarrés de dentelles,
Grandes dames point rebelles,
Petits abbés libertins,

Chapeau dont la plume ondoie,
Talons rouges, velours, soie,
Tout l'adorable tableau.

Le roman et le poème,
Dont vous seriez bien vous-même
Le Laclos et le Watteau !

Pour rendre à tous ces beaux arbres,
A ces buissons, à ces marbres,
Leur éclat de neige et d'or
A la royale demeure,
Oh ! vous manquez à cette heure !
Mais à moi bien plus encor !

Crayonnés sous les arbres de Louveciennes, 5 octobre 1851.

Envoi au même.

Oui, j'ai vu lever l'aurore !
Les rayons pâles encore
Dansaient sur le haut des toits,
Quand sans souci d'Hippocrate
Qui m'avait dit : « Lis Socrate ! »
Me voilà courant les bois.

1851.

* * *

Nous donnons ici deux scènes inconnues d'un drame étrange, écrit par Alfred de Musset dans sa jeunesse et auquel M. Houssaye fait allusion dans la lettre citée plus haut.

François Ier est seul avec son fou, et se croit malade de la peste :

LE ROI

La peste... un fils de France ! O mes aïeux bénis !
La peste à moi, François !... Monseigneur Saint-
[Denis !...
Avoir couru les champs, et l'église et la chasse,

Sans dépister ce chien qui me suit à ma trace !
Avoir vu Rambouillet, Loches, Tours et Paris !
Je veux aller à Rome à pied si je guéris !

LE FOL, *il chante.*

Je ne suis qu'un ignare,
N'ayant jamais porté
En hiver la simarre,
Ni la barbe l'été !
Mais hier, à la nuit noire,
Quelqu'un parlait de toi.
Nul ne sait son histoire
Que Belzébuth et moi ;
Et qui peut te l'apprendre
Peut aussi faire pendre
Un avocat du roi.

LE ROI

Dieu du saint Evangile ! O Dieu ! j'ai fait pourtant
Brûler par Bonnevol tout un bourg protestant !
Dans un pourpoint de fer, certes je fus à l'aise ;
Maintenant je suis mort... ma cuirasse me pèse,
O mon cousin Bayard ! Il mourut tout poudreux,
Les reins tout fracassés... Il était bien heureux.
(*Délirant.*)
Oh ! parmi les tournois, les écharpes dorées !...
Les vieux barons de fer, les femmes adorées !...
Oh ! soleil d'Italie ! ô mon beau Milanais !
Où trouver, pour mourir, tes champs si je renais !
Mourir la dague au poing ! mourir le casque en tête
Des éclairs que l'acier croise dans la tempête !
En bas d'un palefroi saillir contre un sol dur,
Et tomber sur le dos, sous un beau ciel d'azur !...
Hardi, mes preux sans peur, ma vaillante noblesse !

Hardi, mes lansquenets dans la mêlée épaisse !
Hardi, c'est d'Alençon sur la colline assis !
C'est Chabaune et ses gens, de poussière noircis !
Bien combattu, Dunois ! comme il court, comme il [vole :
Je te fais duc et pair, Dunois, sur ma parole !
Trivulce ! A Marignan, à tant d'autres endroits,
Mes féaux serviteurs on vous a vus tous trois !
Marignan laissa-t-il entre vos cicatrices
De quoi sur votre cœur écrire vos services ?
Quelle bataille, ami ! Elle dura deux jours.
Un soir vint... puis un autre... on se battait toujours
Et de faim, ni de soif, nul ne sentait l'envie !
Deux jours... nul ne songea qu'à sa mort ou sa vie
Et les bataillons noirs se heurtaient dans la nuit,
Et fatigués du bruit n'entendaient plus de bruit ;
On se battait — quand vint un matin le silence.
Comme, tout étonné, je restais sur ma lance,
La Trémouille arriva, qui me dit : « Ils sont morts ! »
Et je vis, en effet, que l'on comptait les corps.

LE FOL, *il chante.*

Maître, oyez sur ce point
Une âme détrompée
Qui porte mieux au poing
Un faucon qu'une épée ;
J'ai pour armée un chien,
Mon pourpoint pour royaume,
Pour Dieu, le majordome,
Et pour maîtresse, rien.
Où ferais-je grand'chose
D'un médecin de rois,
Moi qui n'ai pas de rose
Pour me piquer les doigts ?

Si mon esprit trébuche,
Je m'en vais de ce pas
Consulter ma perruche,
Qui me parle tout bas.
J'entends aussi le dire
De mon rouge écureuil,
Car il rit de mon rire,
Et dort dans mon fauteuil.
Si donc Mélancolie
Vient chez le potentat
Il trouve la folie
Dans son conseil d'Etat.
Et qu'importe à ma vie
Marignan ou Pavie,
Le flux et le reflux !
Je veux qu'en chaque année,
Ma marotte fanée,
A la nouvelle née
Mettre un grelot de plus.

LE ROI

C'est toi, mon pauvre fol, tu ris ! Ah ! mon mignon,
Je meurs.

LE FOL

Je meurs aussi ; suis-je ton compagnon ?
Vite ! dis-nous ton mal, maître, afin que j'en meure.
Notre ami Charlemagne est-il à sa demeure ?
Nous allons y frapper et souper avec lui.
Çà, de quoi mourrons-nous, de plaisir ou d'ennui ?
La première heure est triste, égayons la dernière !

LE ROI

Bien dit, mon page, amène ici la Féronnière.

LE FOL

Ce conseil est mauvais; si tu meurs aujourd'hui
De plaisir; moi, demain, je vais mourir d'ennui.

LE ROI

Ma maîtresse! Je veux, puisque mon sort s'achève,
Au sommeil éternel m'en aller dans un rêve;
Et qu'empruntant une aile aux suaves concerts
Mon âme, comme un chant, s'exhale dans les airs.
Ah! s'il nous faut mourir en justaucorps de soie,
A défaut de la gloire, amis, prenons la joie;
Car la joie, après tout, c'est le meilleur des biens:
Des fleurs, du vin de Chypre... et mes Italiens!...
Rions! O Dieu vengeur! ô l'horrible souffrance!
Un prêtre, un aumônier! Adieu, ma belle France!...

Et du page qui court une torche à la main
Le mantel d'or pourtant flotte sur le chemin,
Car il sait avertir de loin la Féronnière...
Mais dans sa chambre où dort la lampe funéraire,
L'avocat à l'œil dur est en habits de deuil;
Il se penche pour voir sa femme en son cercueil
Et dit: « Le duc d'Étampe eut pour lui sa Bretagne.
Bien! au lieu du remords le mépris l'accompagne;
Chateaubriand eut peur et n'ouvrit qu'un tombeau;
Sa vengeance boiteuse oublia le plus beau.
Mais, certes, qui verrait cette femme en sa couche,
Avec ce maigre corps, ces longs bras, cette bouche
Convulsive, où la mort ressemble à la douleur,
Qui n'a plus rien d'humain, pas même la pâleur;
Qui verrait ce cadavre et se souvient de l'ange,
Celui-là frémirait, sachant comme on se venge!...
François, si tu la veux, je vais te la porter;
Puisqu'au jour de mourir, il te faudra compter

Par maîtresse une tombe, allons! et qu'à l'envie
La peste affreuse et blême au plaisir vous convie;
Qui fut vierge en tes bras, comme un fantôme en sort,
Et ton royal amour n'a donné que la mort!
La voilà. Quand sa mère au ciel rendit son âme,
Ses mains avec ses pleurs en avaient fait ma femme;
Elle, hors la pauvre enfant, n'avait pas d'autres biens.
Et la voilà! Son corps ferait horreur aux chiens!
Tant mieux et que le roi la suive, et que la terre
Comprenne la leçon puissante et salutaire!...
Mais si ce roi pourtant ne devait pas mourir? »
— Et de la part du roi quelqu'un cria d'ouvrir. —
Il tressaillit et, comme il allait à la porte,
Se retourna deux fois, disant: « Elle est bien morte. »

* * *

On lit sur un monument funéraire du Père-Lachaise :

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

Ces vers charmants sont d'Alfred de Musset. Cette tombe est la sienne.

Un barde américain, le colonel Ascasuli, s'étant arrêté, quelques mois après la mort du poète, devant ce petit mausolée, fit vœu de rapporter du Rio-de-la-Plata un saule qui servirait de compagnon à celui qui avait été demandé par le poète à l'amitié et au souvenir.

Cette promesse vient de recevoir son exécution.

Arrivé à Buenos-Ayres, le colonel Ascasuli fit

venir des bords du Parana un saule pleureur (*salex mouron*) qui fut soigné à Buenos-Ayres jusqu'au 12 mai dernier. Le saule quitta la Plata avec le colonel Ascasuli, à bord de la *Saintonge*, pour être transbordé plus tard sur le grand paquebot la *Guyenne*, traité à l'égal d'une relique, par le commandant, les officiers et les passagers. Après avoir traversé ainsi le Grand Océan, l'arbuste argentin a été placé, samedi 15 juillet, sur la tombe de l'auteur de *Rolla* et des *Nuits*.

Tout le monde tiendra compte au colonel Hilario Ascasuli de s'être inspiré d'un sentiment qui prouve l'élévation et la délicatesse de son cœur, et d'avoir mis à réaliser son projet une si belle persévérance.

(*La Presse*, 22 juillet 1864.)

Au mois d'août suivant le 24, la veille de la Saint-Louis, j'allai au Père-Lachaise faire une visite à mon cher poète. Il avait choisi ce saint et ce jour pour recevoir de ses amis les souhaits de sa fête, son nom était Louis-Charles-Alfred.

Je vis le saule de La Plata et j'écrivis au colonel Ascasuli :

En faisant mon pèlerinage à la tombe de mon cher Alfred de Musset, je ne saurais vous dire combien j'ai été touchée en voyant le saule que vous avez planté sur cette chère tombe. Je souhaite de tout mon cœur qu'il grandisse.

Merci, Monsieur, de votre beau et grand sentiment. Je le comprends. Ayant eu l'honneur de l'entourer de mes soins pendant les dix dernières années de sa vie, tout le bonheur qui me reste est de voir

honorer la mémoire de mon grand et bon Alfred de Musset.

Et surtout, Monsieur, j'admire la vénération et la persistance que vous avez mise à accomplir cette tâche aussi honorable que belle.

Pardonnez-moi la liberté que je prends de vous adresser mes humbles remerciements.

Recevez, Monsieur, l'expression de mes salutations respectueuses.

Adèle COLIN-MARTELLET.

Je reçus une réponse très gracieuse à cette lettre.

Le 11 juin 1899, la comtesse d'Yanville de Grangues m'avait promis de me conduire au Père-Lachaise, sur la tombe d'Alfred de Musset, avant son départ pour la campagne.

Elle a gracieusement tenu sa promesse.

Nous avons trouvé devant la tombe du poète un monsieur russe accompagné de deux jeunes dames. Il était en train de copier les vers *Rappelle-toi* qui sont gravés au revers de la pierre.

Ce monsieur m'a dit qu'Alfred de Musset était le plus grand poète de France, qu'on l'aimait beaucoup en Russie et qu'il était traduit dans toutes les langues.

Cela m'a fait grand plaisir.

Pour lui rendre sa politesse, je lui parlai de Pouchkine dont on venait de célébrer le centenaire.

Il dit :

— C'est malheureux qu'il soit mort si jeune, c'est un Français qui l'a tué en duel.

Je lui répondis :

— Ce n'est pas un Français, c'est bien un Allemand de nom et d'origine. C'est M. de Heckeren, qui habitait la Russie et qui était l'amant de Mme Pouchkine. Provoqué à se battre avec le poète, il le tua en 1837, à l'âge de 38 ans.

M. de Musset disait à propos de cette mort du poète russe, qu'il déplorait :

— C'était bien assez de lui prendre sa femme. Il aurait dû faire comme mon ami Mérimée qui, en pareil cas, offrit sa poitrine et tira en l'air.

M. de Heckeren, ne pouvant plus habiter la Russie, est venu en France.

* * *

M. de Musset, à l'occasion de la fête donnée aux Tuileries et dont j'ai parlé plus haut, écrivit un rondeau adressé à Mme Fortoul.

Il est imprimé dans le volume posthume, page 69.

Il est aisé de plaire à qui veut plaire.
D'un ignorant un bavard écouté,
D'un journaliste un rimailleur vanté,
Sans nulle peine y trouvent leur affaire.
Louer un sot, c'est pure charité.

Une Araminte à demi centenaire
Dans son miroir trouve un portrait flatté.
De nos bas-bleus si l'éloge est à faire,
Il est aisé.

Mais s'il faut peindre avec sincérité
L'air simple et bon, la grâce involontaire,

L'esprit facile et la raison sévère,
D'un double charme entourant la beauté, —
D'un tel portrait, certe, on ne dira guère :
« Il est aisé ! »

M. de Musset écrivit le même jour une belle page sur cette brillante fête. Je regrette de n'avoir jamais retrouvé le manuscrit. Il n'est pas passé dans mes mains.

* * *

Je suis entrée il y a quelques années dans la maison de la rue du Mont-Thabor que Musset habitait à cette époque, j'ai regardé la fenêtre de la chambre où le poète mourut, il y a près de cinquante ans.

M. de Musset payait *mille francs* pour cet appartement. Après sa mort, il fut loué deux mille francs à M. Goyetche Leone, sous-directeur à la Compagnie générale maritime. Il défendit expressément d'y faire aucune réparation.

* * *

Le 6 mars 1897, un admirateur du poète des *Nuits*, M. Charles de Berkeley, vint me voir.

— Je viens vous voir, madame, parce que je me le suis promis, après avoir lu l'article du journal le *Temps*, par M. Adolphe Brisson, du 10 août 1896.

J'étais en Suisse ; je voyage beaucoup.

Tout d'abord, je voulais vous écrire, mais je m'arrêtai à ceci : à mon premier voyage à Paris, j'irai voir la gouvernante d'Alfred de Musset.

J'ai hésité, je n'osais pas, car bien que vous me voyiez grand et fort, je suis un timide.

Enfin me voilà. Je commence par vous dire que je ne puis vous être d'aucune utilité, ni vous non plus pour moi.

Je suis un admirateur passionné de Musset que je n'ai jamais vu.

Je le crois sincère. Quand je rencontre dans son œuvre un beau caractère, sensible et bon, je me dis : « C'est lui, c'est bien lui ! »

Ma mère savait combien j'aimais ce poète ; aussi un jour que j'avais mérité une récompense, elle alla m'acheter les premières poésies d'Alfred de Musset.

Je n'ai jamais été aussi heureux, je m'en suis toujours souvenu, j'ai toujours ce bouquin, avec la date. J'ai tout ce qui a paru de lui.

Je m'occupe de littérature, d'art, de peinture, etc.

J'ai de la fortune, je voyage, je ne suis pas journaliste. Je n'écris pas pour gagner de l'argent, mais pour mon agrément.

Je tiens à vous dire que je suis content de vous avoir vue.

En causant avec vous, je comprends que j'avais raison de penser de Musset tout le bien que vous m'en dites et qu'il méritait tout ce que vous avez été pour lui. Cela confirme le jugement et l'idée que je m'en étais faite.

Nous avons causé longtemps. J'écoutais cet homme, beau causeur et qui parlait si bien de ce que j'aime, au point que l'obscurité nous surprit.

Il me dit :

— Avant de quitter Paris, je reviendrai vous voir.

Ce monsieur est revenu pour me dire au revoir. Il ne me dit pas adieu. A mon âge on n'est pas sûr de me retrouver quand on reviendra.

En me quittant, M. Charles de Berkeley ajouta :

— Écrivez ceci : M. Henri Heine a dit en parlant d'Alfred de Musset : « Un grand poète de tous les temps. Le plus grand poète des temps modernes. »

Je vis aussi à peu près dans le même temps et les mêmes circonstances, un jeune écrivain, M. Jean Morin, qui avait lu aussi l'article du *Temps*. Il était venu aussi pour me voir, pour parler à la gouvernante d'Alfred de Musset.

Ce monsieur me dit :

— J'ai écrit un livre, une étude sur la littérature et les auteurs contemporains. Ce livre est chez l'imprimeur en ce moment ; aussitôt prêt je vous en donnerai un exemplaire.

Il m'apporta son livre intitulé : *Etudes et Paysages*, qui traite divers sujets.

L'œuvre d'Alfred de Musset y est traitée d'une manière parfaite selon mon faible jugement.

Je n'ai rien lu sur ce sujet qui m'ait fait autnat de plaisir.

Jean Morin (pseudonyme de M. Lepers) causa si bien que je l'écoutai longtemps. Quand on me parle de mon cher poète, je ne compte pas le temps, je ne m'arrête plus. J'oublie.

Nous avons parlé des personnes qui étaient antipathiques à M. de Musset. Je lui racontai qu'un

jour on avait changé le coiffeur du poète. Le garçon qui vint lui déplut. Je proposai alors à Monsieur d'acheter un fer à friser qui me servit toujours depuis. Je dis à ce monsieur :

— J'ai encore ce fer.

Il me demanda si je voulais le lui donner.

— Oui, certes, dis-je.

Je reçus il y a cinq ans une lettre de faire-part de Mme Lepers. Son mari était mort, c'était Jean Morin.

Un ami d'Alfred de Musset, le seul qui reste de tous ceux qui m'ont vue chez lui, M. De La Rozerie, vint me voir et me dit :

— Allez voir M. Paul Déroulède. Il voudrait savoir de vous si une canne, qui lui a été donnée comme ayant appartenu à Alfred de Musset, était bien celle du poète. Il avait aussi d'autres objets à vous montrer, disait-il, vous les verrez en même temps.

Je reconnus la canne ; mais les autres choses je ne les avais jamais vues.

J'ajoute que M. Paul Déroulède, que je ne connaissais pas, fut parfaitement aimable pour moi et reconnaissant de la démarche que j'avais faite.

Longtemps après, quand on joua *Lorenzaccio*, M. Déroulède vint me voir, me demanda si j'avais vu jouer la pièce et si j'avais lu l'*Histoire d'Amour* de Mariéton.

Je lui dis :

— Je n'ai vu ni l'une ni l'autre.

— Eh bien! je vais vous envoyer le livre et je viendrai vous prendre un de ces soirs pour vous conduire à la Renaissance.

Tout cela fut fait. Je vis la pièce, je vis Sarah Bernhardt. Cela me donna un peu de bonheur et bien du plaisir.

Un peu plus tard, je fus invitée à déjeuner chez M. Déroulède où devait se trouver un journaliste très en vue, M. Henry Fouquier, du *Figaro*.

M. Déroulède voulait lui montrer la gouvernante d'Alfred de Musset, lui parler de ma situation précaire, de mes quatre-vingt-deux ans.

On ne parvint pas à intéresser ce monsieur. Il dit qu'il ne voyait rien à faire au *Figaro* dans mon intérêt.

M. Déroulède s'est donné beaucoup de peine, il a fait des démarches pour moi ; dont je lui suis infiniment reconnaissante.

Le 26 décembre 1897, il vint me prendre à une heure, avec Mlle Déroulède, pour me conduire à la matinée du Théâtre-Français où l'on jouait *La plus belle fille du monde*. Il me dit :

— C'est votre Noël.

On ne peut pas être meilleur, ni plus aimable que ne l'a été pour moi M. Paul Déroulède.

Il s'est souvenu qu'il était le neveu d'Emile Augier et que son oncle fut un des meilleurs amis du poète Alfred de Musset, un de ceux que j'ai connus le mieux et le plus longtemps.

* * *

Il avait été dit et écrit entre M. Paul et moi que beaucoup de fragments inédits qui m'étaient restés dans les mains trouveraient leur place dans la *Biographie*.

Je portai plusieurs fois à M. Paul des articles divers inédits; je lui en disais les titres et les sujets; chaque fois il me répondait de « serrer » cela, qu'il me le demanderait plus tard, qu'on l'examinerait ensemble, et qu'il avait beaucoup de choses à me demander.

La *Biographie* d'Alfred de Musset, par son frère, fut écrite et imprimée sans qu'on me demandât d'autres renseignements que sur Marzo.

On m'avertit qu'il y avait un exemplaire chez la concierge qui m'était dédié.

Les vers à Buloz, que je vais transcrire ont été imprimés dans *Musset chez lui*, paru dans la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*, en décembre 1887.

Ces vers à Buloz furent aussi imprimés dans *La Lecture*, en 1889, dans *Musset chez lui* par Jean de Bourgogne [Mme la Comtesse de Clèves (1)] :

Buloz, ma dernière heure est-elle donc venue ?
Dois-je enfin vous compter parmi mes ennemis ?
N'est-il plus rien d'humain au fond d'une Revue

(1) Mme Lardin de Musset alla remercier l'auteur de *Musset chez lui*, et lui dire que c'était ce qu'elle avait trouvé de mieux compris, de mieux écrit depuis la mort d'Alfred de Musset.

Et toute charité vous est-elle inconnue,
Vous qui disiez jadis être de mes amis,
De demander des vers... que je vous ai promis?

Vous ne savez donc pas dans quelle conjoncture
Phébus vient, sous vos traits, me pousser un cartel?
O Dieu! .. Sans mon respect pour la magistrature,
Si le gouvernement et la littérature
Reconnaissaient encor quelqu'un dans ce vieux Ciel,
J'invoquerais un dieu, si je savais lequel!

Rimer, ô mon ami, vous voulez que je rime!
Vous, à votre âge, un homme à qui j'ai cru la main,
Sinon pleine d'écus, pure de sang humain!
Vous qu'on voit en public feindre l'horreur du crime,
Vous que Brindeau conseille et Sainte-Beuve échine,
M'enjoindre de rimer du jour au lendemain!...

Plus tard, je cédai ce fragment à Mme Lardin de Musset. Je lui dis que ces vers étaient restés dans mes mains, que je les avais gardés. Elle me répondit:

— Vous n'en avez pas assez gardé.

* * *

Dans la notice que Paul de Musset a écrite pour le volume posthume de la grande édition, il dit, parlant de son frère:

Comme il lisait le petit volume des poésies de Léopardi, il sentit son cœur s'animer à cette lecture. Giacomo Léopardi, peu connu de son vivant, même en Italie, disgracié de la nature et de la fortune, inconsolable de l'abaissement de son pays, avait été un des hommes les plus malheureux de ce siècle

Ses vers, où respire une tristesse navrante, se distinguent par des qualités françaises, la concision et la sobriété. Le poète des *Nuits* prit plaisir à lui payer un tribut d'admiration et de sympathie.

Voici cette page qui est complètement inédite et que j'ai retrouvée dans un tiroir après la mort de M. de Musset :

LE POÈTE ITALIEN LÉOPARDI

Nous ne connaissons guère, en France, les poètes de l'Italie moderne ; les motifs en sont assez simples. On nous en parle à peine, on ne nous les traduit pas. Or, nous autres Français, nous ne demandons pas mieux que d'admirer ce que fait le voisin, quelquefois même trop vite et trop aisément, mais encore faut-il qu'on nous avertisse. Si l'on nous apporte de Naples un opéra de Donizetti ou une chansonnette de Cottran, nous applaudissons de tout cœur, mais nous ne faisons pas le voyage pour les aller chercher.

Une autre raison de notre ignorance ou, pour mieux dire de notre indifférence à cet égard, c'est que les Italiens eux-mêmes ne s'accordent pas entre eux sur le mérite des gens qui honorent leur pays. Comme il n'a pas de capitale (ce n'est pas sa faute assurément), il s'ensuit que chaque petit État, presque chaque petite ville, devient un centre à part.

Pour un Vénitien, pour un Florentin, il n'y a de chefs-d'œuvre qu'à Venise ou à Florence. Il n'est pas rare de voir les esprits les plus distingués être d'avis opposés sur ce qu'on fait chez eux ; en parlant d'un livre contemporain, l'un vous dira : « C'est un patois informe, » l'autre : « C'est la plus belle chose du monde ; depuis le Dante, rien de pareil, etc., etc. »

L'étranger, pendant ce temps-là, ouvre les yeux et les oreilles, et ne sait pas trop à quoi s'en tenir ; l'esprit de clocher démolit le temple.

Nous autres Français, du moins, nous nous disputons en famille, il est vrai, au café ou dans les salons ; mais, quand

nous voyageons et qu'un étranger nous demande, dans un voiturin ou sur un bateau à vapeur, si Victor Hugo est un grand poète, nous répondons tout de suite : « Oui, monsieur ; » et si Casimir Delavigne est aussi un grand poète : « Oui, monsieur. » Il ne s'agit pas de savoir si l'un est né à Montrouge et l'autre à Pontoise.

Un troisième motif qui nous éloigne encore de la littérature italienne moderne, c'est qu'il est extrêmement difficile de la traduire de manière à en donner une idée juste, et que peu de personnes en France savent passablement l'italien. La mode des *bonnes anglaises* met un enfant de dix à douze ans en état de lire lord Byron, mais parmi tant de jeunes personnes si charmantes et si bien élevées, à qui Bordogni et Geraldi apprennent à roucouler devant un piano, combien peu comprennent ce qu'elles disent !

Nous n'avons pas ici la prétention de mettre le lecteur au courant de cette littérature qui compte pourtant, dans plusieurs points de l'Italie, des talents si divers et si originaux.

Il ne nous appartient pas, à nous, barbares, de trancher à Paris ces questions qui se discutent au delà des Alpes. Nous évitons même de citer des noms qui nous sont bien connus, et que nous aurions grand plaisir à faire mieux connaître s'il nous était possible. Nous ne voulons parler que d'un seul écrivain qui vécut pauvre, infirme, et qui est mort il y a peu d'années en laissant un petit volume de 180 pages qui sera immortel en Italie.

Jacques Léopardi est né en 1798 à Récamati, petite ville de la marche d'Ancône.

Naître dans une petite ville est une chose grave pour un Italien ; c'est y vivre et y mourir, c'est s'y ennuyer ou s'y plaire, mais ne rien connaître au delà ; c'est presque toujours être pauvre et n'avoir pas le droit de montrer de l'ambition.

Point d'école, de collège, d'université à Récamati ; point de carrière, par conséquent.

Le père de Jacques Léopardi (qui, peut-être, vit encore) était pourtant un homme instruit. Les révolutions qui agitèrent l'Italie à la fin du siècle dernier et au commence

ment de celui-ci l'avaient poussé hors de son petit désert; il s'était formé des opinions sur les événements qui se succédaient. Il s'y était intéressé, il y avait pris part, et il avait mal réussi comme bien d'autres ; le mouvement qu'il s'était donné l'avait fait remarquer par ses concitoyens, et, en attendant un plus grand théâtre, il acceptait le modeste rôle de l'homme important de Récamati.

Ce fut dans la bibliothèque de son père que le jeune Léopardi étudia. Il apprit d'abord le latin, puis il voulut, par goût, étudier le grec, et il y parvint en si peu de temps qu'à l'âge de dix-neuf ans il composa deux odes grecques qui furent sérieusement admises par les Hellénistes de l'époque. Elles eurent même les honneurs de la mystification connue en pareil cas : on les attribua à Anacréon.

Léopardi vivait seul avec les anciens. Il était doué d'une mémoire prodigieuse, d'une curiosité pénétrante, d'une rare faculté de déduction, de passions ardentes et d'une âme intrépide; il sonda et approfondit tour à tour les sources où les grands esprits de l'antiquité et de tous les temps, avaient puisé l'adoration pour Dieu, l'amour des hommes, le dévouement à la patrie, mais il reconnut d'abord que l'Italie était malheureuse et que, ne sentant pas toute l'étendue de ses malheurs, elle était incapable de les faire cesser. Les hommes lui semblèrent ensuite comme à bien d'autres, remplis de folie et de vanité. Il ne comprenait ni leur ambition, ni leurs efforts, ni leur impatience et il pensait sans cesse au néant.

Quant à ce qui regarde l'adoration divine et les idées religieuses, il ne put voir en Dieu qu'une cause sans raison, et si quelquefois il se sentait porté à ne point lui refuser l'intelligence, c'était pour accuser sa méchanceté.

Ainsi son esprit repoussa d'abord ces trois grands mobiles de la poésie : l'humanité, Dieu et la patrie. Son cœur l'y ramena souvent, mais pour s'en plaindre.

Malgré de si tristes préventions, il eût pu trouver dans des sentiments moins généraux, quelques douces émotions, mais la nature et les circonstances lui en avaient refusé tous les moyens. Il ne pouvait aimer son père qui ne l'aimait

pas, et à qui les idées libérales du jeune Léopardi semblaient autant de crimes; enfin, il était contrefait. En Italie, les femmes ne comprennent guère que l'esprit puisse se faire aimer. Elles l'apprécient sans doute, et l'honorent, mais jamais un bossu, eût-il dans la tête tout le génie d'Apollon, ne vaudra pour elles celui qui en aura la forme « La forme avant tout, » comme dit Bridoison.

En demandant plus bas et en se contentant à moins, Léopardi eût pu facilement trouver des joies et des distractions, mais il dédaignait les jouissances qui nuisent à l'âme, et, ne pouvant être heureux dignement, il aimait mieux se respecter et souffrir; aussi le désespoir paraît-il toujours dans ses écrits, le dégoût jamais.

Déjà, en 1820, Léopardi s'était fait connaître par son *Ode à l'Italie*, par celle à Dante, et celle adressée à l'abbé Angelo Maï, pour le féliciter de la découverte qu'il venait de faire de plusieurs livres, *De la République* de Cicéron. Les hommes de lettres considéraient ce jeune poète comme le successeur immédiat de Pétrarque, et les érudits applaudissaient à sa traduction de plusieurs livres d'Homère et de Virgile, à des notes sur la *Chronique d'Eusèbe*, à celle sur le livre *De la République* de Cicéron.

Alfred DE MUSSET.

* * *

Tiré du *Roman par lettres* :

Cette nuit je suis descendu dans le parc; elle y était. Je me suis approché d'elle; elle a fermé un livre qu'elle tenait à la main.

— Croyez-vous aux pressentiments? m'a-t-elle dit.

— Oui, certes, ai-je répondu.

— Vous arrive-t-il, a-t-elle continué, de passer dans une rue et de vous dire tout à coup : « Voilà telle personne de connaissance! » On s'approche et on voit qu'on s'est trompé. Cent pas plus loin on rencontre la personne qu'on avait cru reconnaître,

et qui était à une distance beaucoup trop grande pour qu'on pût l'aperecvoir.

— Il m'est arrivé cent fois, lui dis-je, de sentir que tel de mes amis viendrait dans la soirée, sans avoir aucun motif de l'attendre, comment expliquez-vous cela? Moi je ne m'explique rien. Croyez-vous au magnétisme?

Elle sourit à ce mot.

— Je voudais croire et je ne crois pas, dit-elle, tant de lois immuables autour de nous! Et dès qu'on réfléchit un peu... En vérité, je désire et je crains, et je m'arrête avec une double terreur devant la porte enchantée.

— Oh! me suis-je écrié, sans des milliers de dupes et de fripons, qui s'en sont mêlés comme de tout au monde, quelle magnifique, quelle immortelle découverte! Mais on a monnayé le minerai d'or; ils ont tout tué avec leurs barres de fer, et leurs somnambules.

LOUISE

On aime le mystère et on le redoute.

PRÉVAN

Je vous demande où est la ligne de démarcation, entre le positif et le mystérieux.

Oh! l'habitude, l'habitude! Est-ce parce qu'ils ont analysé des cailloux sur leur route, et que tout est réglé dans la nature, même le désordre, qu'ils croient que la nature leur appartient? Est-ce parce qu'ils ont rassuré les paysans sur les éclipses et les aurores boréales, qu'ils ont le monopole de la crédulité? Regardez là-bas, madame, voyez-vous cette brillante planète?

LOUISE

Brillante comme une larme.

PRÉVAN

Vous avez lu Mme de Staël ?

* * *

Une des plus jolies lettres qui aient paru au nombre des documents inédits que M. Maurice Clouard a réunis sur les amours de George Sand et d'Alfred de Musset, est assurément cette épître d'Augustine Brohan au frère du poète, où la spirituelle comédienne rappelle que « simplement, sans que cela fût la suite ou le commencement d'un autre voyage du cœur, il avait plu à Musset de se plaindre à elle de ces horribles souffrances qui avaient aigri et changé sa nature première ».

Et elle ajoute :

Cela, parce qu'il avait compris quelle sympathie il y avait dans mon âme pour sa pauvre âme brisée. Souvent il m'a dit que s'il y avait un remède pour le sauver de cette incurable maladie qui le minait, c'est moi qui saurais le trouver.

Ces paroles ne semblent-elles pas confirmées par Musset lui-même, dans ce curieux billet du poète que nous avons eu la bonne fortune de retrouver?

Ma chère Brohan,

Je n'ai pas voulu vous écrire que vous étiez charmante, parce que je voulais vous le dire ; mais vous

le savez, je suppose. Ce dont je veux que vous ne doutiez pas, c'est que votre gentil cadeau m'a fait le plus grand plaisir et que je vous conserverai toujours ce bon souvenir d'une amitié qui vaut bien des amours.

Tout à vous,

Alfred DE MUSSET.

A Mlle Augustine Brohan :

Adieu!... Rapportez-nous vos yeux
Si charmants quand ils sont joyeux,
Si doux quand vous êtes pensive!
Avant d'aller sur l'autre rive
Rencontrer fortune et succès
(Tandis que je perds mon procès)
Prenez votre mine attentive,
Regardez-vous dans un miroir français :
Voyez cette petite fille
Après laquelle Mez (1) sautille;
Ce rond visage au nez pointu,
Amusant comme un impromptu;
Cette taille leste et gentille;
Ces perles fines où babille
L'esprit charmant de la famille:
Cette fossette à l'air moqueur,
Ces bonnes mains pleines de cœur,
Ce corset qu'a serré Domange,
Ce diablotin fait comme un ange...
Que l'heureux Desmarest poudra :
Ah! Brohan, ma chère, en voyage
Est-il bien prudent, à votre âge,
Que vous emportiez tout cela?

(1) Bonne d'Augustine Brohan.

Augustine Brohan a dit du poète :

« Alfred de Musset appartient à la jeunesse, à ce qui souffre, à ce qui aime, et j'ai été jeune en son temps. »

* * *

Après la mort d'Alfred de Musset, Mme Sand s'empressa d'écrire un roman (*Elle et Lui*) où l'on reconnaissait, dans certain personnage, Alfred de Musset qui y était fort maltraité.

Je n'avais pas pu le lire, car, lorsque je lisais de ces choses qui me faisaient tant de mal j'y pensais toujours et ne pouvais plus dormir.

Ma seule consolation était d'aller pleurer sur sa tombe. Je ne voyais personne en ce moment à Paris pour aller dire ma peine.

On m'indiqua M. Bersier, un pasteur protestant qui demeurait boulevard du Temple. J'avais lu de lui, sur M. de Musset, un article qui m'avait plu.

J'allai le voir, je lui dis mon chagrin.

Il me répondit :

— Consolez-vous, lisez la *Nuit d'Octobre*. *Elle* n'effacera jamais ce qu'il lui a laissé là...

* * *

Mme Lardin de Musset a fait savoir que les héritiers de son frère avaient reçu en moyenne, de vingt à vingt-cinq mille francs par an.

Au mois d'octobre 1885, le 29, on parla de faire graver, sur le tombeau, la dernière strophe de *Rappelle-toi*.

M. Paul de Musset avait écrit à sa mère que cela coûterait cher, une somme que Madame trouva excessive.

Elle m'en parla dans une lettre à cette date :

« Cherchez donc vous-même, m'écrit-elle, un graveur un peu moins cher. »

Je trouvai le graveur qui me demanda *tant* par lettre à graver. Le tout montait à moins de vingt francs.

Immédiatement Madame m'écrivit que je fasse graver les vers :

Rappelle-toi, quand sous la froide terre (1)
Mon cœur brisé pour toujours dormira,
Rappelle-toi, quand la fleur solitaire
Sur mon tombeau doucement s'ouvrira.
Je ne te verrai plus, mais mon âme immortelle
Reviendra près de toi, comme une sœur fidèle.
Écoute dans la nuit
Une voix qui gémit :
« Rappelle-toi ! »

Un peu plus tard, me trouvant au Père-Lachaise avec M. Paul, lorsqu'il vit les vers gravés au revers de la pierre, il parut surpris. Je lui dis que c'était par ordre de Mme de Musset, que je les avais fait graver.

Il me dit :

— Ma mère m'en avait parlé, mais j'aurais voulu faire graver autre chose.

(1) Il ne voulait pas qu'on dise froide *pierre*.

Mme de Musset désirait savoir de quelle maladie était mort son fils.

A ce sujet, le journal le *Courrier de Paris*, publia, le 5 mai 1857, le document suivant :

On nous communique la lettre suivante adressée à M. Paul de Musset, par le médecin qui a soigné son frère à ses derniers moments.

Nous la publions parce qu'elle contient des détails précis sur la maladie qui a emporté l'illustre poète.

Mon cher Monsieur,

Puisque Madame votre mère désire savoir le nom de la maladie qui nous a enlevé votre illustre frère, le voici : c'est une affection du cœur, et, plus exactement, *une altération des valvules aortiques*.

Il en souffrait depuis longtemps, et M. le professeur Rostan a même été surpris du degré avancé où il était parvenu sans avoir de plus grands symptômes (1).

Recevez, Monsieur, l'expression de mes profonds regrets de la perte d'un homme si distingué qui honorait depuis longtemps son pays.

Votre tout dévoué,

MOREL-LAVALLÉE.

Paris, le 4 mai 1857.

Je fus chargée, par Paul de Musset, d'aller faire apostiller par ses amis, membres de l'Institut, la demande d'un terrain au cimetière de l'Est. Voici cette demande :

(1) Le professeur Rostan était un des médecins envoyés par l'Institut.

Paris, 2 juin 1857.

Monsieur le Préfet,

Alfred de Musset dont la mort prématurée cause en ce moment une émotion si profonde, est né à Paris. Comme la plupart des grands poètes, il ne laisse pas de fortune.

Dans une élégie touchante que tout le monde connaît, il a exprimé le vœu suivant :

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière :
J'aime son feuillage éploré,
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

Afin de pouvoir répondre au désir formulé dans ces vers, je prends la liberté de m'adresser à vous, Monsieur le Préfet, pour obtenir la concession gratuite d'un terrain de cinq ou six mètres carrés, espace rigoureusement nécessaire à l'érection d'un tombeau modeste, orné d'un buste en marbre offert par le statuaire Barre, et accompagné d'un saule pleureur.

Le poète si justement regretté n'est pas seulement une des gloires de la France, il est aussi un enfant de Paris, et j'ose espérer que sa ville natale voudra bien accorder à l'un des esprits les plus aimables et les plus aimés qu'elle ait produits une dernière demeure digne de lui.

Veuillez agréer, Monsieur le Préfet, l'assurance de ma haute considération.

Paul DE MUSSET.

Je recommande à la bienveillance de Monsieur le Préfet la demande de M. Paul de Musset; que le vœu exprimé d'une manière si poétique et si touchante par son frère soit rempli. La ville de Paris doit un tombeau à un poète né dans ses murs, et dont la mémoire ne finira jamais.

Prosper MÉRIMÉE,
de l'Académie française.

Je me joins cordialement à mon cher Mérimée.

EMPIS,
de l'Académie française.

Le saule que demande ce jeune et charmant poète aura des pèlerins, à présent ceux qui l'ont aimé, et toujours, ceux qui sauront aimer et lire la poésie impérissable.

Puisse la ville de Paris planter, renouveler perpétuellement cet arbre mélancolique sur sa tombe.

Alfred DE VIGNY,
de l'Académie française.

Je me joins à mon confrère dans le vœu qu'il exprime en faveur d'un des rares poètes dont le nom restera, vivra.

SAINTE-BEUVE,
de l'Académie française.

Un fragment de lettre de Charpentier, l'éditeur de Musset :

J'offris de faire les démarches pour que la ville de Paris, où était né Alfred de Musset, accordât quelques mètres de terrain. A cet effet, je m'adressai à l'un des administrateurs les plus éclairés, à M. Hus-

son, qui s'y prêta de la meilleure grâce et de la meilleure volonté, plusieurs membres du Conseil municipal, entre autres, M. Delangle, étaient de cet avis. Mais M. Haussmann hésita, fit des objections... Cela fut rapporté à M. Alfred Arago. Il en parla au prince Napoléon qui le dit à l'empereur. Sa Majesté Napoléon III répondit :

— Que l'on cherche la place au cimetière de l'Est, c'est moi qui paierai !...

Quelques jours après, M. Paul de Musset vint me parler des frais qu'exigerait le tombeau. J'offris sur-le-champ de les acquitter entièrement ; il n'accepta que la moitié du prix.

Charpentier ajoute :

J'agis aussi dans les intérêts de Mlle Colin, dont j'avais pu, mieux que personne, apprécier le zèle et le dévouement pour Alfred de Musset et qui a, par ses soins dévoués, actifs et intelligents, prolongé l'existence du poète.

* * *

Après la mort de mon cher poète, je restai en correspondance suivie avec Paul de Musset. Je lui rendis des services,

Je fis des démarches qui lui évitèrent des courses ennuyeuses ; je connaissais les relations d'affaires de son frère ; et j'étais connue partout où il y eût des choses à régler.

Je le faisais pour mon compte, mais j'avais souvent à l'avertir des articles qu'il devait connaître.

J'ai l'autographe de Paul de Musset du modèle pour une demande à S. M. l'Impératrice, d'un débit de tabac, demande qui n'aboutit pas. J'ai la réponse de M. Damas-Inard, secrétaire de Sa Majesté.

Plus tard M. De La Rozerie, adressa directement une requête, ou rappel de demande, à M. Magne, ministre des Finances. Il appuya lui-même sa requête en informant le ministre de ce que j'avais été pour Musset abandonné de sa famille et combien peu on s'était occupé de moi.

Voici le modèle dont j'ai l'autographe de Paul de Musset :

Paris, le 5 mai 1857.

Madame,

Le deuil général causé par la mort d'Alfred de Musset, me donne le courage d'adresser à Votre Majesté une demande qu'Elle seule peut écouter.

Pendant dix ans j'ai prodigué des soins maternels à cet homme célèbre, et j'ai la certitude d'avoir prolongé de quelques années son existence, malgré une maladie de cœur qui a fini par triompher de mes soins et des ressources de la science et de l'art.

Une succession embarrassée met les héritiers dans l'impossibilité de reconnaître mes longs services comme ils le voudraient, et c'est d'après leurs conseils que je m'adresse à Votre Majesté !

Ma santé épuisée par les veilles, mon moral abattu par les secousses et le chagrin ne me laissent plus les forces nécessaires pour subvenir par mon travail aux besoins de la vie. N'étant ni parente ni

alliée de M. de Musset, je n'ai de droit régulier à aucune pension ni rémunération publique. Et cependant je suis bien de la famille du défunt que tout le monde regrette, si le dévouement et l'abnégation peuvent être considérés comme un lien.

Le commerce d'un si grand esprit m'a élevée au-dessus de ma condition ; mais n'ayant pas de titre réel à faire valoir, je ne puis trouver dans les administrations qu'une bienveillance stérile.

C'est avec un profond sentiment d'humilité que je soumets à Votre Majesté ma triste situation, en lui demandant sa recommandation pour obtenir le privilège d'un débit de tabac.

Votre Majesté est femme et bonne. Je ne vois qu'Elle au monde qui me puisse accorder sa protection.

Dans cet espoir, j'ai l'honneur, avec un profond respect, Madame, d'être

de Votre Majesté

la très humble et très obéissante servante,

Adèle Colin.

Apostilles de la demande adressée pour l'obtention d'un bureau de tabac, en faveur de Mlle Adèle Colin.

Le 8 avril 1858.

Je prends la liberté de recommander Mlle Colin à toute la bienveillance de M. le Ministre. — Elle en est digne à tous égards ; elle a été la garde-malade dévouée de mon illustre ami. Elle a été son secrétaire et nous lui devons de beaux vers qui eussent été perdus sans sa mémoire.

E. Augier,

de l'Académie française.

Je me joins de tout cœur à mon confrère pour recommander à la bienveillance de M. le Ministre, Mlle Colin qui a environné des plus tendres soins les dernières années de l'un des poètes qui honorent le plus la littérature française en ce siècle.

SAINTE-BEUVE,
de l'Académie française.

J'ai vu Mlle Colin au chevet de M. de Musset la veille de sa mort et j'ai été témoin de son dévouement et de ses larmes.

EMPIS,
de l'Académie française.

Je me joins à mes honorables confrères pour appeler la bienveillance entière de M. le Ministre des finances sur une personne qui a donné un rare exemple de dévouement.

Désiré NISARD,
de l'Académie française.

Je me joins avec empressement à mes honorables confrères pour recommander à la haute sollicitude de M. le Ministre Mlle Colin qui, pour les soins touchants qu'elle a prodigués à l'un des plus grands poètes dont s'honore la France, a bien mérité des lettres françaises et de son pays.

Jules SANDEAU,
de l'Académie française.

Je prends la liberté de recommander Mlle Colin à la bienveillance de Monsieur le Ministre.

Je puis attester son dévouement à notre regretté confrère, A. de Musset ; le caractère de Mlle Colin et

sa situation me paraissent mériter l'intérêt de Son Excellence.

Prosper MÉRIMÉE,
de l'Académie française, Sénateur.

A cette demande il me fut répondu par le secrétaire de Sa Majesté l'Impératrice :

Mademoiselle,

Sa Majesté n'a pas de débit de tabac à sa disposition. L'Empereur seul en dispose en faveur des veuves d'officiers.

DAMAS-INARD.

* * *

Le dernier ami fidèle et sincère d'Alfred de Musset fut M. De La Rozerie, alors secrétaire au ministère de l'Instruction publique, aujourd'hui Président honoraire à la Cour des Comptes. Dans les dernières années que vécut Alfred de Musset, il venait presque tous les jours le voir, la porte lui était ouverte. En sortant pour les affaires du ministère, il trouvait un moment pour voir le poète, avec lequel il causait, riait, racontait les nouvelles de la ville et de la Cour.

Il était très aimé de M. de Musset qui avait toute confiance en lui, le voyait toujours partir avec regret; dans sa dernière maladie, il venait tous les jours; chose singulière, il n'a jamais rencontré Paul de Musset.

Après la mort d'Alfred, son frère Paul de Musset

eut affaire au ministère de l'Instruction publique; comme il n'y était pas connu, il m'emmena avec lui. Je l'annonçai à M. De La Rozerie : on ne put lui accorder ce qu'il demanda.

Quand je revis M. De La Rozerie, il me dit :

— Vous m'avez fait connaître le frère d'Alfred de Musset; vous savez si j'ai été souvent voir le poète. Eh bien! je n'ai jamais rencontré ce monsieur chez lui. Actuellement, dans toute cette affaire, il n'y a d'intéressant que vous, et c'est de vous que je vais m'occuper.

C'est à la sollicitude de M. De La Rozerie que j'ai réussi, au bout de trois ans d'attente à obtenir la concession d'un débit de tabac en province.

La demande fut faite et apostillée par six membres de l'Institut, amis du poète : MM. Emile Augier, Prosper Mérimée, Sainte-Beuve, Empis, Jules Sandeau, Nisard.

Ce fut le ministre des Finances M. Magne qui reçut le rappel de la demande et qui me l'accorda.

Le 16 octobre 1858.

Cabinet du Ministre de l'Instruction publique.

Mademoiselle,

Je n'ai pas oublié vos intérêts. Il faut du temps; mais il ne faut pas vous étonner que les délais soient nécessaires. Toutefois, tranquillisez-vous, la promesse m'a été récemment renouvelée.

Croyez, Mademoiselle, à mon concours bien sincère.

Henri De La Rozerie.

Lundi, septembre 1859.

Cabinet du Ministre de l'Instruction publique.

Mademoiselle,

Je vous verrai demain avec plaisir si vous voulez venir me trouver au Ministère, à quatre heures.

Croyez-moi toujours votre bien dévoué au souvenir qui ne peut cesser de vous protéger auprès de tous ceux qui vous ont connue dans les dernières heures d'Alfred de Musset.

Henri De La Rozerie.

29 octobre 1859.

Mademoiselle,

J'ai récemment rappelé plusieurs fois la promesse qu'on vous a faite ; elle n'a pas été oubliée, et il ne me semble pas possible qu'une réalisation très prochaine ne s'ensuive pas. Je viens d'écrire de nouveau.

Je vous ferai remarquer seulement que ceux qui s'étonnent le plus du peu de bonheur que vous avez eu jusqu'ici, sont peut-être les mêmes à qui il devrait paraître le plus surprenant que vous réussissiez après être restés complètement étrangers à vos intérêts.

Croyez à mon dévouement sincère.

H. De La Rozerie.

Je ne sais plus à propos de quoi, il fut question de me retirer la commission de mon bureau de tabac, M. le ministre intervint. Je fus maintenue.

Madame,

Je m'empresse de vous annoncer que le baron Leroy a écrit à M. Rouland que votre situation sera maintenue.

Mes compliments dévoués,

H. De La Rozerie.

Madame Martellet, 27, rue Montaigne.

Paris, le 4 juin 1860.

Magasin de Librairie.

Mademoiselle,

J'ai vu dernièrement M. Mérimée, qui m'a parlé de vous avec intérêt, et qui m'a paru disposé à vous servir auprès de l'Impératrice si vous en aviez besoin.

Dans ce cas, je vous engage à aller le voir, ne fût-ce que pour le remercier de ses bonnes dispositions à votre égard.

Vous irez chez lui vers les onze heures, 52, rue de Lille.

Je vous salue bien.

Charpentier.

A Mlle Colin, rue de Monceau, 2.

Paris, le 24 juillet 1860.

Magasin de Librairie.

Mademoiselle,

J'ai appris avec grand plaisir que vous aviez obtenu la concession d'un bureau de tabac à Bolbec, et

je vous remercie de m'avoir fait connaître cette bonne nouvelle.

Personne plus que moi, je pense, ne sait combien vous avez mérité cette faveur, par les soins bons et intelligents à ce malheureux grand poète, dont la France s'enorgueillit de plus en plus.

Je suis très heureux d'apprendre votre mariage, et je suis convaincu que votre mari appréciera vos qualités, et vous donnera le bonheur dont vous êtes digne.

Je voudrais bien savoir si M. Mérimée est pour quelque chose pour vous faire avoir ce bureau de tabac, afin de l'en remercier quand je le verrais. Ayez l'obligeance de me le faire savoir.

Agréez, Madame, l'expression de toute ma sympathie.

CHARPENTIER.

Mme Colin-Martellet.

* * *

Lorsque M. Charpentier eut terminé l'impression de la grande édition des œuvres d'Alfred de Musset, il m'en envoya un exemplaire avec quelques lignes imprimées sur la première page à mon adresse.

Je ne résiste pas au bonheur de donner ici la copie de la lettre qui l'accompagnait.

Chère madame,

J'ai le plaisir de vous offrir un exemplaire de la grande édition des œuvres de votre cher poète.

Personne n'est plus digne de le posséder que celle qui, par son dévouement intelligent de tous les ins-

tants, a prolongé l'existence d'Alfred de Musset et adouci ses derniers moments.

Agréez, chère madame, mes meilleurs sentiments.

CHARPENTIER.

Adresse :

A Mme Martellet, née Adèle Colin,
27, rue Montaigne,
à Paris.

Le 28 septembre 1860. N° de l'exemplaire 661.

* * *

Mme Ernst, femme du grand violoniste, dit, à propos d'Alfred de Musset et de Henri Heine :

C'était quelques jours avant la mort de Heine.

Il témoigna le désir — aimant beaucoup mon mari, à qui il venait de consacrer des pages charmantes dans *Lutèce*, — de voir la femme d'Ernst. Mon mari, malgré une certaine répugnance à me faire pénétrer dans cette chambre d'agonisant, m'y conduisit.

Le malade était couché sur un lit-divan très bas, placé au milieu de la chambre.

Il avait une sorte de vêtement de moine en flanelle blanche, dont les manches très larges laissaient voir ses bras amaigris par la maladie inexorable ; sa longue barbe blanche, ses yeux fermés lui donnaient l'aspect sculptural d'une figure de pierre sur un mausolée.

— Je veux la voir de tout près, dit-il à son frère qui se tenait près de lui.

Celui-ci souleva les paupières paralysées du poète ; je m'approchai. Après quelques paroles aimables,

il me dit qu'il savait que je récitais parfois des poésies de Musset et qu'il voudrait en entendre une de ma voix.

Je choisis une des plus courtes :

Pâle étoile du soir...

Heine fut comme en extase. Lui, qui d'habitude était sarcastique, prit un autre ton pour parler d'Alfred de Musset. C'était son poète d'élection. Il le dit avec enthousiasme et me demanda de revenir bientôt pour en faire une lecture plus longue.

Mais mon mari, m'ayant vue fort impressionnée par cette visite, ne voulut pas me ramener de suite auprès du malade, et, quelques jours plus tard, il n'était plus.

* * *

Comment se fit le *Souvenir* :

— J'étais au Théâtre-Italien un soir de gala, nous dit un jour Musset. Pendant l'entr'acte, je rencontrai dans le couloir une femme dont les yeux attirèrent les miens, mais je ne pus me rappeler où je l'avais vue déjà. Interloqué, je demandai le nom de cette inconnue. On me répondit avec étonnement que c'était George Sand.

Je quittai immédiatement le spectacle, très impressionné ; je m'enfermai chez moi, et j'écrivis le *Souvenir*.

Il était très calme en nous disant cela d'un ton indifférent ; on sentait qu'il parlait d'une chose morte à jamais.

Je retrouve dans mes papiers ces divers fragments. D'abord une poésie qui me fut dictée :

..... Vieillesse, triste fille
Du temps et des longs jours et des longues douleurs,
Lorsque heureuse et tranquille au sein d'une famille,
Posant ton front blanchi sur des enfants en pleurs,
Riche, pleine de jours, sans remords, sans envie,
Faisant en souriant tes adieux à la vie,
Comme à ton dernier lit tu descends au tombeau, —
Ta voix est consolante et ton sommeil est beau.

Alfred DE MUSSET.

Puis une pensée :

Ceux qui sentent juste peuvent se livrer à une dangereuse mais bien vive jouissance : celle de laisser aller la pensée, sûrs que le cœur la suit.

Les gens qui manquent de cœur ne devraient pas laisser vaciller leur pensée, par la raison qu'ils n'ont pas de point fixe dans l'âme ; une fois lancés, ils ne peuvent se raccrocher à rien. Ils se noient, s'ils ont une fantaisie, et ils n'auraient rien de mieux à faire que de tâcher toujours, avant tout, d'avoir le sens commun.

Alfred DE MUSSET.

Un mot sur le fabuliste La Fontaine :

Alliance de la prose et de la poésie, qui n'est autre chose que celle de la prose et de la versification.

Entre les deux limites qui les séparent, un seul esprit français a trouvé une route, celui dont Molière disait : « Le Bonhomme vivra plus longtemps que nous. » C'est la seule fois que Molière se soit trompé.

Mais le Bonhomme allait son chemin, ne se souciant ni de la prose ni de la versification.

Il était le Maître, et lorsqu'il s'endormait sous les arbres de Versailles, ses gros souliers pleins d'herbes fleuries, il revenait d'un rêve, dans un certain sentier où personne après lui ne passera jamais.

Alfred DE MUSSET.

Voyez-les! Tous ces hommes tourmentés par le génie ont leur crise; peu à peu leur être s'ébauche jusqu'au vertige; ce fut le moment où le génie lutta avec la folie.

Ils étaient montés jusqu'à ce point, et ils retombaient toujours dans la foule des hommes doués de raison.

Ainsi Shakespeare alla peu à peu jusqu'à *Hamlet;* Byron, jusqu'à *Manfred.*

Puis tous deux retombèrent, l'un dans *Falstaff*, l'autre dans *Don Juan.*

Le combat avec le démon était passé, l'homme avait triomphé.

Alfred DE MUSSET.

* * *

Il y a quelque dix ans, un monsieur âgé entra chez moi, dans la boutique du faubourg Saint-Honoré. Il me demanda un médaillon ouvrant, pouvant servir de broche:

— C'est pour une personne qui est à mon service depuis longtemps; vous ne serez pas étonnée du cadeau que je veux lui faire quand vous saurez qu'elle m'est dévouée autant que pourrait l'être une parente, la meilleure.

En regardant autour de lui, il vit un portrait en

pied d'Alfred de Musset. Ce portrait était agrandi, dans un cadre.

— Ah !... Comment avez-vous ce portrait ?

Je lui expliquai comment j'avais passé dix années à son service, les dernières, et que je comprenais son désir d'être agréable à sa servante.

— Vous l'avez connu, Madame, mon charmant poète Alfred de Musset ? Si vous saviez quel vieux et beau souvenir vous me rappelez ! C'était la joie, le bonheur, avec cet esprit charmant. C'était à Bury, chez Alfred Tattet, nous étions voisins de campagne.

Ce monsieur pleurait. Il se mit à chanter :

Assez dormir, ma belle ;
Ta cavale, Isabelle,
Hennit sous tes balcons, etc.

Il fondait en larmes en se rappelant cette époque de gaieté, de jeunesse poétique et d'amour.

Je pleurais aussi.

A partir de ce moment, nous fûmes les meilleurs amis du monde.

Il venait, et quand nous étions seuls, il me disait combien était charmant, ravissant, notre cher poète dans sa jeunesse.

Et nous recommencions à pleurer en riant.

Malheureusement, ce monsieur est mort, comme tous mes vieux amis qui m'ont connue chez Musset.

Il se nommait Benincori.

* * *

Un jour, M. Antony Deschamps vint voir Alfred de Musset, lui apporta une lettre qu'il tira de la coiffe de son chapeau. Cette lettre était de Mme de Solms, née de Wyse-Bonaparte.

M. de Musset ne voulut pas y répondre. Il me dit, à propos de cette lettre :

— C'est une femme dangereuse, elle a eu de vilaines histoires avec Ponsard et de Pomereu.

M. Antony Deschamps était pensionnaire du docteur Blanche.

Il disait à M. de Musset :

— Vous avez eu le bonheur de rencontrer une personne qui pense à votre place pour toutes les nécessités de l'existence et vous êtes chez vous...

M. de Musset répondit :

- C'est ma mère qui me l'a donnée.

* * *

Zola disait :

La postérité n'a pas à demander à Musset de lui rendre compte de ses vertus bourgeoises ; il ne porte pas au front l'immortel laurier pour s'être couché chaque jour de bonne heure et avoir l'estime de son concierge.

M. de Musset racontait qu'il se souvenait d'avoir vu en Italie, je ne sais plus dans quelle église, un jeune abbé qui avait l'air si vrai, si convaincu, en offrant à baiser une relique, qu'en le regardant ce

fut irrésistible, il fallut s'incliner et faire son offrande :

— Je le fis comme tout le monde. Mme Sand était là et ne broncha pas plus qu'une statue...

Je lis dans *Études et récits,* de la vicomtesse de Janzé, sur Alfred de Musset :

Pierre Loti, dans ses *Souvenirs d'enfance*, raconte qu'à l'âge de quatorze ans, ayant pu lire quelques vers de Musset, il fut transporté d'enthousiasme. Un soir, après avoir lu *Don Paez*, il sortit seul par la ville.

« Dans les rues presque désertes et pas encore éclairées, des rangs de tilleuls et d'acacias fleuris faisaient l'ombre plus épaisse et embaumaient l'air. Ayant rabattu mon chapeau de feutre sur mes yeux, comme don Paez, je marchais d'un pas souple et léger, relevant la tête vers les balcons, et poursuivais je ne sais quels petits rêves enfantins de nuits d'Espagne, de sérénades andalouses. »

Rien n'est doux comme un rêve quand il entre par la porte d'ivoire.

Dans le même recueil, et pour ajouter enfin un suffrage qui a son prix :

Feu Barbey d'Aurévilly, ce critique sévère, disait dans ses derniers moments à une dame de nos amies :

— Je donnerais tout ce que j'ai écrit pour un seul vers d'Alfred de Musset.

Je reçois avis, d'un autre côté, d'une personne qui a assisté aux derniers jours du même Barbey

d'Aurévilly, que, dans une critique théâtrale, il dit cette parole magnifique :

Idéal charmant, éternellement jeune et frais, même sous les brûlures des passions qui consument; on dirait un lilas foudroyé.

M. Vitet disait à M. de Laprade :

— Alfred de Musset est le moins imitable des contemporains. On ne saurait copier la spontanéité et la jeunesse. Malgré l'art quelquefois très recherché de son style, c'est à la verve entraînante qu'on le reconnaît. Les vers ne semblent pas composés, mais trouvés ; on dirait qu'ils sont tombés dans sa main comme des médailles toutes frappées et tirées pour lui seul des plus rares trésors de l'imagination et du langage.

Quelques mots sur Alfred de Musset.

Eugène Lamy a dit de lui :

— J'ai fréquenté beaucoup d'hommes célèbres, et j'ai toujours regretté de les avoir connus. Seul, Alfred de Musset ne m'a donné sujet à aucun mauvais souvenir; au contraire, il fut toujours correct et resta mon ami.

A propos d'une publication d'aquarelles d'Eugène Lamy :

Tout ce qui touche à de Musset nous est devenu doux et cher, comme il disait de la pâleur du saule à l'ombre duquel il dort. C'est qu'il a déjà pris en vingt-cinq ans la place qui lui était due dans la postérité, entre Horace et Pétrarque, entre Calderon et Beaumarchais. L'auteur de *Faust* l'appelle « mon frère » ; l'auteur d'*Hamlet* l'appelle « mon fils » ; et

toutes les femmes de France méritant vraiment le nom de femmes ont un volume de lui sous les coussins où elles rêvent.

Dans ce pays où nous sommes divisés sur tant de choses, nous sommes tous d'accord pour aimer cette âme si tendre et glorifier ce génie si pur. Au milieu de toutes les menaces du présent, c'est un bon signe qui permet de ne pas désespérer de l'avenir. Un pays produit toujours de grands hommes tant qu'il a conservé le culte de ceux qu'il a perdus.

A. Dumas *fils*.

* * *

Un courriériste de l'*Indépendance belge* a déterré un vieil album datant des environs de 1830 où se trouvaient les autographes de quelques-uns de nos grands hommes.

Un religieux, le père Charles, quêtait à Paris pour l'œuvre du Carmel ; on lui suggéra de s'adresser aux célébrités du temps et de faire une collection d'autographes qu'il pourrait vendre au profit de l'œuvre. Le religieux souscrivit au conseil et s'adressa à M. Hugo, à M. de Musset, à M. de Lamartine, etc.

M. Hugo, qui n'était pas le dieu démocratique qu'il est devenu, écrivit cinq ou six lignes fatidiques, annonçant au monde qu'il daignait approuver l'œuvre du Carmel et que le Carmel était une grande chose.

Alfred de Musset ne fit point tant de phrases et

demanda, en échange de son aumône, l'aumône d'une prière.

* * *

La sensibilitéde Musset a donné naissance à de nombreuses études scientifiques que, malheureusement, je ne puis reproduire dans ce livre. Mais cependant, je ne résiste pas au plaisir de citer quelques lignes d'un article publié par M. E. Lefébure, professeur à l'École supérieure d'Alger, dans la *Revue Psychique* (mars-avril 1899) :

Il existe des renseignements sur la sensibilité du poète malade dans les précieux souvenirs de Mme Martellet, Adèle Colin, qui prit soin de lui à partir de 1846. « L'intelligence et le zèle de Mlle Colin épargnèrent à mon frère bien des préoccupations et lui assurèrent les soins que sa santé réclamait, » dit Paul de Musset.

Dans ces conditions, on peut croire que personne n'a connu mieux qu'elle les dernières années de Musset, et il n'y a bien certainement aucun motif pour admettre qu'elle ait introduit des fables dans le récit qu'elle en fait.

. . . . . .

C'est sans doute sa prédisposition croissante à l'état d'abstraction qui explique le regard atone que plusieurs de ses contemporains lui ont vu dans son âge mûr. Le même indice caractéristique a été remarqué, mais à un âge bien différent, chez un autre poète ayant beaucoup de rapport avec lui, Schelley, dont le cousin, Madvin, s'exprime ainsi dans ses *Souvenirs* de leur vie d'écoliers :

« De temps en temps, quand il était abstrait et dans la contemplation, ce qui lui arrivait souvent, ses yeux semblaient hébétés et insensibles aux objets extérieurs; en tout autre temps, ils étincelaient du feu de l'intelligence. »

Le regard de Musset n'était pas moins brillant à l'ordinaire. Mme Martellet dit qu'aux derniers jours de sa vie, son visage « avait conservé une grande beauté, augmentée encore par l'éclat de deux grands yeux que la fièvre illuminait presque constamment; ces yeux semblaient immenses, et on avait peine à en soutenir le regard presque surnaturel ».

Après tout ce qu'ont dit, de Musset, et lui-même et les personnes qui l'ont connu, il serait difficile de méconnaître la nature spéciale de son tempérament.

Excessif et impulsif, toutes les passions de la jeunesse, l'amour, la poésie et la débauche éclatèrent en lui dès l'abord avec une ardeur presque sinistre. Il n'était pas leur maître; *elles vivaient*, suivant sa propre expression, et leurs mains invisibles le poussaient vers des buts inconnus. Il le savait et le disait; car il conserva toujours, quoi qu'il advînt, la merveilleuse lucidité de son intelligence. Comme ce peintre qui se fit attacher à un mât dans une tempête, il contemplait en artiste clairvoyant la tourmente dont ses nerfs, son cœur et son cerveau étaient la proie.

Une expérience trop précoce et quasi surnaturelle de ce qu'est l'homme, de ce que peut et veut notre effort, l'a désabusé de tout, et son œuvre ressemble à la sérénade de don Juan dont il parle dans *Namouna :* un chant mélancolique avec un accompagnement railleur. On y devine la fatigue future.

Cette terminaison fatale s'accuse à l'avance dans l'ardeur dévorante d'une inspiration trop forte pour

lui. Il ne peut la soutenir longtemps, au moins dans un même sens, et il a continuellement besoin de changer d'impression, ce qui donne à ses idées quelque chose de décousu, de brusque, de heurté, d'étrangement concis.

L'esprit s'éblouit, au milieu de ces vers brillants et vibrants qui nous arrivent dans les yeux avec le vif, le sec et le coupant de l'étincelle électrique sans toucher terre.

Tout cela sent la fièvre; mais le génie du grand et malheureux poète fut à ce prix. Il ne commençait à être lui-même qu'au moment où il ne s'appartenait plus, tant son inspiration se confondait avec la transe. Il semble donc naturel qu'avec une organisation comme celle-là, les phénomènes dits psychiques se soient manifestés de tout temps chez Musset, antérieurs et postérieurs à sa poésie, qui n'a été qu'une expression de son état particulier d'où ils provenaient.

E. Lefébure,
Professeur à l'École supérieure d'Alger.

Ayant écrit quelques mots à l'érudit professeur, je reçus, quelque temps après, cette lettre flatteuse pour moi :

22 septembre 1899.

... J'aimerais tant pour mon compte vous entendre parler encore de ce beau et grand poète qui semble d'une race supérieure à l'humanité, et dont les vers s'envolent au ciel tout seuls.

Nous n'en avons plus comme lui. Et en aurons-nous jamais? Ou en avons-nous jamais eu?

Je vois avec beaucoup de satisfaction que mon travail ne vous a pas déplu. Mon seul mérite, si

mérite il y a, c'est d'avoir pris un vif plaisir à relire Musset que j'aime par-dessus tout. On est au septième ciel avec cette poésie.

* * *

DÉDICACE

Envoi à Alfred de Musset.

Dans votre coupe d'or j'ai bu la poésie;
C'est son onde aux flots éthérés
Qui naguère versa sur mon âme saisie
Le baptême des inspirés.
J'ai de vos chants brûlants illuminé mon âme,
J'ai vécu sous votre ciel bleu
Et, Maître, si jamais je deviens une flamme
C'est à vous que j'aurai pris feu.

ELIM, princesse MESTSCHERSKY.

Nice, 11 nov. 1845. (Etats Sardes.)

* * *

Nadson, excellent poète russe, mort à Galata en 1887, avait une telle admiration pour notre poète, que peu d'heures avant de mourir il se fit relire la *Nuit d'Octobre*, et il la récitait en même temps qu'on la lui lisait.

Extraits d'Études et récits d'Alfred de Musset, par Mme la vicomtesse de Janzé.

Alexandre Dumas fils commentant une édition illustrée d'Alfred de Musset, disait :

Le morceau est de belle facture et d'un chaud enthousiasme.

J'avouerai que cet enthousiasme m'a paru d'autant plus chaud que je m'y attendais moins.

Il ne me semblait pas, étant donnés les deux caractères et les deux talents, que Dumas fils dût avoir pour Musset une vénération aussi ardente.

Musset fut une abstraction d'idéal, Dumas est un fouilleur de réalités.

Musset n'a jamais vu dans la femme qu'un objet d'adoration.

Dumas a plutôt vu un objet de dissection.

Je pourrais continuer ainsi longtemps. Cependant de cette préface chaleureuse, presque idolâtre, il résulte que Musset est pour Dumas le poète de ce siècle.

A ajouter une variante à la formule « comme cela prouve que les extrêmes s'apprécient ».

Pierre Véron, *Monde Illustré*, 12 janvier 1884.

* * *

Fragment d'un poème que m'envoya M. Chadourne :

A Musset

Et le voilà qui chante en d'immortels poèmes
Ce que cet univers a de plus enivrant :
L'amour, ses rêves fous, ses délices suprêmes
Et ses regrets, hélas ! et son chagrin navrant.

Aussi toujours, malgré sa profonde tristesse,
Restera-t-il pour nous le barde préféré
Du cœur et des plaisirs, de l'ardente jeunesse,
Et des femmes surtout le poète adoré...

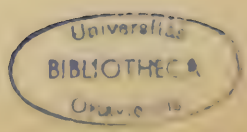
* * *

Mme de Janzé, dans ses *Études et Récits*, a prétendu que Mme Kalergis venait voir le poète pendant

sa dernière maladie et s'offrit comme sœur de charité.

Je puis affirmer qu'aucune des femmes que Musset a fréquentées n'est venue à son chevet de douleur et que, s'il les a entrevues, ce n'est qu'en songe ; ce qui lui arriva fréquemment pendant son agonie, où tout ce qui se présentait à lui était femme. Il discourait, discutait, faisant mille grâces, et paraissait revivre les plus heureuses époques de sa jeunesse. C'était spectacle charmant et pénible à la fois. Et je suis à me demander encore si, véritablement, il n'entamait pas une conversation avec des êtres invisibles, tant ses manières étaient naturelles.

FIN


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

OCT 27 1969
DEC - 3 1970
DEC 14 1970
NOV 26 1971
APR 14 1972
DEC 14 '78
OCT 20 '82

NOV 03 '82
OCT 13 '82
NOV 30 '82
NOV 22 '82
NOV 29 1986
DEC 12 1986
DEC 05 1986

a39003 002343035b

CE PQ 2370
.C65 1906
COO COLIN, ADELE ALFRED DE MU
ACC# 1225791

CE